This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 945,713

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817
LIBRARIES

H. Manesse sc. Imp. A. Quantin

Nos Amis

LES LIVRES

CAUSERIES

SUR LA LITTÉRATURE CURIEUSE

ET LA LIBRAIRIE

Par

OCTAVE UZANNE

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT

1886

Z
1001
.U98

Breslauer
8 25.41
4 3537

AVERTISSEMENT

De tous côtés, dans les nombreuses provinces de la bibliographie, dans les lettres, dans les sciences, aussi bien que dans le genre neutre des fantaisies sans nom, on réimprime, sous forme de volumes gentiment présentés et ornés de titres affriolants, les divers articles, nouvelles, notes, études, causeries, croquis de mœurs et portraits à la plume qui ont vu le jour tour à tour dans le journal quotidien ou dans diverses revues périodiques.

Cette mode, pour excessive et condamnable qu'elle soit souvent, lorsque l'œuvre est trop mince, trop futile, trop disparate ou même trop hachée en menus propos d'actualité, cette

manie moderne de tirer double et triple mouture de tout ce qui intéresse la publicité littéraire, possède parfois son intérêt et sa valeur si l'auteur a pris soin d'épurer son travail primitif, de faire un tri sérieux de toutes les miettes de sa table, s'il a souci enfin de ne servir au public qu'un ragoût honnêtement relevé par le piment de l'inédit ou par les condiments d'une observation sérieuse et documentaire.

Il nous a semblé — peut-être aveuglément et contre toute raison — que les bavardages qui se succèdent dans le présent ouvrage offraient dans leur ensemble un caractère de flânerie inédite suffisamment piquant pour mériter les honneurs d'une impression à petit nombre, et conserver de par la suite assez de fraîcheur et d'attrait pour ne rien perdre de leur allure franchement primesautière. Cependant, bien que ces différents chapitres de critique et de verve bouquinière — véritables zigzags d'un bibliophile fureteur — fussent presque entièrement inconnus du public, nous avions pensé, par excès de conscience et par surcroît de délicatesse vis-à-vis de nos nombreux amis inconnus, à intituler ce livre : L'Art d'accommoder nos Restes, *avec l'épigraphe :* Cave.

De la sorte, nous évitions tout soupçon de traîtrise; mais le titre était si vulgaire, si peu en rapport avec notre dilettantisme littéraire, que nous risquions de nous éclipser derrière le majestueux éléphantiasisme *du baron Brisse, de rester enseveli sous la nappe ou de périr par le menu. — Nous avons donc songé plus modestement à placer en tête de ce petit ouvrage sa véritable enseigne :* Causeries d'un Ami des livres, *lorsque tout à coup, sans crier gare, un libraire parisien lança dans la circulation plusieurs opuscules porteurs de ce titre de nos rêves, prouvant ainsi, une fois de plus, que les idées sont dans l'air et qu'elles appartiennent à qui le premier a l'heur de leur donner un corps et de les produire.*

Nos Amis les livres *seront donc, il nous est permis de l'espérer, les bienvenus chez nos Amis les Curieux; ils y trouveront beaucoup d'imprévu, du vieux-neuf et du neuf déjà vieillissant, des boutades inspirées par la passion ou la fièvre du moment, des jugements toujours sincères et des études élaborées avec l'esprit d'investigation et la patience soutenue d'un inquisiteur d'histoire littéraire. — Les savants, disait le père Patin, doivent à la Curiosité tout ce qui les rend estimables; ce sens inassouvi est, en effet, ce que nous avons de*

meilleur; il apporte dans notre esprit des horizons toujours clairs et nous ouvre des perspectives infinies dans la voie du savoir! Il perfectionne notre entendement en bornant nos désirs aux choses spirituelles; il nous met en appétit de connaître les hommes et les œuvres par la relation étroite de leur vie et de leurs écrits; il nous fait chercher enfin, dans les alentours d'une œuvre magistrale, les pourquoi *et les* comment, *ainsi que les causes et les effets de sa conception originale.*

Dans les douze chapitres qui suivent, les amoureux du livre retrouveront comme un écho de leur passion; nous jasons avec eux en toute intimité, avec l'aisance et l'argot d'une camaraderie d'école, avec cette fraternité que crée si vite l'analogie des goûts. Ils pourront aller, à leur fantaisie, de la causerie futile aux dissertations pondérées; puissent-ils ne pas rencontrer la lassitude et l'ennui, ces vilains troisièmes rôles qui créent plus de divorces dans les relations humaines que la sympathie, « cette fraîche jeune première », ne forme d'inaltérables amitiés!

O. U.

LA

LITTÉRATURE CURIEUSE

ET

LA LIBRAIRIE

Février 1884

Il n'y a de nouveau que ce qui a vieilli. — *La causerie anecdotique.* — *Les frontières de mes bavardages.* — L'Intermédiaire : *Ses étapes aventureuses.* — *Les nobles entreprises de librairie et leur peu de succès.* — *L'éditeur Liseux et* Monsieur Nicolas. — *Stendhal,* la Chartreuse de Parme; *l'édition Conquet.* — *Henry Beyle et Zola.* — Mon oncle Barbassou *et M. Paul Avril.* — *Un mot sur* l'Ombrelle *et* l'Éventail; *une singulière bibliographie de ces deux ouvrages.* — *La bibliomanie.* — *Eaux-fortes d'après Eugène Lami pour Alfred de Musset.* — *Les anomalies des éditions du poète de* Rolla. — *Un article de Racot-Dancourt.* — *Musset inédit.* — *Une statue à Musset et l'inutilité des statues.* — *Le vert-de-gris de la popularité.*

SUIVANT certain axiome d'un très ancien poète anglais, axiome dont J. Taschereau se servit sous forme d'épigraphe pour son admirable et tant curieuse *Revue rétrospective*, si justement recherchée à l'heure actuelle : *Il n'y*

a de nouveau que ce qui a vieilli. Mlle Bertin, la fameuse marchande de modes de Marie-Antoinette, modifiant à son usage les termes de cet aphorisme, proclamait en drapant ses chiffons : *Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié.*

C'est dans la double interprétation de cette maxime aussi paradoxale que judicieuse que je prétends placer l'esprit de ces *Causeries* sur tous les tons de la gamme littéraire.

Il existe en effet un genre de chronique qui met l'histoire en déshabillé et la littérature en pantoufles ; une chronique légère, primesautière, jaseuse et sautillante, qui fait des zigzags de folle et qui commet des coq-à-l'âne de mondaine en visite. Cette chronique pourrait prendre pour épigraphe cette charmante opinion de Démocrite ; *Il n'y a de sérieux que ce qui ne le paraît pas ;* elle relie l'actualité au passé en dissimulant ses fils de trame, car elle participe tout à la fois de la nouvelle à la main, telle que la conçut Bachaumont, et de la critique familière telle que Grimm sait nous la présenter. Elle fourmille d'anecdotes à l'exemple de ces vieillards du temps de la Restauration qui narraient de si exquises aventures à cheval sur deux siècles ; elle fixe au passage le pittoresque de l'actualité qui traverse l'heure brève et déjà disparaît ; elle a toute la verve d'une douairière chargée de souvenirs et tous les sourires d'une jeune fille bercée dans la tiédeur de ses illusions.

Lorédan Larchey réalisa presque le bel idéal de ce genre spécial dans son excellente *Revue anecdotique,* si foisonnante de détails sur les hommes et les choses du temps, si bondée de curiosités que la plupart de mes confrères de la presse quotidienne y puisent encore chaque jour sans avoir l'air de s'en apercevoir. — De 1855 à 1865, il y eut du reste toute une classe très intéressante de curieux qui entreprit la chasse aux documents anecdotiques, avec une patience de botanistes composant des herbiers, et ces herbiers historico-littéraires qu'ils nous ont légués ont conservé leur verdeur intacte, leur netteté de dessin et leurs arêtes vives. — Aujourd'hui qu'on documente dans les sentines et qu'on fait flairer au public tout le linge sale des vices humains, il semble que cet aimable et simple bavardage sur la curiosité se soit un peu effacé de nos mœurs, tout au moins pour un instant. Mon collaborateur Claretie le cultive encore dans le *Temps,* sous ce titre : *la Vie à Paris ;* mais il le fait peut-être trop fiévreusement en n'y apportant pas toute la flânerie curieuse et toute l'observation fureteuse nécessaires à mon entendement.

Je sais certes bien que rien n'est plus malaisé à parfaire dans une note claire, vive et originale que cette causerie en question.

Bah! je vais cependant m'y essayer avec la témérité du jeune seigneur Rosemberg, enchâssant sur solides griffes comme trois perles en sa mémoire

la triple hardiesse de cette sentence : *Voir, c'est Savoir; Vouloir, c'est Pouvoir; Oser, c'est Avoir.*

*
* *

Il reste sous-entendu que nous sommes ici exclusivement cantonnés dans le domaine du livre, borné au Nord par la science, au Sud par la fantaisie et la mondanéité, à l'Est par la politique oiseuse qui semble accaparer tout l'horizon français; à l'Ouest enfin, par cette marée montante d'œuvres d'art, d'expositions diverses et d'échos de théâtres qui submerge entièrement la fin de ce siècle décadent. — Je me tiendrai à distance respectueuse de ces frontières étrangères, et glanerai ici en curieux tous les menus faits et propos du monde des lettres et de la librairie. J'userai également de cette tribune pour répondre aux questions, même aux interpellations que pourraient me faire certains lecteurs soucieux sur quantité de points de bibliophilie ou de bibliographie pure, pourvu cependant que ces demandes ne soient point empreintes de la naïveté renversante dont certains vertueux *collabos* du défunt *Intermédiaire* ont usé et abusé dans la rédaction de leurs questions oiseuses.

*
* *

A ce sujet, il n'est point réellement passé de vie

à trépas, ce curieux petit recueil qui annonçait si tristement il y a un mois sa résolution d'en finir avec cette marâtre existence, si ses chers abonnés ne lui venaient en aide par des démonstrations *ad crumenam*. — Une circulaire qui m'est parvenue ces derniers jours ne me laisse pas de doutes à cet égard. La vigoureuse petite feuille a trouvé un nouveau tuteur qui apporte comme actif dans sa direction beaucoup de jeunesse, d'espérance, de volonté et d'illusions. Avec ce capital moral, on soulève souvent des montagnes ; mais fait-on naître des abonnés ? Peut-être bien. Je souhaite volontiers bonne et heureuse fortune à ce minuscule périodique, assurément plus utile que beaucoup de grands journaux quotidiens ; mais, il faut bien le dire, le public des chercheurs et curieux, des fureteurs et des laborieux n'est pas innombrable en notre beau pays de France, où il est honteux qu'un journal de ce genre ne puisse subsister. Il faudrait que *l'Intermédiaire* devînt *international*, en dépit des feuilles similaires anglaises et italiennes qui ont été créées successivement.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux compte déjà vingt années d'existence. Il fut fondé en 1864 par M. Charles Read, sous le pseudonyme de Carle de Rash, qui l'a dirigé jusqu'à la fin de l'an dernier. Le premier numéro date du 15 janvier 1864. Mme veuve Duprat en était alors l'éditeur dépositaire, et, comme cette petite

feuille in-8° ne paraissait que tous les mois, le prix de l'abonnement se montait à *quatre francs*... Heureux temps ! — Vers 1866 environ, *l'Intermédiaire* passa à la librairie Sandoz et Fischbacher, rue de Seine. — Le journal, qui avait vivoté plutôt que vécu jusqu'alors, connut de dures années ; mais on fit force de rames contre vent contraire, on restreignit la publication et l'on parvint, en 1867 et 1868, à doubler tant bien que mal le cap redouté des tempêtes. Cependant, alors même que les courageux directeurs et éditeurs se voyaient assez mal ravitaillés par l'abonnement qui n'arrivait pas chaque jour, ils se maintenaient, et assurément ils n'eussent point abandonné l'entreprise si la guerre de 1870 ne les avait contraints d'attendre des jours plus prospères et surtout plus pacifiques.

En 1872, le *Journal des curieux* fit sa réapparition, à la grande joie des anciens collaborateurs depuis longtemps inconsolables, et qui renaissaient enfin à l'espoir de cultiver plus activement que jamais le point d'interrogation. Jusqu'en 1880, « cela boulotta ; on joignait presque les deux bouts », comme dirait Zola ; mais un différend éclata entre M. Fischbacher et M. Charles Read. Je fus consulté à cette époque par l'infortuné directeur qui rêvait de s'adjoindre au *Livre*. Sur nos instances, l'éditeur Rouveyre accueillit le transfuge.

Elle ne mourra point d'anémie et prendra sans

doute une force nouvelle, cette aimable et mignonne publication si digne d'intéresser tous les travailleurs. Elle a compté parmi ses plus fervents collaborateurs : Gustave Brunet, Quérard, Burty, Paul Lacroix, Delvau, Despois, Asselineau, A. Jal, Éd. Fournier, Barbier, Delpierre, Blanchemain et un grand nombre d'érudits célèbres de province et de l'étranger. L'éditeur Rouveyre lui donna une assez grande impulsion ; il sut faire racheter dans les ventes tous les volumes ou livraisons qui passaient au feu des enchères. De là, une hausse assez sensible se produisit sur les premières années de la publication ; volumes d'autant plus rares que beaucoup de libraires et de bouquinistes mettaient alors chaque livraison nouvelle au papier comme étant sans valeur aucune. Une collection complète de *l'Intermédiaire* vaut aujourd'hui de 100 à 130 francs.

Si un éditeur osait se montrer assez téméraire pour publier une table générale et un index de la collection complète, il mériterait certes les bénédictions et la reconnaissance de deux cents braves lettrés, qui trouveraient enfin la clef de ce labyrinthe rempli de trésors. Il est raisonnable d'ajouter que dans ces temps ultra-pratiques, la reconnaissance de deux cents chercheurs et curieux est une maigre pitance et un pauvre viatique pour la gloire d'un éditeur. Il y a tout juste de quoi s'inscrire à la caisse des faillites ; — un

éditeur d'index ferait beaucoup pour les lettres, mais il ne serait peut-être pas assuré de se retirer des affaires avec ce fameux sac qui fait loucher tant de faibles mortels.

*
* *

C'est lamentable à proclamer, mais ce sont les meilleures et les plus curieuses tentatives de librairie qui échouent le plus souvent. Voici, par exemple, sur ma table un ouvrage sans égal en son genre, et digne de passionner une génération moins ahurie par la fièvre des jouissances hâtives que la nôtre. Je veux parler de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* mémoires intimes de ce Restif de la Bretonne dont tant de gens parlent au hasard et que si peu connaissent.

Un éditeur qui est, à mon sentiment, l'honnête homme le plus désintéressé de l'heure actuelle, et qui eût reçu des témoignages publics d'estime à Sparte pour son érudition profonde et la philosophie de son existence ; un extravagant de sagesse qui aurait dû vivre au temps des Saumaise, des Beyle et des Ménage, M. Isidore Liseux, a songé à réimprimer *Monsieur Nicolas*[1] sur l'édition unique

1. *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* Mémoires intimes de Restif de la Bretonne. Paris, Isidore Liseux, 23, avenue d'Orléans. 14 volumes ; sur vélin à 3 fr. 50. — Sur papier de Hollande, la collection : 112 fr. Les quatorze volumes sont en vente.

et rarissime publiée par Restif même en 1796. Cet ouvrage original en 16 volumes se vendit dernièrement jusqu'à cinquante louis, mais sa cherté provenait d'autre source que de sa rareté. — Restif dans ces volumes a écrit la confession la plus admirablement cynique que l'on puisse rêver; c'est un Diogène bourguignon qui a roulé son tonneau dans tous les milieux du XVIIIe siècle et qui s'y montre le plus terrible vivant que l'on puisse concevoir. L'international aventurier Casanova disperse bien davantage l'intérêt dans ses mémoires que monsieur Nicolas, imprimeur-auteur, lequel fixe l'attention principale sur la vie parisienne d'il y a cent ans.

On pouvait croire que la réimpression d'un tel ouvrage ferait un bruit immense dans le Landerneau des bibliophiles, et même il était sensé de penser que le *vulgum pecus* enlèverait avec une passion furtive de collégien l'édition sur papier ordinaire à 3 fr. 50 le volume. Il n'est aucun de nous qui n'eût escompté ce succès; l'édition est remarquablement imprimée, d'une correction rare aujourd'hui, où les correcteurs se recrutent on ne sait comment, et où les publications de luxe sont plus émaillées de coquilles qu'une plage bretonne. Des notes concises éclaircissent le texte, l'orthographe fantaisiste de Restif est remise sur le chemin académique; rien n'y boite et la lecture y est attrayante au possible; il était donc permis de croire à un succès considérable;

cependant l'éditeur ne constate qu'un froid succès d'estime. Ce fait est absolument typique, aucun journal n'a parlé de *Monsieur Nicolas* et cette inépuisable matière à chroniquer n'a tenté aucun chroniqueur. Les *Illuminés* n'offrent plus d'intérêt, paraît-il, pour les écrivains philologues du jour : Gérard de Nerval n'a point laissé de successeurs.

Quelle superbe étude il y aurait à écrire cependant au point de vue psychologique sur Restif raconté par lui-même ! — Un admirateur du docteur Charcot y retrouverait une expression de la névropathie au XVIIIe siècle dans une intensité bien supérieure à celle de tous les cas décrits jusqu'alors, car Monsieur Nicolas est un sujet hors ligne, un visionnaire comme on en voit peu, un exalté de satyriasis, un fou génial et délicieusement excentrique.

Sait-on que Restif lui-même a pressenti le sort réservé à ses *Mémoires ?* Au tome VI, p. 3600 de l'édition originale, il dit :

« Où trouvera-t-on le cœur humain aussi bien, aussi véritablement peint que dans cette histoire ! Ah ! l'abbé Delille avait raison ! c'est un chef-d'œuvre ! mais c'est la nature et non l'auteur qui l'a fait !... Je puis dire comme Ovide : *Exegi monumentum, et ce monument étonnera quelque jour.* »

Certes, il étonne,... il renverse même, ce prodigieux monument ! — A le regarder dans son ensemble et dans ses détails il semble impossible qu'un homme l'ait échafaudé de sa propre existence.

En dépit des figures extraordinaires que le siècle dernier a pu fournir à notre admiration ou à notre surprise, il n'en est pas de plus curieuse, de plus complexe, de plus vivante; il ne s'en trouve pas d'aussi largement humaine que celle de Restif de la Bretonne.

Je serais heureux de voir M. Liseux publier, en appendice au *quatorzième et dernier volume* de cet ouvrage, une suite de notes sur les singuliers et spirituels néologismes de Restif, sur le nombre excessif de ses bâtards, et même nous fournir un index alphabétique de toutes les femmes et filles mentionnées dans ces confessions uniques.

Pour ma part, j'ai relevé plus de cent néologismes et surtout cent trente-cinq bâtards, dont seize garçons, quatre-vingt-quinze filles et vingt-quatre enfants de sexe non indiqué.

Si l'on faisait un calcul d'économiste ou de statisticien, on arriverait assurément presque à prouver que les descendances de Restif furent assez nombreuses pour former tout un bataillon du premier Empire.

*
* *

J'aurais à revenir sur l'auteur des *Nuits de Paris,* car il est de ceux qui ne se laissent point oublier et qui ont trop semé leur vie dans leurs œuvres pour qu'un de leurs lecteurs aussi fervents que je le suis ne les retrouve pas très fréquemment au cours de ses travaux futurs.

Mais je viens de parler du premier Empire et je vois par une bizarre corrélation, à portée de ma main, ce chef-d'œuvre de Stendhal, *la Chartreuse de Parme,* dont l'éditeur Conquet a publié à très petit nombre une édition absolument exquise et parfaite[1]. Lorsque je reçus ces deux beaux volumes in-8°, il y a tantôt six semaines, je me mis à promener avec flânerie le couteau d'ivoire à travers les feuillets, distraitement, avec une mollesse de blasé, et, tout en admirant les vignettes de Foulquier, je parcourais le texte Didot, si net et si savamment mis en pages, lorsque j'accrochai du regard les premières lignes de la bataille de Waterloo. J'avais lu vingt fois ces pages; dans cette édition superbe cependant, le charme opéra une nouvelle fois avec tant de force et d'attrait que j'oubliai travail, rendez-vous et le reste pour m'enclore dans cette *Chartreuse de Parme* jusqu'au soir avec des délices infinies.

Ils sont rares, les livres qui amorcent l'esprit avec cette puissance toute littéraire; celui-ci restera au premier rang parmi les meilleurs de ce siècle. Stendhal avait comme une obscure intuition de la vérité, quand il disait de lui, ainsi que le remarque Sarcey dans sa préface : « Je ne serai lu et compris qu'en 1880. » Il n'écrivait pas pour la génération qui se pâmait aux magnifiques am-

1. *La Chartreuse de Parme,* 2 vol. in-8°. Paris, L. Conquet. 350 exempl. sur vélin, prix : 100 fr.; 75 ex. sur Japon : 175 fr.

plifications de Chateaubriand, dit le critique du *Temps,* ni pour celle qui écoutait avec transport les tirades emphatiques de Cousin ou les ingénieux développements de Villemain... Il s'adressait à un autre genre d'esprits, dont il prévoyait l'éclosion prochaine, qui aimeraient le fait pour le fait, parce qu'il est, comme nous disons aujourd'hui, un document humain, qui ne demanderaient au peintre des passions humaines que des détails vrais, exactement pris sur nature, sans aucun arrangement de style.

Le préfacier n'est pas tendre pour Stendhal en maint endroit, et je crois que tous les délicats se sépareront de M. Sarcey, lorsque celui-ci prétendra relier, si indirectement que ce soit, Stendhal à Zola. Autant rapprocher Rivarol de Touchatout et mettre en parallèle l'admirable quintessence des *Liaisons dangereuses* avec les *Lettres d'un dragon* d'un monsieur Droz quelconque. — Stendhal et Zola; mais ils sont, vertudieu! plus éloignés l'un de l'autre et de race aussi opposée que Brummel et Carnaval, ces excentriques placés aux deux pôles du goût, du bon et du pire.

L'édition Conquet est digne, par exemple, du raffinement suprême de Henri Beyle; tirée sur un vélin blanc lisse et transparent comme une hostie, fabriqué spécialement avec le titre de l'ouvrage filigrané dans la pâte; elle est imprimée par Lahure avec une pureté extrême. C'est bien là le vrai beau livre français dans sa perfection et sa sobriété.

Rien ne choque; c'est l'harmonie même; quant aux eaux-fortes en tête de V. Foulquier, au nombre de trente-deux, elles sont aussi variées de composition que fines de gravure; tour à tour blondes et vaporeuses, noires et vigoureuses, nettes et lumineuses. Dessin habile, nerveux et plein de mouvement, gravure spirituelle, serrée, doucement noyée dans les lointains. — Comme nous voici loin des bonshommes boiteux, mal plantés, gravés avec brutalité par M. Lalauze, et qui ne font plus d'effet que sur les indigènes des provinces les plus reculées où Desenne est encore goûté !

Je disais dernièrement, dans un compte rendu bibliographique, mon sentiment sur cet art de faire un beau livre que possède si bien M. Conquet. Il a déjà à son actif le *Sous bois* de Theuriet, *Mademoiselle de Maupin,* et ce chef-d'œuvre ignoré, si éminemment français de verve, cet *Oncle Benjamin* de Claude Tillier, que la postérité, dans cent ans ou moins, placera à part, dans ce coin particulier aux livres originaux où sont déjà le *Baron de Fœneste, Gil Blas* et *Manon Lescaut.* — Qu'on n'aille pas me taxer d'exagération, je soutiendrais ma thèse fort aisément et non sans plaisir.

*
* *

Cet *Oncle Benjamin* a donné l'idée à un éditeur, M. Lemonnyer, de publier *Mon Oncle Barbassou* de Mario Uchard, ouvrage tout moderne et dont la première édition remonte à sept ans environ. Je

ne m'occuperai pas de ce livre au point de vue littéraire, il est de ceux qu'on ne saurait assurer à bail pour la gloire future. Aimable production, mais rien d'excessif : passons donc.

L'édition de M. Lemonnyer est enrichie de nombreuses eaux-fortes de mon ex-collaborateur Paul Avril, qui a si largement contribué par la grâce de ses dessins aussi ingénieux que brillants et incomparables au succès exceptionnel de *l'Éventail* et de *l'Ombrelle*. — Avril, un travailleur opiniâtre, a senti qu'un dessinateur qui peut interpréter lui-même ses compositions sur le cuivre devient un illustrateur complet ; il s'est donc mis avec acharnement à l'eau-forte, et, en moins de deux ans, il a su acquérir une habileté fort intéressante, presque un talent réel de graveur.

Toutes les figures de *Mon Oncle Barbassou*, en-têtes et culs-de-lampe, sont portées sur cuivre, mordues et *cuisinées* par lui. Il y en a de charmantes, d'un faire qui séduit et ne laisse pas d'étonner par sa vibration hardie; tous ses nus en général ont de la fraîcheur, de la grâce, de la personnalité, et surtout de la coquetterie, ce grand attrait du crayon printanier d'Avril. Mais lorsqu'il aborde le costume moderne, la robe, la jaquette ou la redingote, mon ami Avril n'y est plus ; sa vie ancienne s'y trahit. L'ex-capitaine de ligne montre un trop grand mépris du *pékin;* il vous habille tout son monde *à la Godchau,* sans rien montrer de ce chic très parisien qu'ont su con-

server tous les peintres montmartreux, les *modernes* qui sentent, eux, la coupe, le pli, le plissé, le retroussé, le froncé, le chiffonné, le soyeux ou le drapé des vêtements à la mode. Paul Avril ne s'illusionne pas, je pense, à ce sujet; son domaine est d'ailleurs assez large pour qu'il y vive à jamais et je ne lui conseille pas d'en sortir : c'est le domaine de la fantaisie. Ce sera le poète des marges de livre, le peintre du pays des fées et des mythologies souriantes et roses; qu'il reste à l'écharpe flottante et qu'il n'aille jamais au delà du Louis XV vaporeux.

Dans les thèmes très larges que je lui confiai il y a deux ans, j'avais deviné ce tempérament d'aquarelliste des Olympe ou des Parnasse, et, dans l'*Éventail* ou l'*Ombrelle,* il a pu donner sans aucun obstacle carrière à ses rêveries. Je lui traçai un canevas sans limite, quitte, lorsque j'écrivis mon texte, à devenir esclave de mes propres complaisances pour l'artiste. Le champ lui était libre entièrement, et c'est de cette libre conception que sont sortis les innombrables caprices de crayon, de sépias, de gouache ou de fusain qui composent les deux aimables et gracieux volumes sur les *Ornements de la femme.*

Si je pouvais douter un seul instant que la bêtise humaine fût exilée de ce monde, une brochurette viendrait tout à propos de ces deux ouvrages

me tirer d'erreur. — Cela est intitulé : *l'Éventail* et *l'Ombrelle,* « Essai de classification bibliographique des diverses sortes d'exemplaires de ces deux ouvrages et des suites qui se peuvent rencontrer. Accompagné de vingt et une reproductions ».

Je ne nomme pas le libraire bibliographe auteur de ce travail qui frise la haute bouffonnerie. Je ne veux ni le forcer à rougir ni l'attaquer dans sa naïveté. C'est peut-être au demeurant un fort brave garçon, un peu court de marges, comme nous disons entre nous, qui a pensé jouer aux Quérard et aux Gustave Brunet en employant les loisirs que lui laissaient ses fonctions commerciales. Il prend la peine d'insister sur ses patientes recherches, comme s'il s'agissait d'une édition *variorum* de Montaigne ou de La Rochefoucauld. — Pauvre moi ! — J'ai les honneurs de l'épluchage, de l'annotation et des textes comparés, tout au même point qu'un grand classique de la collection Hachette. — Ce serait à mourir d'infatuation si ce n'était à sourire de pitié, surtout pour deux ouvrages dont je fais visiblement très bon marché, au su de chacun, littérairement parlant.

L'honnête libraire en question a ramassé, paraît-il, un peu partout ce qu'il a pu trouver d'exemplaires des deux livres susnommés. Sans connaître rien ni voir goutte à l'imprimerie, aux lettres tombées sous presse, aux accidents d'imposition ou de réimposition, et sans même comprendre les diffi-

cultés de tirage et de repérage de tels ouvrages spéciaux, qui peuvent réclamer parfois des remaniements imprévus et le relevé des formes, le farouche bibliographe part en guerre comme s'il avait inventé Gutenberg et rédigé à lui seul *le Manuel du libraire*. — Il compare les points, les virgules, les accents, les variantes les plus infimes, et il sert tout cela, très glorieusement ma foi, au public qui n'y prend garde, dans l'espoir d'écouler à des prix surélevés sa marchandise épuisée.

Je ne m'amuserais pas à folâtrer ici sur le ridicule de cette gibbosité intellectuelle, si quelques libraires bouquinistes de province n'avaient essayé de battre monnaie avec simplicité d'après la formule de ce bibliographe nouveau modèle.

Dévorant chaque jour tous les catalogues à prix marqués de la librairie d'occasion universelle, je vois que certains pauvres libraires se sont laissé surprendre, et je veux les railler de leur innocente complicité dans cette niaise supercherie.

L'Eventail et *l'Ombrelle* n'ont eu QU'UNE SEULE ÉDITION. — Or, d'après la classification susdite, diviser les exemplaires existants en *Première classe*, *Seconde classe; Deuxième genre* ou *Genre artiste* avec le mot TRÉSES, ou sans ce mot — avec le point, après l'épigraphe ou *sans;* cela n'est que grotesque et imbécile. Je ne pousserai jamais le mépris de mes contemporains jusqu'à les croire assez sots pour payer tel exemplaire dix ou quinze

louis alors que tel autre, *qui est le même,* à une virgule près, ne vaut que soixante ou quatre-vingts francs. Pure folie d'esprit faible.

Ce serait le cas, si cela était supposable un seul instant, de désespérer de cet excellent bon sens qui est le fond de l'esprit français et de faire revivre l'épigramme que Pons de Verdun fit sur les bibliomanes crétinisés par l'idée seule de la rareté.

Ah! je la tiens! — Que je suis aise!
C'est bien la bonne édition,
Car voilà, pages quinze et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont point dans la mauvaise.

Maintenant que j'ai démasqué en passant ces pièges à nigauds, je passe outre, en faisant serment de n'entamer aucune polémique avec le libraire sans doute bien intentionné qui est l'auteur de ce chef-d'œuvre bibliographique, qu'il voudra peut-être défendre, mais dont je ne m'occuperai oncques davantage. C'est trop parler de soi pour soi; je lui passe quittance de la bêtise qu'il a commise sans profit pour personne.

*
* *

On a mené grand bruit tout récemment autour d'une publication d'eaux-fortes, d'après Eugène Lami, pour illustrer les œuvres d'Alfred de Musset. Il n'y a réellement rien ici qui puisse, à

mon sens, révolutionner le monde des *Mussétistes*. A bien regarder, je préfère de beaucoup l'interprétation que A. Bida fit autrefois des œuvres de Musset à celle d'Eugène Lami, dont on vient de nous faire graver une suite d'aquarelles.

Bida s'y montre froid, correct, ennuyeux, compositeur de keepsake, aussi gris que possible; cela est juste et nous ne chicanerons personne sur ce point; mais encore il est *humain* et ne déflore pas la rêverie du poète. Par contre, tout aquarelliste de haut talent que soit Lami, il a illustré Musset en peintre d'éventails et de chromolithographies; il n'a pas été l'apôtre de notre idéal. Je viens de parcourir cette suite de gravures et je me tue à y découvrir un sentiment d'originalité, une intelligence supérieure de la composition, un peu de génie, voire du talent. Cela est poncif et banal : ce sont des dessins de frontispices de romances, avec le faux goût du genre et parfois même le ridicule. On ne saurait être plus *Dessus de pendule,* plus *Pompier,* plus *Beau Dunois,* ni moins artiste.

L'Andalouse, la Camargo, Franck et Belcolor, Namouna, Rolla, Mardoche et Suzon sont compris au rebours et mis en scène comme autant de héros d'opéra-comique de province. M. Dumas fils paraît de bonne foi admirer cette œuvre; je ne sais si le public des amateurs vraiment artistes lui emboîtera le pas dans son admiration!

L'éditeur, en outre, a fait erreur en s'adressant à M. Lalauze pour la gravure de ces aquarelles légères et sans vigueur; il eût fallu la pointe fine et caressante d'Hédouin ou la verve malicieuse de Boilvin, pour graver ces motifs divers du poète des nuits. M. Lalauze a sabré ses eaux-fortes d'une main large, mais trop lourde. Ce n'est pas avec ses éternels contrastes de noirs profonds et de gris secs que ce graveur devait comprendre M. Lami. Il fallait du blond, du fondant, de l'harmonieux; une morsure douce et une mélodie de pointe sèche.

M. Lalauze a traité tous ces cuivres « va comme je te pousse », en industriel, et il a achevé de compromettre l'aquarelliste Lami.

Vers 1832, l'éditeur Renduel avait commandé à Célestin Nanteuil quatre vignettes à l'eau-forte, pour la première édition du *Spectacle dans un fauteuil*. Cette illustration comprenait : 1° un *Frontispice ; 2° la Coupe et les Lèvres;* 3° *A quoi rêvent les jeunes filles;* 4° *Namouna.* Mais cette illustration ne fut pas agréée par Musset et les planches furent détruites, s'il faut en croire Asselineau et Paul de Musset.

Cette tentative de Nanteuil pouvait ne pas être du goût du poète, mais assurément ces eaux-fortes étaient mouvementées, pleines de couleur et de brillant; et sans les avoir vues, je gagerais la tête de M. Lalauze qu'elles étaient à cent coudées au-dessus de l'œuvre très ordinaire,

sinon médiocre, du peintre mondain Eugène Lami.

*
* *

Qui le croirait, cependant : l'éditeur Alphonse Lemerre, dans le but d'offrir une luxueuse hospitalité à ces eaux-fortes de Lami-Lalauze, préparerait, dit-on, une édition spéciale de format in-4°, tirée à 1,000 exemplaires, sur vergé, chine et japon. C'est là une entreprise intéressante et digne d'être signalée, bien que le format in-4° me paraisse un peu excessif pour Musset, cet aimable compagnon des promenades et des rêveries rustiques, ce poète de chevet par excellence; mais ceci est question d'appréciation personnelle; ce qui importe plus, c'est qu'il n'existe pas encore d'édition correcte, complète et *ne varietur* d'Alfred de Musset, et que la plupart des éditions existantes se contredisent absolument.

Racot-Dancourt, un des rares journalistes de ce temps que le courant politique et boulevardier n'ait pas entraîné loin des livres et de la littérature pure, écrit à ce sujet un très judicieux article dans la vieille *Gazette de France*. Je ne puis mieux faire qu'en citer les parties principales.

« A mon avis, dit-il, le dernier mot d'une édition définitive de Musset consisterait à restituer à chacune des diverses parties de l'œuvre de l'auteur leur cadre original.

Prenons, par exemple, la dernière édition parue : l'édition Charpentier, dite *édition des amis du poète*, très soignée, très élégante et illustrée d'eaux-fortes signées toutes de noms célèbres. Pourquoi ne trouvé-je pas en tête des *Premières poésies* le titre sous lequel Alfred de Musset se révéla ? Pourquoi avoir supprimé ce titre charmant de *Contes d'Espagne et d'Italie* qui annonçait et résumait si bien *Don Paez*, l'*Andalouse*, *Portia* et les *Marrons du feu* ? Pourquoi avoir effacé cet autre titre non moins piquant : le *Spectacle dans un fauteuil*, qui définissait si exactement l'admirable drame *la Coupe et les lèvres* et l'adorable comédie *A quoi rêvent les jeunes filles?*

Il y avait aux *Contes d'Espagne et d'Italie*, à ce premier volume de Musset, paru en janvier 1830, une préface que l'on chercherait vainement dans toutes les éditions nouvelles qui se sont succédé depuis, et qui ne figure pas davantage dans l'édition dernière donnée par M. Charpentier. Je sais bien qu'en 1840, lorsqu'Alfred de Musset, déjà connu, presque célèbre, réunit pour la première fois en volumes compacts l'ensemble de ce qu'il avait produit, il composa tout exprès, comme frontispice, le sonnet si connu :

Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer.

. . . . . .

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers, à peine d'un homme.

En quoi, je le demande, ce sonnet, cette préface nouvelle, cette préface d'ensemble feraient-ils double emploi avec la préface de l'édition originale du premier recueil de 1830 ? Qui empêchait de reproduire cette préface originale avant *Don Paez* ? Dira-t-on

qu'elle était indigne de Musset et que la forme ni le fond ne mériteraient un tel honneur ? D'abord je répondrai que, même à supposer qu'il en fût ainsi, personne n'a le droit de supprimer, excepté l'auteur lui-même, une page déjà livrée au public. Mais il n'en est pas ainsi puisque, en cherchant bien, on trouve la préface de la première édition des *Contes d'Espagne et d'Italie* reléguée, où ? Dans le volume des miscellanées, intitulé : *Mélanges de littérature et de critique.* Qui diable se serait jamais avisé de la soupçonner là, si loin, au tome IX des œuvres complètes ?

Elle est cependant d'un ton hardi, cavalier, infiniment curieux et très français, cette préface oubliée. Écoutez plutôt :

« Une préface, dit Musset (notez qu'il n'avait alors que vingt ans), est presque toujours une histoire ou une théorie, une espèce de salutation théâtrale, où l'auteur, comme nouveau venu, rend hommage à ses devanciers, cite des noms, la plupart anciens, pareil à un provincial qui, en entrant au bal, s'incline à droite et à gauche, cherchant un visage ami. C'est cette habitude qui nous ferait trouver étrange qu'on entrât à l'Académie sans compliment et en silence. Me pardonnera-t-on d'imiter le comte d'Essex, qui arriva dans le conseil de la reine crotté et éperonné ? »

Et plus loin :

« Le moule de Racine a été brisé. C'est là le principal grief, car pour cet adultère tant discuté du fou et du sérieux, il nous est familier. Les règles de la trinité de l'unité, établies par Aristote, ont été outrepassées. En un mot, les chastes muses ont été, je crois, violées. La pédanterie a exercé de grands ravages. Plus d'une perruque s'est dédaigneusement ébranlée, pareille à celle de Hændel qui battait la mesure des oratorios. »

Cela n'est-il pas amusant, audacieux et jeune! Cela, aujourd'hui comme il y a un demi-siècle, n'est-il pas la vraie introduction des *Contes d'Espagne et d'Italie*? Et l'allusion à Racine n'est-elle pas tout à fait indispensable pour annoncer les *Marrons du feu*, cet arrangement romantique d'*Andromaque*?

Hélas! mon cher Racot, tout ce que vous dites ici est excellemment juste, et malgré le nombre de détails biographiques intéressants et véridiques que vous révélez au public, je puis ajouter que vous n'insistez que sur une très faible partie des erreurs et irrégularités contenues dans les éditions actuelles de Musset. — Des éditeurs trop insouciants impriment et débitent notre poète comme on cuit et débite des petits pâtés : les clichés sont là, on n'y saurait rien changer. — Quelle œuvre philologique, bibliologique, critique et historique il y aurait à jeter dans ce moule qu'on ne veut plus refondre! C'est un travail de lente restitution qu'un admirateur zélé de Musset, doublé d'un bibliographe, pourrait entreprendre; car le travail de tact a été fait par Paul de Musset, avec trop de réserve même et de scrupule, et aujourd'hui que les considérations de famille ont disparu, la tâche mérite d'être comprise le plus vivement possible par un homme comme M. Charles de Lovenjoul, qui semble réunir toutes les qualités requises pour ce grand labeur.

Je viens d'ouvrir précisément un lourd dossier sur Musset qui dormait depuis longtemps dans

mes cartons, et j'ai été étonné des trésors que j'y avais amassés. Je crois pouvoir dire sans amplification qu'il reste tout un bon volume de *Musset inédit* à publier, mélanges, prose et vers. Si mes loisirs me le permettent, je me promets de donner très prochainement une abondante série de poésies, stances, sonnets et ballades dont les éditeurs font fi fort mal à propos. Je ne sache pas au demeurant un seul malheureux poète moderne qui puisse éclipser fût-ce la semelle de Musset; ce demi-dieu, en dehors du temps, qui ne s'abaissa pas comme tant de nos piètres rimailleurs à chercher dans le vestibule des académies une rime à « triomphe », et qui ignorait certes qu'un jour viendrait où on ne dédaignerait même pas d'en trouver une à « Perde ».

Dans différents cercles, on parle d'élever une statue à l'auteur des *Caprices de Marianne*. Des comités se forment, dit-on, de toutes parts dans les salons mondains et dans tous les milieux littéraires; les femmes principalement seraient acharnées, et si l'on en croyait le caquetage féminin, le bronze du poète de Mimi Pinson se dresserait avant une année sur une place publique de Paris, ou se détacherait dans quelque coin verdoyant sur le ciel de l'Observatoire, en plein jardin du Luxembourg. — S'il existait un endroit au monde pour encadrer à souhait la silhouette de Musset, ce

seraient assurément ces perspectives du palais Médicis, où semble errer au crépuscule Lorenzaccio et le fils du Titien. Mais à quoi bon cette statue? La *statuomanie* est une épidémie toute moderne; il est tant d'illustres Gaudissarts se gaudissant dans leurs bronzes sur toutes les places départementales de notre pays démocratique, que je serais très tenté de me rallier à l'opinion de Goncourt et de trouver très distingué pour des génies comme Balzac et Musset de n'avoir point de statues.

Ces marbres et ces bronzes qui sortent de terre sont un signe de décadence manifeste. Telle fut la Rome antique avant d'être mise à sac par les Barbares. D'autre part, je vois comme une impudeur, une indécence, presque une prostitution dans cette coulée de grands hommes en pleine foule. — Ces délicats, ces méprisants, ces dandys de l'âme et de l'esprit qui ont pris tant de peine à faire la toilette de leurs pensées pour ne les communiquer qu'à des élus appropriés à leur idéal, vous jetez ces grands raffinés au vulgaire en méprisant cet axiome : « Si le génie crée, il n'y a que le goût qui juge ». — Allons donc, c'est folie; et je persiste à croire que l'on ferait moins de piédestaux, si ceux qui les construisent ou aident à les construire ne pensaient, dans leur amour-propre, se hausser aux yeux d'autrui en montant de quelques marches vers cette gloire qu'ils élèvent moins haut encore que leur propre voix.

La statue d'un littérateur, ce sont ses livres, où

ses pensées sont embaumées à jamais ; qu'un esprit élevé ou subtil soit en contact avec elles, et aussitôt elles se révèlent vivantes et plus hautes que toutes les effigies de la statuaire. Placer un poète en place publique au milieu des goujats, élever un piédestal pour que les chiens y lèvent la patte et que les voyous y écrivent ou dessinent les éternelles obsessions populaires priapiques ou républicaines, c'est, je le répète, absolument contraire au culte dévot dont les lettrés font profession dans leur cœur envers tel ou tel de leurs écrivains préférés.

Le style, disait Swift, doit être défini : les mots propres à leur place propre ; — la gloire, dirai-je, peut être considérée de la même manière : les mots étant l'image de nos pensées : Les hommes supérieurs à une place supérieure, très au-dessus de la foule, au niveau de leurs admirateurs.

. . . . . .

Vous, étoiles, qui êtes la poésie des cieux, s'écrie doucement Byron... vous, Musset, qui êtes au ciel de la poésie comme la plus brillante des étoiles, puissiez-vous ne jamais vous vert-de-griser sur un socle dans ce fleuve humain de la rue, qui charrie ces gros sous de bronze de la Popularité, qu'Hugo nomma — un jour où il n'était que poète — la menue monnaie de la gloire.

II

Mars 1884

De la Politesse en littérature. — Les deux critiques, selon Balzac : Le critique acrobate ; le magistrat des idées. — L'apostolat de la foi littéraire. — Babou ; ses Lettres satiriques *et le critique météorologique. — Les réclames toutes faites de la librairie ; comptes rendus à la gomme. — Conseils aux jeunes ; le* Sursum corda ! *des critiques débutants. — La* Lorgnette littéraire ; *les cas de conscience de l'écrivain. — Enclume ou marteau. — De la sensibilité d'épiderme des auteurs du jour et de la démonétisation des qualificatifs élogieux. — Le désintéressement du public. — Ce qui reste de l'esprit du boulevard. — Les* Souvenirs *de Gustave Claudin. — Les voyages à Constantinople ; MM. Edmond About et de Blowitz. — Le prix d'un académicien. — François Coppée et de Lesseps. — L'Éteignoir académique et l'Épigramme de Piron. — Les Poésies de Baffo. — De l'Immoral devant le lettré.*

La quatrième année de *la Vie à Paris*, 1883, vient de paraître. On sait que sous ce titre sont réunis chaque année en volumes tous les articles parus dans *le Temps* avec la signature de Jules Claretie. En tête de cette dernière série l'auteur a jugé à propos d'écrire une préface de quelques pages sur « l'art de parler des gens sans les blesser ». Cette sorte d'essai est intitulée : *De la Politesse en littérature.*

Déjà deux ou trois chroniqueurs sont partis en guerre au sujet de ce plaidoyer en faveur d'une critique, polie, bienveillante, aimable, douce, émolliente, mais qui ne saurait convaincre tout le monde. Certes, ces chroniqueurs ne sont pas des don Quichotte; ils déplorent bien au contraire le manque total de *don quichottisme* de notre critique mielleuse ou fade, bassement à cheval sur les politesses et obséquieuse à l'excès. Assurément le moment est mal choisi par M. Claretie pour nous venir parler de cette politesse maladive et vaguement définie. Dans la république des lettres modernes, les lois de la probité et de la délicatesse littéraires ne sont que trop enfreintes journellement aux yeux d'une critique désarmée et d'un public ahuri de réclames. Les gendarmes, c'est-à-dire les censeurs, fraternisent comme larrons en foire avec les délinquants; la faiblesse est générale, l'indifférence gagne les plus forts, et, en dépit du service de sûreté spécialement établi dans les colonnes des journaux et revues, il ne se trouve plus assez d'hommes indépendants, énergiques, ou résolus, pour s'unir dans un même parti conservateur afin de purger le monde des lettres de tous les drôles qui y pullulent et y jettent effrontément par la voix de la petite presse de la poudre aux yeux des badauds.

Je sens bien que les indignations, les véhémences sont ridicules, et je pense, avec Joubert, qu'il ne faut pas écrire sur les mots comme il n'est permis

d'écrire que sur les mœurs; que la sagesse consiste à traiter les choses de l'esprit avec l'esprit, et non avec le sang, la bile et les humeurs. Je sais encore que l'esprit et le jugement sont presque toujours en lutte, et je n'ignore pas cette vérité que proclament les ambitieux et tous ceux qui biaisent dans la vie, à savoir que, pour arriver, il n'est point de bonne politique qui vaille la politesse.

Cependant lorsque M. Claretie écrit ceci : *Rien n'est plus aisé que de parler des gens sans les blesser; il suffit tout simplement d'être poli;* à tort ou à raison il me semble que tous les sentiments d'indépendance personnelle doivent protester.

Lorsqu'un critique, ou pour mieux dire, un magistrat littéraire rend un jugement conforme à l'honnêteté, il est assuré d'user de politesse vis-à-vis de soi-même, mais non pas toujours à l'égard du condamné, car celui-ci ne peut être que blessé au vif dans ce qu'un écrivain a de plus cher : son amour-propre.

L'exercice de la critique n'est point compatible avec la politesse, dont un vieil et respectable auteur a dit : « L'esprit de politesse est une attention à faire que par nos paroles, nos manières et nos écrits, *les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.* » Que M. Claretie déduise, ce sera la politesse de sa logique.

La théorie *de la politesse en littérature* ne saurait être autre que la théorie de la camaraderie banale et de la profusion des phrases creuses,

molles et sans accent de sincérité, de passion ou d'enthousiasme. La conviction seule est la conscience de l'esprit, comme le bon goût en art est la conscience des sens et du jugement. — Le critique poli et bon garçon pourra se montrer très disert, très verveux, très spirituel même; mais, eût-il du génie, ce ne sera jamais un convaincu. Comment pourrait-on manier, si doucement et poliment que ce soit, le miroir de la Vérité sans blesser le plus souvent très cruellement le nerf optique de ceux qui viennent s'y contempler ?

Alceste — tout en demeurant le gentilhomme le plus courtois du monde — reste-t-il essentiellement poli envers Oronte? — Cela est contestable. Il est parfait de manières, j'en conviens; il se retranche d'abord dans le silence, il use ensuite de la parabole pour insinuer son sentiment; mais il se garde de la politesse du bénisseur Philinte, et, lorsque l'homme au sonnet le pousse à bout, il lui déclare net — avec l'impertinence exaspérée du critique sincère — que son œuvre est bonne à mettre au cabinet ..... Ici la frontière des convenances est franchie, la politesse perd ses droits, Oronte est blessé au cœur; mais combien le public se sent mieux à l'aise et plus satisfait devant cette outre poétique percée à jour d'un coup droit et crânement porté!

*
* *

« Il y a deux critiques, écrivait Balzac. — Il y

en a une funeste au critique, comme le pour et le contre à l'avocat; à ce métier, l'esprit se fausse et perd de sa lucidité rectiligne : l'écrivain n'existe que par les partis pris. L'autre critique est toute une science; elle exige une compréhension complète des œuvres, une vue nette sur les tendances d'une époque, une foi dans certains principes, c'est-à-dire une jurisprudence, un rapport, un arrêt. Alors ce critique devient le censeur et le magistrat des idées, l'autre n'en est que l'acrobate! »

Les acrobates vont par légions serrées aujourd'hui; ils accaparent la presse et couvrent si habilement ce qui leur manque de virilité, de savoir, de jugement et de goût, qu'ils se font accepter parfois comme écrivains ou lettrés de talent, grâce à leur aménité de caractère et aux louanges pompeuses des petits confrères.

Mais combien rares sont les censeurs profonds, les gens plus droits qu'adroits, les critiques probes, âpres et dignes qui mettent les œuvres à l'éprouvette de leur science, les analystes studieux qui argumentent sérieusement et vont au fond des choses : les Pasteur de la philologie! — Pour ceux-ci la critique est un apostolat; ils ne s'amusent pas à empapilloter la vérité sous des formules polies; ils ont un culte : *le beau* avec *l'auréole du vrai,* et un amour pour cette mission qui les porte à prêcher leur foi littéraire au public d'un pays dont ils respectent la langue. Ils em-

ploient le creuset et ont en eux cette pierre de touche qui fait se décomposer les productions falsifiées, ils n'épargnent rien, ni personne et condamnent impitoyablement à jamais ces

Auteurs nauséabonds qu'un lecteur persistant,
Malgré son bon vouloir, revomit à l'instant.

Pour faire partie de ces sages, il faut être résolu à tout et n'ambitionner rien; s'attendre à la calomnie, aux injures les plus viles, aux haines les plus basses. En étant véridique, on doit s'apprêter à gravir le calvaire et à porter sur la tête toutes les couronnes d'épines tressées lâchement dans l'ombre par ceux qu'on a énergiquement fouaillés; mais, si l'on est muni d'une saine philosophie, que l'on se plaise à cacher sa vie selon la recommandation d'Épicure, que l'on soit assuré que la meilleure façon d'être libre est de ne dépendre que de soi-même; si l'on méprise la masse surtout pour s'adresser à un seul groupe de fervents, on peut marcher dans l'honnêteté d'une vie heureuse, l'âme fière, sans sentir les dégoûts infâmes des souillures complaisantes de sa pensée et des sales prostitutions de son esprit.

Les légendes naissent et se multiplient sur ces impeccables et ces incorruptibles. Ils sont mis hors la loi du monde journaliste et boulevardier; les grimauds de lettres ne diront pas d'un de ces aristarques : le *sympathique confrère* ni *le spirituel X*, — ils feront le silence sur son nom et ja-

mais il ne figurera sur la liste des premières représentations ou des enterrements célèbres, en compagnie des cabotins et des *Bonnes à tout faire* des rédactions grandes et petites, sous l'alinéa inquiétant des : *Nous avons remarqué* MM... (et ici généralement une *olla podrida* de célébrités souvent véreuses qui affadit et tourne sur le cœur des délicats).

Qu'importent toutes ces sottises et ces puérilités aux penseurs qui fuient la tourbe et les réclames compromettantes ! — Ils songent avec Chamfort que « quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux, car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi le public vous jette des pierres ». — Cependant, tandis que ces méprisants hautains sourient devant ces Lilliput intellectuels, voyez les critiques acrobates, polis, superficiels et impersonnels, quelle trouée ils se sont faite en poussant en avant leur médiocrité souriante, leurs fadeurs démodées et leur platitude insinuante ! — A la bonne heure, dit-on de ces bénisseurs, quelle politesse exquise ! quelle bonhomie !... quel talent ! et on fait éloge de ces excellents chroniqueurs sans mêler d'absinthe au miel qu'on leur débite à la grosse.

Le critique acrobate est un homme dans le courant ; il n'a pas plus d'angles qu'une pièce de deux sous et il circule aussi librement qu'elle. Ici et là, toujours partout, expression vivante de la banalité, il jongle avec les lieux communs, se tient en

équilibre sur toutes les questions du jour, esquisse parfois un grand écart pour causer un petit émoi; il tend la perche aux camarades avec une grâce agile de Japonais de cirque; il semble allègrement porter à cerveau tendu le poids accablant de sa puissante autorité; il reste le lion du jour, car il s'est laissé limer les ongles, arracher les molaires et même entièrement déshommer. Il ressemble enfin à ces eunuques gras, béats, melliflus, adipeux, à main molle, d'autant mieux accueillis que personne ne les craint. — Eux aussi sont polis comme le marbre et ils peuvent se dire, à l'exemple d'un vieux gentilhomme talon rouge obligé de dételer : « Il fut un temps où mes compliments étaient pris pour des politesses, maintenant c'est tout au plus si mes politesses sont prises pour des compliments. »

*
* *

Hippolyte Babou, dans ses *Lettres satiriques et critiques,* livre du meilleur esprit et qui reviendra au jour avec éclat, à son heure, nous a peint à merveille un de ces esprits sans marque ni tempérament qui peuvent prendre figure parmi nos acrobates. Le type est étrangement présenté; il est reconnaissable et tiré aujourd'hui à cent exemplaires :

« Parmi les critiques, dit-il, l'un des mieux avisés, le plus matois, cantonne toute sa péné-

tration dans une guérite d'observateur météorologique. Il constate le vent qui souffle, la pluie qui tombe, le passage des étoiles filantes, l'apparition des comètes, la chute des aérolithes; il met perpétuellement sa gloire à savoir très exactement le temps qu'il fait et se prouve ainsi à lui-même, dans sa petite providence, qu'il n'a pas vieilli d'un printemps, car il entrevoit d'avance et prophétise à coup sûr les étonnements des jeunes badauds. N'est-il pas très sympathique à la génération nouvelle? Il rédige avec un empressement tout juvénile l'almanach des quatre saisons littéraires. Il devine et célèbre, dans les lettres, ce qui va faire du bruit, du scandale, ce qui sera à la mode cet été, ce qui tournera toutes les têtes cet hiver. Quant à tirer de l'ombre et à révéler au public une œuvre remarquable, évidemment destinée à la postérité, mais qui restera longtemps inconnue si elle n'est saluée par un critique en renom; quant à compromettre ainsi sa clairvoyance dans le brouillard pour aller surprendre une étoile fixe, ce serait, à son avis, une fantaisie de dupe ou un trait de folie. »

Si je cite ce portrait d'observateur météorologique par Babou, c'est que ce type s'est multiplié à l'infini comme les microbes dans l'atmosphère. La majorité des critiques polis suit moins le goût que la mode. C'est à qui tiendra le plus grand nombre de primeurs dans sa boutique de comptes rendus. Le reportage est devenu partie

intégrante de la chronique littéraire. — « A nous les bonnes feuilles du livre qui paraîtra demain », — dit-on, — et l'on met en vedette, presque en lettres d'affiche, l'annonce de sa bonne fortune ; l'on asperge d'un flot d'eau bénite le volume nouveau-né, dont le nom sera bientôt dans toutes les bouches (style consacré), et on imprime ce que l'on a sous la main, souvent un morceau de style contestable, n'ayant ni commencement ni fin. Le chroniqueur conclut par deux lignes anodines et semble plus fier que Colomb ayant découvert un nouveau monde.

Bonnes feuilles et réclames de librairie, voilà la plaie ! — Les livres montent à l'assaut des rédactions de journaux. Chaque mois des centaines d'ouvrages nouveaux, romans, poésies, histoire et autres s'entassent sur les tables, les sièges et les meubles. — Le bon critique aimable ne mérite même plus ce nom à ce moment. Le moindre garçon de bureau, muni d'un pot à colle et d'une paire de ciseaux, suffirait à la besogne. Sous chaque couverture de volume nouveau, à côté de l'*ex dono* ou de la carte de l'éditeur, apparaît imprimée une réclame sur papier blanc ou de couleur engageante, élogieuse, généralement libellée par l'auteur, où tout l'esprit et les mérites de l'ouvrage sont habilement mis en relief.

Le roman est ordinairement *passionnant, d'un intérêt croissant* et *appelé à la plus grande vogue.* — Les poésies sont désignées comme *saines et*

fortes, d'un esprit élevé et *dignes d'être remarquées par le temps de médiocrités qui court.* — Aux contes et nouvelles, on fait une entrée sympathique : *Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue aux contes spirituels de M.* *** *auquel on peut prédire un véritable succès ; ces contes sont l'œuvre d'un jeune qui a voulu faire* VRAI, etc. — Les volumes d'histoire sont d'habitude le *dernier mot sur la question ; l'auteur y a puisé à toutes les sources* et *s'est entouré des documents les plus inédits,* ou bien il y est écrit : *Ce volume jette une lueur nouvelle sur le sujet et réduit à néant toutes les études faites jusqu'à ce jour sur le même point historique.* — Pour les volumes de luxe ou les réimpressions, c'est l'éditeur parfois qui s'exalte et se regarde complaisamment le nombril : *L'admirable livre que nous signalons est orné de délicieuses vignettes et publié avec tout le luxe et le bon goût qui ont attiré l'attention des amateurs sur cette remarquable maison d'édition.*

A une époque où l'on collectionne tout, même les affiches, un collectionneur formerait les plus curieux albums possibles en s'attachant à réunir tous ces aimables boniments imprimés avec la *prière d'insérer* de rigueur. Cette collection serait un document étonnant pour l'avenir, bien que l'avenir nous en réserve évidemment beaucoup d'autres.

C'est à l'aide de ces petites tartines littéraires confectionnées par les auteurs ou libraires que

se font aujourd'hui tous les courriers bibliographiques. — Le rédacteur *ad hoc* emploie davantage l'antique pain à cacheter ou la moderne gomme liquide que la plume et l'encrier. Son jugement peut dormir en repos ; il n'a qu'à griffonner certains raccords et quelques soudures et *sa copie* est définitivement faite. Cette copie est un véritable habit d'Arlequin. On dirait d'un mur placardé d'annonces multicolores, à la veille des élections.

Comment s'étonnerait-on, après cela, du peu de portée des réclames de presse, et de l'indifférence du public au milieu des concerts de louanges ? Ce charlatanisme, il faut le dire, a chaque jour moins de prise sur les lecteurs. Monsieur Gogo ne fait pas partie du monde des amateurs éclairés, et j'avoue très sincèrement que je ne crois absolument pas à la puissance de la presse quotidienne actuelle en matière de succès littéraire. — Certains vieux bonzes vénérables de la critique jouissent encore d'un crédit incontesté auprès d'une clientèle spéciale, mais les pseudo-revues bibliographiques pourraient disparaître sans inconvénient ; elles n'ont plus guère que la valeur des annonces commerciales et ne méritent pas d'être productives à l'exemple de celles qui vantent le lait Mamilla, les merveilles de la parfumerie Ninon ou les vertus de la douce Revalescière.

*
* *

Si je me suis laissé entraîner aussi loin dans

une dissertation à bâtons rompus, perdant mon temps à semer dans le désert quelques vérités qui n'ont guère chance d'être reconnues, recueillies et surtout adoptées, c'est que j'estime qu'aucun homme en littérature, comme en toute chose d'ailleurs, ne se voit jamais trompé autant par autrui que par lui-même. L'honnête critique n'est donc pas plus l'adversaire de l'écrivain qu'il cherche à réformer que le médecin n'est l'ennemi du malade qu'il s'efforce de guérir ou de soulager par des drogues amères, mais salutaires.

Je voudrais, à dire vrai, qu'il y eût plus de Brutus dans la camaraderie littéraire et moins de bénisseurs en pâte tendre. Il faut toujours répéter la phrase célèbre de Figaro : « Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloges flatteurs et il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. »

Je voudrais encore endoctriner les très jeunes qui débutent dans la vie littéraire, les encourager à proclamer la vérité et à dire hautement et bravement ce qu'ils pensent dans la virginité de leurs sensations intellectuelles. Le temps est seul juge de la vérité, dit-on, mais le temps condamne rarement les nobles enthousiasmes et les belles professions de foi de la jeunesse. L'arbre de la science n'est pas toujours l'arbre de la vie. Que les jeunes sachent bien que les critiques, ainsi que les désigne Longfellow, sont les sentinelles d'honneur de la grande armée des lettres,

postés aux coins des journaux et des revues pour y défier chaque auteur nouveau ! — Qu'ils fassent bravement leur devoir, et, lorsqu'ils crieront : *Qui vive!* puissent-ils se défier de la voix qui répondra : *Ami!* — S'ils ne croisent pas la baïonnette et ne font pas feu une première fois, ils sont perdus. Plus tard, ce sera fini. Le critique âgé n'est que le « bonhomme Jadis » chantonnant les *Souvenez-vous-en.*

Le spirituel auteur de la *Lorgnette littéraire,* à l'âge de trente ans, a écrit sur la critique jeune les plus belles pages de son œuvre. Je ne manque pas au titre de cette chronique en adaptant à mes *jeunes paroles* ce *vieil air* oublié :

Ce qu'un jeune écrivain, dit Ch. Monselet, doit se hâter de faire dès ses débuts, c'est d'exprimer son opinion nette et franche sur les hommes importants de son époque. Plus tard il ne le pourrait plus. Plus tard, les amitiés, les convenances et les intérêts l'entoureront d'un réseau difficile à déchirer.

La vérité ne nous est jamais venue que par les jeunes gens. Ce premier coup d'œil surpris et hardi que l'on jette sur les personnages de son siècle, au sortir du collège, ce premier coup d'œil trompe rarement. A cet âge-là, les admirations ont des larmes, les antipathies ont de belles colères, les indifférences même ont leur signification. — Que les jeunes gens nous crient donc la vérité dans leurs premières pages ! que leurs paroles n'aient pas peur ! que cet âge soit sans pitié, enfin ! Et s'il est vrai que la vérité compromette de nos jours, eh bien, qu'ils se compromettent !

Ils auront le reste de leur vie pour revenir sur

leurs accès de courage, pour accepter les transactions, pour pactiser avec les médiocrités. Ils auront tout le reste de leur vie pour s'endormir dans l'heureux ron-ron des gros chats de la critique, pour reposer dans un tiède fauteuil rembourré par les concessions et capitonné par l'insouciance. Mais ils n'auront qu'une fois vingt ans et vingt-cinq ans pour parler à cœur ouvert et à front levé, comme des imprudents, comme des dupes, comme des niais, comme des hommes honnêtes!

Honte au jeune homme hypocrite qui entre sournoisement et furtivement dans le monde des lettres, avec une prudence prématurée, et de qui les premiers pas ressemblent aux derniers d'un vieillard!

La jeunesse, c'est l'élan.

Vers trente ans on commence à faire comme Fontenelle, on referme ses mains pleines de vérités. On cherche sa place dans la société, et, comme on désire être tranquille, on finit par laisser tranquilles les autres. C'est la seconde phase de la vie, tout aussi logique que la première. Les relations forcées arrivent et se groupent autour de l'écrivain de trente ans. Un excellent homme, qui est en même temps un auteur exécrable, lui rend un bon office par hasard ou autrement; n'importe, n'en voilà pas moins le critique condamné au silence sur son bienfaiteur, sur son ami; sa conscience littéraire est morte à partir de ce jour-là. Et puis, ce n'est pas un sauvage après tout : il assistera à des banquets où ses confrères viendront lui tendre la main; on ne résiste pas à une main tendue; il trinquera avec de bons garçons qui rachètent leur peu de style par beaucoup de gaieté; il fera partie, après quelques hésitations, de la Société des gens de lettres; car enfin, quoiqu'il eût préféré vivre toujours à l'écart, il ne peut cependant se priver des avantages que cette Société lui offre. Il est poli, ses

confrères seront obséquieux. Un jour l'un d'eux lui frappera sur l'épaule et le tutoiera; un vaudevilliste l'appellera : *mon petit!* Un critique qu'on tutoie n'est déjà plus un critique.

Il se sentira muselé de plus en plus. Tout le monde le saluera et il saluera tout le monde, car il est bien élevé, mais il enragera. Voyez plutôt : un livre tombe soudainement chez lui, un mauvais livre, absurde, inepte, honteux, pleins d'accrocs à la morale et à la langue; un livre à proscrire, à bafouer, à écharper; un livre funeste. Quelle belle occasion pour le critique! Sa tête bout, sa plume des anciens jours se hérisse comme la crête d'un ara; il faut un réquisitoire ardent, sa verve va couler... Hélas! non. Sur la première page du livre, sur la page blanche, il a lu ces mots : *Offert à mon meilleur ami; souvenir affectueux de...*

La plume tombe de ses doigts. Encore un mauvais livre qui passera sans protestation, qui fera son chemin peut-être!

Dans ces pages spirituelles, vivantes et brillantes, l'auteur de la *Lorgnette littéraire* met, avec son tempérament, beaucoup d'esprit de concession. Passé trente ans, un critique, s'il a su s'isoler des milieux littéraires inutiles, des petites sociétés soi-disant confraternelles, des banquets où l'on saupoudre les entremets avec tout le sucre cassé sur la tête des absents, s'il a pu sauvegarder son intégrité de pensée, conservera encore bec et ongles. Il se taira peut-être parfois, mais il ne bénira jamais.

En entrant dans la mêlée, il est bon de se dé-

cider : Être enclume ou marteau. — Le marteau ne se polit qu'après un long usage, et celui qui le manie fait un plus rude et plus honnête labeur que le forgeron. L'enclume a des passivités heureuses. D'autre part, ne pas rechercher la société exclusive de ses confrères, c'est éviter le dégoût des lettres, les étonnements, les tristesses accablées, la perte d'illusions très particulières aux âmes enthousiastes. — Les poètes et les écrivains de génie même sont comme les rossignols : il est sage de les entendre chanter de loin, de se griser de leur harmonie sans vouloir entr'ouvrir le taillis où ils sont enclos. Il est rare que les chanteurs vaillent la chanson.

Que les jeunes soient donc sincères, vaillants ! qu'ils aient le culte d'eux-mêmes, et qu'ils vivent à part, avec cette tant charmante maîtresse : la littérature ! — L'art s'acquiert lentement et le temps fuit dans les inutiles commérages de la société ; l'heure n'est que trop proche où l'on se dit tristement avec un doux rêveur : « Nos cœurs, quoique robustes et braves, comme des tambours voilés, battent des marches funéraires vers la tombe. »

Le résultat de la critique à la guimauve qui découle onctueusement de presque toutes les plumes depuis que les lettres se sont démocratisées à ce point de doubler et de tripler les productions de

librairie, le résultat prévu et curieux à observer, c'est l'extrême sensibilité de l'épiderme des auteurs modernes et la complète démonétisation des mots qui servent à graduer les éloges.

La moindre observation faite à un metteur de noir sur du blanc, l'objurgation la plus sympathique, le blâme le mieux tourné ont des effets de picrate, des morsures de vitriol.—Tels ces bébés, auxquels on donne une légère chiquenaude ou une innocente pichenette et qui crient plus fort que si on les écorchait. On ne saurait croire à quel degré en est arrivée cette sensiblerie. Lorsqu'on ne crie pas au plus petit nouvelliste qu'il est pétri de talent, et lorsque le romancier ne voit pas son œuvre taxée d'extraordinaire et de puissante, l'un et l'autre se prétendent frustrés et méconnus. Il faut palper le pouls à la vanité des écrivains, — ces coquettes de l'art, — comme on peut le faire dans cette revue, pour saisir l'assoiffement d'éloges et le délire de persécutions qui caractérisent les auteurs de notre génération. Dire la vérité en termes expressifs, c'est passer pour bourreau; engager un grotesque écrivassier à chercher une autre profession, c'est s'exposer à être appelé assassin.

Les lettres reçues des victimes de la critique sont inouïes; elles se résument presque toutes à ceci : « Je suis étonné, monsieur, de l'inqualifiable injustice de votre compte rendu; mais une telle critique ne saurait m'atteindre ni me désar-

mer... J'ai pour moi l'assentiment et les éloges de toute la presse parisienne et je vous citerai les journaux qui ont signalé mon ouvrage comme l'un des plus remarquables de ce temps, etc. »

Suivent alors les noms d'une armée de sacristains bénisseurs ou de colleurs de petites réclames, dont les belles paroles ont grisé le pauvre diable.

Pour la démonétisation des substantifs ou adjectifs qui composent la palette colorée des éloges, il est aisé de s'en rendre compte.

Le *chef-d'œuvre,* et surtout le *petit chef-d'œuvre,* poussent avec l'aisance et l'abondance des champignons dans les phrases ombreuses des Philintes bibliographes. On dit : c'est un *chef-d'œuvre!* — avec des pâmoisons de précieuse, et c'est un *petit chef-d'œuvre!* avec des grâces fines et satisfaites. On peut constater plus de dix *chefs-d'œuvre* par jour et le double de *petits chefs-d'œuvre;* si bien que, lorsqu'on découvre une œuvre vraiment capitale, on cherche un qualificatif en dehors de ce mot archiusé et qui ne donne plus l'idée qu'on désire exprimer. Quant aux mots louangeurs, aux formules caressantes, elles sont innombrables ; ce sont des *exquis de style, adorable d'exécution, ingénieux d'invention*, *original* ou *puissant de conception, large de pensée,* qui scintillent pour la plus grande joie de l'auteur. Sans compter les mots : *sentiment, facilité, naturel, tour gracieux*, *feu*, *unité* et autres. — Mais que tout

cela est banal, creux, superficiel et surtout inconscient et attristant ! Ne désespérons pas cependant; sans doute peut-on écrire encore à l'heure actuelle ce que Rivarol imprimait de son temps : — « En vain les trompettes de la Renommée ont proclamé telle prose ou tel vers : il y a toujours dans la capitale trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent. Ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains et les tourmente le reste de leur vie. »

*
* *

Le désintéressement présent en fait de critique sérieuse nous vient de la presse quotidienne, essoufflée de courir après l'actualité; de cette presse qui a juste le loisir d'inscrire le nom du nouvel homme du matin, et qui, semblable à la prostituée dont parle Musset, n'a point le temps de renouer sa ceinture entre l'amant du jour et celui du lendemain. Puis, la vie du boulevard, cette vie salissante au moral, détruit peu à peu les nobles croyances et enfouit toute foi saine dans les traînées d'un esprit poussif et gras comme la saillie aphone d'un rôdeur pour dames. Il ne reste rien, quoi qu'on dise, de ce boulevard parisien dont des chroniqueurs attardés vantent si haut les charmes que l'on pourrait croire qu'en dehors de tel périmètre le monde n'existe pas. Les hommes qui vivent du boulevard en meurent; la postérité

ne retiendra pas le nom de dix d'entre eux. A peine disparus, oubliés, et c'est justice.

Un de ces éphémères a tâché de se raccrocher à l'avenir par la publication de ses *Souvenirs*. Ce reflet de gentilshommes tels que Roqueplan et Grammont Caderousse, et qui ne porte, lui, comme armoiries, que de blague sur champ d'asphalte, M. Gustave Claudin, pour ne pas le masquer, a écrit le livre le plus plat et le plus inutile qui se puisse concevoir. Le titre porte : *Mes Souvenirs : les Boulevards de 1840 à 1871*. Cet ouvrage est plus creux qu'un vieux bout de cigare carbonisé et ce *mégot* est aussi l'image de tout boulevardier après vingt ans de fréquentations péripatéticiennes. L'auteur prend soin, du reste, de nous prévenir, au début de ce désert intellectuel : « Je n'ai jamais rien été, dit-il, je ne suis rien et je ne serai jamais rien. Pourquoi alors, me demandera-t-on, raconter mes souvenirs ?

« Pourquoi ? parce que, favorisé par le hasard, j'ai eu cette bonne fortune, depuis 1840, d'être toujours placé aux bonnes loges pour voir et entendre les tragédies et les comédies qui ont été jouées à Paris et approcher de très près les grands comédiens qui ont tour à tour paru sur la scène. »

M. Claudin, pendant plus de trois cents pages, ous fait des racontars de vieux soupeur sur tous ceux qui se sont heurtés à lui dans la vie,

et cela dans un style de femme de chambre de lorette sur le retour, écrivant ses appréciations sur les gens entrevus dans les vestibules de sa maîtresse. Je ne puis lire de pareilles productions sans songer au journal que le domestique de Victor Cousin, un vieux médaillé de Sainte-Hélène nommé Morin, tenait à jour sur les moindres faits de l'amoureux posthume de Mme de Longueville. Morin ne négligeait rien et suivait son maître de sa bibliothèque à la garde-robe. Cet étrange manuscrit doit encore exister, car le vieux bonhomme le lisait à tout venant et déclarait laisser une fortune à son fils en lui léguant ces mémoires curiosissimes et aussi naïfs et scrupuleux que le fameux *Voyage de Montaigne en Italie*. Les *Souvenirs* du boulevardier Gustave Claudin n'apporteront rien autre à la postérité qu'un commérage vide et fatigant. Jules Lecomte, un homme de talent celui-là, a écrit autrefois *le Perron de Tortoni*, livre à la fois rempli de profils malicieusement cueillis au passage et pleins de cette verve mordante que Van Engelgom a répandue avec tant de profusion dans ses *Lettres sur les écrivains français*.

Cela vaut mille fois les *Mémoires de Claudine*.

Quitter le boulevard le plus souvent possible, là est la sagesse des esprits virils et des hommes

d'élite. On rapporte parfois, après une absence de quinzaine, des ouvrages vivants et pleins de couleur orientale ; témoin MM. About et de Blowitz qui, partis ensemble tout récemment pour l'antique Byzance, en sont revenus chacun avec un livre de voyage original sous le bras. Celui d'Edmond About est intitulé *De Pontoise à Stamboul*[1] (un souvenir *De Montmartre à Séville* de Ch. Monselet, mon cher M. About); tandis que la publication du correspondant du *Times* a pour titre : *Une course à Constantinople*[2]. C'est une fureur en vérité, et, du Bosphore à la mer de Marmara, rien ne nous doit échapper, car je remarque encore, parmi les nouveautés du jour, *les Iles des Princes*, par Gustave Schlumberger, étude toute nouvelle sur ces îles fortunées qui restent, dans la mémoire de ceux qui les ont visitées, comme une évocation d'éden ensoleillé.

Les deux ouvrages de MM. Edmond About et de Blowitz ont, en dehors de leur style propre, une qualité maîtresse, c'est d'exprimer avec brio les côtés mouvementés et pittoresques de leur voyage à la vapeur. En treize jours, grâce à l'*Orient express*, ils ont parcouru la Roumanie et visité Constantinople. Ces deux livres sur Stam-

1. *De Pontoise à Stamboul*, par Edmond About. Un vol. in-18, Hachette et Cie.

2. *Une course à Constantinople*, par M. de Blowitz. Un vol. in-18, Plon.

boul restent peut-être, dans leur concision, les plus exacts qu'on ait écrits sur la ville des sultans.

Il ne faut pas se le dissimuler, la *Constantinople* de Théophile Gautier, celle de Edmondo de Amicis, les *Lettres du Bosphore,* par Charles de Mouy ne résument point l'idée qu'on doit avoir de Stamboul; l'œil du poète y voit ce qui n'y fut jamais, le lyrisme descriptif y détruit toute clairvoyance. Gautier et de Amicis — qui n'est que son imitateur — ont écrit d'admirables pages de style comme Ziem a fait sur Venise des orgies de palette aussi merveilleuses de couleur que contraires à la vérité. Constantinople est grise et blanche comme Venise; on y chercherait vainement ces roses fondants, ces rouges vifs et tous ces tons crémeux et irisés que l'œil de nos écrivains romantiques a voulu y voir. Notre école positiviste moderne a cela de bon qu'elle décrit, sans exclusion du pittoresque de style, la crudité de ce qui frappe la vue. Guy de Maupassant vient de nous donner la formule exacte de ce que doivent être les récits de voyage dans son beau livre *Au soleil,* où nous sentons une Algérie vivante, qui n'a rien de la convention.

M. de Blowitz dans sa *Course à Constantinople* a entrevu cette reine du monde, comme je la voyais il y a quelques mois, avec des yeux dilatés par l'admiration, mais non par une amplification lyrique. Il y a vécu plusieurs jours avec extase;

mais il a emmené avec lui le viveur sceptique, rieur, plein d'humour qui se moque et s'étonne à la fois. Son voyage hâtif est si plaisamment conté qu'on se prend à croire l'avoir fait à sa place.

Edmond About, lui, avec plus de pondération, plus de sens critique peut-être, fait partir des fusées d'esprit tout le long de ce voyage endiablé dont il a tenu un journal des plus vivants. C'est bien cette même verve brillante du *Roi des Montagnes* que le nouvel académicien nous a servie dans cet ouvrage que l'on consultera encore longtemps comme guide, alors que la *Constantinople* de Théophile Gautier restera *at home* dans la bibliothèque comme un objet d'art ciselé par l'imagination la plus féconde et la plus chaude.

*
* *

M. About a dû s'apercevoir qu'il est plus facile de franchir les vieilles murailles de Byzance que les portes de l'Académie. L'Institut coûte plus d'heures de fiacre que n'en mangerait la grande route de Stamboul à Damas; plus de souplesse d'échine qu'un voyage à cheval à travers la Palestine; plus de promesses enfin, que n'en distribuent le sultan et ses féaux lieutenants du royaume à tous ceux qui sont en quête de concessions.

En dehors d'un honneur très contestable, l'Aca-

démie n'enrichit pas ses membres, qui ne reçoivent que 1,200 francs par an. Une retenue de 17 francs est faite chaque mois, ce qui porte le traitement mensuel d'un immortel à 83 francs.

Tous les académiciens abandonnent en outre 200 francs par an pour constituer un fonds de retraite. Il y a ainsi huit pensions de 1,000 francs chacune; ces pensions sont attribuées par rang d'âge aux doyens d'Académie, ce qui fait que chacun ayant contribué à former ces fonds, chacun, lorsque son tour arrive d'en profiter, ne fait en réalité que rentrer dans ses débours versés à la masse.

Sans mettre en doute l'esprit de désintéressement de nos *quarante*, je suis assuré que si un milliardaire original et en veine d'extravagance s'avisait, par testament, de fonder une nouvelle Académie de quarante à cinquante membres, en reconnaissant à chacun d'eux une rente viagère de douze ou quinze mille francs, le vieil établissement de Conrart en recevrait un coup fatal. Ce serait une question de peu d'années; toutes les ambitions convergeraient vers les fauteuils capitonnés de bank-notes. D'autant mieux qu'il ne serait pas difficile de donner à l'Académie rivale une auréole littéraire qui a toujours un peu manqué à la vieille dame du quai Conti.

Quoi qu'il en soit, l'Académie est de nouveau au complet aujourd'hui. Les immortels peuvent ver-

rouiller leur porte et rester isolés chez eux en vertu du distique de Fontenelle :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Dans sa séance du 21 février dernier, MM. François Coppée et de Lesseps ont été reçus avec une moyenne de suffrages honorable. On ne peut qu'applaudir au choix du poète Coppée, mais franchement il faut dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas : on recherche les titres réels de M. de Lesseps. C'est le cas de répéter avec Voltaire : « L'Académie française est un corps où l'on reçoit des gens titrés, des gens d'Église, des gens de robe (il eût pu ajouter des ingénieurs), *et même des gens de lettres.* »

On peut être un grand Français, avoir entrepris des œuvres qui, dit-on, ont fait reculer jadis les Pharaons ; on peut être financier, diplomate, voyageur intrépide, avoir prononcé des discours économiques, publié des brochures d'intérêt public, ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour aller s'asseoir dans le fauteuil encore chaud d'un historien très vanté en considération de sa médiocrité.

On me dira : l'Académie est une maison de bon ton, qui ne recherche que des hommes de bonne compagnie, des esprits cultivés, des gentlemen délicats, des gens du monde greffés sur des hommes de lettres et *vice versâ.* On ajoutera que

la noble société est assez dure à ravitailler aujourd'hui, et que le recrutement offre de grandes difficultés. Tout ceci est réfutable : il nous reste heureusement des hommes de haute valeur dans les sciences et dans les lettres : des historiens, des philologues, des écrivains d'art, des romanciers, des auteurs dramatiques. Ils ne se hâtent pas, il est vrai, de faire la risette aux quarante; mais ceux-ci devraient bien les exciter quelque peu aux grandes manœuvres de présentation en commençant les visites eux-mêmes.

Plusieurs de ces lettrés craindraient-ils par une sorte de superstition la fâcheuse réputation d'éteignoir qui affecte le dôme de l'Institut, cette réduction Colas des Invalides ? — L'épigramme de Piron serait-elle encore vivante dans l'esprit de tous les Français? En tout cas, je ne crains pas, par malice, de ranimer cette étincelle dans le foyer littéraire académique.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir notre homme;
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez prose ni madrigal.
Au bel esprit le fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Il serait curieux de prendre la chose au sérieux et de démontrer combien l'habit vert a gêné aux

entournures poètes et prosateurs de haute envolée.

*
* *

Le poète de l'*Ode à Priape* me servira de transition pour parler d'un véritable Piron vénitien du XVIIIe siècle, l'illustrissime Giorgio Baffo, très peu connu en France, mais célèbre, à juste titre, dans la patrie de l'Arétin. M. Isidore Liseux vient d'entreprendre la publication des poésies complètes de ce grand cynique débordant de génie érotique[1]. C'est une œuvre considérable, bien que les quatre volumes ne fassent que paraphraser presque toujours le même sujet, c'est-à-dire les plaisirs de l'amour physique et interpréter des tableaux dignes de l'imagination de Jules Romain.

Baffo jouit en Italie d'une réputation à peu près semblable à celle du marquis de Sade dans notre pays. Le nom seul du poète vénitien semble si infamant, que les Italiens l'ont voué en apparence à l'exécration publique et rédigent encore, de temps à autre, contre lui, des réquisitoires indignés où la vertu se voile la face hypocritement.

1. *Poésies complètes de Giorgio Baffo*, en dialecte vénitien, littéralement traduites pour la première fois, avec le texte en regard. 4 vol. in-8°. Tirage à cent exemplaires numérotés, prix : 200 fr. Paris, Isidore Liseux, 23, avenue d'Orléans. Le premier volume vient de paraître.

Ce Baffo, cependant, possède un fier talent de faune exalté; ses *canzone* et ses madrigaux ont grande allure, et, alors même que son esprit chevauche sans désarçonner les dadas les plus lubriques et les plus capricolants, il n'en demeure pas moins un rimeur au souffle aussi puissant que le Piron de la fameuse ode, ce chef-d'œuvre rythmique sans égal dans notre poésie lyrique.

« Toutes les folies de Baffo se pardonnent, écrit l'introducteur de cette nouvelle édition, introducteur anonyme en qui je crois reconnaître l'érudit Alcide Bonneau; toutes se pardonnent à la faveur de l'esprit, de la drôlerie vraiment comique, et parfois même de la grâce que l'auteur répand à pleines mains. Baffo manie le joli dialecte vénitien avec une aisance merveilleuse, et il a une variété de mètres, une richesse d'images que pourraient envier bien des poètes sérieux. Malgré tant de documents que nous possédons sur la vie à Venise au XVIIIe siècle, les *Mémoires* de Casanova, d'Alfieri, de Lorenzo da Ponte, de Gozzi, les comédies de Goldoni, il nous manquerait quelque chose si nous n'avions pas Baffo et le récit de ses promenades nocturnes sur la Piazza, de ses rencontres avec les courtisanes et les filles de théâtre, de ses parties fines à l'Osteria et au Ridotto, ses tableaux si animés des célèbres fêtes de l'Ascension et tant d'autres pages exquises. Comme écrivain, par la brutalité voulue de ses expressions, il réagit contre la langue guindée et solen-

nelle des Académies, contre les fadeurs des Dorat italiens dont il parodie burlesquement les hyperboles, les périphrases et les subtilités. Pendant que les poètes de son temps mettaient à la Muse du rouge et des mouches, Baffo la troussait, comme il le dit, et la faisait parler en *sgualdrina,* en gourgandine vénitienne. Disons, d'ailleurs, que les obscénités énormes dont il se vante, les goûts d'empereurs romains qu'il affiche, tout cela n'était que jeu d'esprit. Il avoue spirituellement qu'il se les donnait par pur caprice, rien que pour montrer la bonne veine en poésie et pour ne pas faire de tort à sa nation.

« Baffo, conclut M. Bonneau (?), travaille dans l'impudicité sans être personnellement impudique, de même que Corneille, par exemple, travaillait dans l'héroïsme sans être précisément un Auguste, un Polyeucte ou un Nicomède. Mais son idée à lui est beaucoup plus bizarre et il ne risque pas de rencontrer un grand nombre d'imitateurs. »

Cette critique est fort juste, et tout l'avertissement remarquable du premier volume des *Poésies de Baffo* est dans le même ton et écrit du même style brillant.

On sait peu de choses sur ce poète. Il naquit à Venise vers 1694 et ne quitta guère la ville des doges où il mourut en 1768. Casanova parle incidemment de lui dans ses *Mémoires,* et Alfieri de même; mais son existence demeure inconnue. Déjà en 1839, dans un article publié dans la *Re-*

vue des Deux Mondes sous ce titre : *De la littérature populaire en Italie,* M. Ferrari s'était occupé de Baffo et Philarète Chasles en fit mention dans ses études sur la société vénitienne au XVIIIe siècle. Cependant rien de complet n'avait jamais été tenté avant l'essai intéressant de M. Bonneau. Il faudrait que quelque Vénitien, M. l'abbé Rinaldo Fulin ou le chevalier Molmenti, se missent à faire une enquête littéraire sérieuse sur ce curieux compatriote.

Les éditions de Baffo sont rarissimes. Les amis du poète, trois ans après sa mort, firent paraître un choix de ses poésies : *le Poesie di Giorgio Baffo, patrizio veneto,* 1771, in-8°; puis, en 1789, lord Pembroke, admirateur passionné de Baffo, fit imprimer à ses frais les œuvres complètes qu'il avait pu réunir manuscrites, et en donna une belle édition in-4° en quatre volumes : *Raccolta Universale delle opere di Giorgio Baffo, Veneto, Cosmopoli, 1789.*

C'est cette édition que M. Liseux vient de suivre ponctuellement pour la belle réimpression à cent exemplaires qu'il offre à un public très restreint de bibliophiles, et c'est à ce titre que j'en parle ici comme d'une curiosité qui passera inaperçue en dehors d'un très petit groupe de lettrés. Cet ouvrage est d'ailleurs d'une typographie rayonnante, tiré sur Hollande à grandes marges et d'une correction absolue.

Balzac disait que le livre de Rabelais était « la

Bible de l'incrédulité » ; on pourrait dire des *Œuvres de Baffo* qu'elles forment le *Cantique des cantiques de la chair*, ou mieux encore : l'*Apocalypse de l'obscénité*.

*
* *

Il me prend un scrupule en terminant ces *zigzags* sur une ritournelle que l'on pourrait taxer de « pornographique », selon un mot détourné de son sens et dont on fait abus hors de saison. Je parlais dernièrement avec complaisance, et même avec une pointe d'enthousiasme, de Restif de la Bretonne et de *Monsieur Nicolas ;* aujourd'hui j'aborde Giorgio Baffo, sans préambules hypocrites, et sans mettre le faux nez pudibond d'un monsieur qui se rend dans les vilains endroits et qui s'excuse, non sans chattemiterie, de ce qu'il y va faire. Des lettres — anonymes, il est vrai — affectent de me blâmer d'oser signaler des ouvrages aussi contraires aux bonnes mœurs que ceux publiés par M. Liseux. A lire entre les lignes, je pourrais me demander avec tristesse si je ne suis pas un malheureux inconscient qui a laissé son bon sens moral s'égarer sur les rayons malsains des bibliothèques clandestines. Un examen de conscience approfondi me rassure à l'instant. En littérature l'immoral commence où finissent la santé et la droiture de l'esprit ; là où l'intelligence est très cultivée, jaillissante de sève et nourrie dans l'humus des génies vraiment humains, des

sublimes poètes et prosateurs grecs et romains et surtout de l'essence gauloise de notre admirable langue du XVIe siècle; là où le lettré apparaît, la fausse pudeur n'est plus de mise et l'immoral ne saurait exister. Les lecteurs de cette revue sont recrutés parmi des érudits éclairés et blasés sur le propos; je ne pense pas qu'il soit nécessaire de les traiter en petites demoiselles. Lorsqu'on a guerroyé dans la vie des livres en compagnie d'Aristophane, de Lucien, de Pétrone, de Suétone, de Rabelais, de Beroald de Verville, de Boccace ou de Bonaventure Desperriers, on serait mal venu de donner à ses lèvres l'accentuation du *proh pudor!* à propos de Restif ou de Baffo. — Pour les lecteurs bibliophiles, les ouvrages que je signale, tirés à un nombre restreint au possible, ne sont dans le domaine littéraire que des curiosités analogues aux singuliers cas pathologiques du musée Dupuytren. Ils ont pour eux le même intérêt dans l'excentrique. — Personne n'est absolument forcé de pénétrer dans ces collections d'anatomie érotique: mais ceux qui aiment la nature jusque dans ses verrues y font visite simplement, sans prendre pour cela une mine gaillarde de bourgeois en bonne fortune. — Je n'insisterai pas d'ailleurs sur ce sujet, car je me suis toujours demandé avec Montaigne, le sage des sages et le logicien par excellence, ce que l'action génitale, dans ses diverses manifestations, cette action si naturelle, si nécessaire et si juste, avait bien pu faire aux hommes, pour

qu'on l'exclue de propos délibéré, avec une horreur bien risible, de tous propos réglés et sérieux.

La pudibonderie, si amusante et si gracieuse chez la femme, n'est jamais que ridicule chez un mâle; elle prend même un autre nom quand elle atteint les érudits. J'en appelle aux casuistes.

III

Avril 1884

Un impôt sur les hommes de lettres. — La profession d'écrivain autrefois. — Une Histoire du métier littéraire *à écrire. — Prix payés aux auteurs aux siècles passés. — Boileau et Chapelain. — Les droits d'auteur en Angleterre. — Ce que J.-J. Rousseau, Diderot, Delille, Restif de la Bretonne retiraient de leurs ouvrages. — Sterne et Anne Radcliffe. — Lord Byron et Walter Scott. — L'homme de lettres, d'après Sébastien Mercier. — Demi-auteurs, quarts d'auteurs, métis et quarterons. — Les privilèges de librairie et le* Pas aux auteurs reconnus *par Louis XVI. — Origines de la propriété littéraire. — Lois de 1793, 1810, 1854 et 1866. — Diverses étapes de cette question juridique. — Retour à l'impôt projeté. — Difficulté de sa perception. — Internes et externes de la presse. — Auteurs et éditeurs. — Les éditions, les* Mille, *les fausses éditions. — Des succès de librairie. — Du peu de vente des purs chefs-d'œuvre. — Immersions en 1812 des ouvrages invendus d'après Frédéric Soulié. — La taxe des brasseurs d'affaires littéraires. — Le sublime hébreu de naissance.*

S'IL faut en croire un bruit colporté il y a quinze jours environ par différents journaux parisiens, il serait sérieusement question dans les sphères gouvernementales de mettre à l'étude, parmi tant d'autres projets destinés à enrichir le Trésor, le plan d'un impôt plus ou moins

progressif sur les hommes de lettres et les artistes. Tout ce qui en France manie la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, et fait ouvertement profession d'en vivre, se verrait du jour au lendemain impitoyablement taxé comme les animaux de luxe et les bêtes de race. — Nous avions déjà l'impôt sur le papier, qui atteignait assez directement le monde littéraire, cela ne suffit pas; l'on prélèvera un revenu sur la pensée humaine. Les esprits subtils ne manqueront pas d'avancer que c'est un retour vers la taxe du sel — attique ou non — et les quolibets iront vivement leur train dans la république des lettres.

Il est possible que ce projet étonnant soit un *canard* ou un timide ballon d'essai; je serais même assez porté à le penser; mais ceci importe peu; ce qui est encore improbable aujourd'hui me paraît devoir devenir assuré dès demain. Ce tribut d'un nouveau genre circule à l'état de germe dans l'air, car il tient par son essence à de vastes combinaisons budgétaires que je n'ai pas à envisager ici dans leur ensemble, mais qui doivent à bref délai entraîner fatalement l'imposition sur les revenus résultant du travail dans toutes ses manifestations. — Le salaire de chacun est visé; ce n'est plus qu'une question de temps, de mois ou d'années; nous pouvons même entrevoir déjà, ou plutôt pressentir l'heure où cette taxe encore vaguement conçue et élaborée, par conséquent mal définie, prendra une forme précise et

une force militante dans ce qu'on est convenu d'appeler l'arsenal de nos lois.

*
* *

On aurait bien ri sous le règne de Louis le Grand si quelque ministre se fût avisé de proposer une taxe sur les revenus des savants et des littérateurs. La profession d'homme de lettres proprement dite n'était point encore reconnue ni même avouée, et l'on s'inquiétait généralement assez peu du sort des auteurs. Boileau réserve toutes ses colères à ces poètes qui

> Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire
> Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Les malheureux écrivains tenaient tout de la faveur des grands, et ce serait faire une œuvre bien intéressante que d'écrire l'*Histoire du métier littéraire* jusqu'à la naissance réelle de l'homme de lettres dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. On verrait, au cours de cette longue étude historique, ce que fut tour à tour à Athènes, à Rome, et surtout en France à différents siècles, cette fameuse question de la propriété littéraire qui a pris aujourd'hui une place relativement importante dans nos traités de jurisprudence. Le chapitre qui traiterait des prix payés aux auteurs serait particulièrement curieux et bien digne d'être mis sous les yeux de nos jeunes écrivains.

Il est presque patent que, chez les anciens, il n'existait aucune espèce d'intérêt entre les libraires et les auteurs; Géraud, du moins, en soutient la thèse dans son *Essai sur les livres*, et, sans apporter de preuves absolues, il tend à démontrer que les écrivains ne trafiquaient point de leurs ouvrages. — Le droit de propriété pouvait être alors résumé à la manière de Voltaire, qui écrivit : — « Il en est de nos livres comme du feu de nos foyers; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres et il appartient à tous. »

Boileau, tout dédaigneux qu'il fût de la « muse mercenaire », n'en vendit pas moins son *Lutrin* pour une somme de 600 livres au libraire Thierry en 1674, ce qui était un marché fort avantageux pour l'époque, bien que Chapelain eût vendu vers 1656 les douze premiers chants de la *Pucelle* au libraire Courbé, moyennant 2,000 livres pour la grande édition in-folio et 1,000 livres pour l'édition in-12 qui parut la même année. Mais Chapelain, avant qu'il publiât son poème, était considéré comme le plus grand génie du temps, le plus colossal poète du monde; le public, s'il faut en croire le privilège, le sollicitait depuis longtemps de livrer son chef-d'œuvre à l'impression. L'ouvrage était dédié en outre à Henri d'Orléans, duc de Longueville, et par conséquent hautement garanti auprès de l'éditeur, et cette somme de 3,000 livres pour deux éditions simultanées (d'un

tirage à 500 exemplaires, cela est probable) était excessive au grand siècle et surtout en France.

En Angleterre, les droits d'auteur étaient déjà reconnus vers 1667, car nous voyons Milton signer un contrat par lequel il cédait à Samuel Simmons, imprimeur-libraire de Londres, son poème : *le Paradis perdu,* au prix de 5 livres sterling (125 fr.), pour 1,800 exemplaires du premier tirage, avec réserve de recevoir à nouveau 5 guinées à chaque nouvelle édition. — Un peu plus tard, vers 1698, lorsque Dryden publia ses fables, il les vendit au libraire Thomson, qui convint de lui verser 268 livres pour 10,000 vers.

Au XVIIIe siècle, les choses n'allèrent guère mieux dans notre pays. — Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions,* nous a laissé quelques renseignements sur le prix de quelques-uns de ses ouvrages.

A propos de ses écrits de polémique, composés vers 1750, voici ce qu'il note :

« Tout cela m'occupait beaucoup, avec peu de progrès pour la vérité et peu de profit pour ma bourse ; Pissot, alors mon libraire, me donnait toujours très peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout. Et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier Discours ; Diderot le lui donna gratis. Il fallait attendre longtemps et tirer sou à sou le peu qu'il donnait. »

Ailleurs, il écrit : « Après avoir demeuré longtemps sans entendre parler de l'*Émile,* depuis

que je l'avais remis à Mme de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en était conclu à Paris, avec le libraire Duchesne, et par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amsterdam. Mme de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne pour les signer. Duchesne me donnait de ce manuscrit 6,000 francs, la moitié comptant, et, je crois, cent ou deux cents exemplaires. »

Certes, Rousseau n'avait pas trop à se plaindre pour son *Émile,* on en conviendra, surtout si l'on pense que, en 1746, Diderot vendait difficilement pour 600 livres le manuscrit de ses *Pensées philosophiques* et que la direction de la grande *Encyclopédie,* œuvre colossale (35 vol. in-folio), ne lui rapporta qu'une rente viagère de 50 louis.

Delille — nous apprend M. Lalanne dans ses *Curiosités bibliographiques* — vendit 400 francs sa traduction des *Géorgiques;* mais lorsqu'il fut devenu le poète à la mode, il sut se dédommager par des sommes exorbitantes qu'il exigea de ses libraires pour quelques-uns de ses autres ouvrages.

Restif de la Bretonne, le type le plus curieux de l'homme de lettres du XVIIIe siècle, battant monnaie dans la seconde moitié de sa vie, principalement de 1765 à 1780, nous conte toutes ses entreprises de librairie, qui ne sont pas, financièrement parlant, bien éclatantes. Chaque ouvrage lui rapportait en moyenne (j'entends chaque

roman) de 15 à 25 louis, assez difficilement comptés par ses libraires.

*
* *

Cette *Histoire du métier littéraire* qui — je le disais plus haut — serait si profondément intéressante à écrire, nous montrerait la lente transformation de l'auteur d'autrefois en homme de lettres moderne ; on y verrait les caprices de la fortune, les injustices du sort; et une saine philosophie se dégagerait de ce livre, à savoir que la plupart des écrivains qui ont escompté la fortune et la gloire de leur vivant demeurent oubliés au lendemain, sinon à la veille de leur mort. A toutes les époques on y découvrirait cette vérité, ainsi formulée : « Alors que le génie modeste se serre le ventre, la médiocrité triomphante et hardie, choyée par la mode du moment, se gonfle à éclater et regorge de biens. » Cette histoire serait le résumé de toutes les biographies, une sorte de monument élevé à la corporation des lettres ; le génie y apparaîtrait avec son auréole de pauvreté glorieuse, et les faiseurs y seraient exhumés avec leurs oripaux dorés de charlatans. — Faire un tel ouvrage, ce serait presque ébaucher cet autre grand travail qui n'a jamais été tenté, l'*Histoire de la Mode en littérature*.

Croirait-on qu'à moins de soixante ans d'intervalle Sterne ne pouvait vendre son *Tristram Shandy* à un libraire d'York pour 50 livres ster-

ling, tandis que la sombre Anne Radcliffe recevait 500 guinées pour les *Mystères d'Udolphe* et 800 pour son roman l'*Italien ?*

Tous les génies ne furent pas aussi moutonniers et naïfs, tous ne se laissèrent pas dépouiller ; plusieurs aussi bien trempés que Beaumarchais se montrent doublés de terribles hommes d'affaires. — Lord Byron est de ceux-ci ; tous ses ouvrages furent rétribués au poids de l'or : *Childe-Harold, Manfred, Lara, Don Juan, Werner* et autres lui furent payés à leur origine par son éditeur Murray près de 20,000 livres sterling, en totalité, c'est-à-dire 500,000 francs de notre monnaie. — Walter Scott, à ce point de vue, fut également un grand financier ; il fit produire à son œuvre, considérable, il est vrai, plus de 2 millions de francs.

Si à ces diverses citations je voulais ajouter quelques aperçus de droits d'auteurs de notre siècle, je ne pourrais en sortir. L'histoire des livres de Chateaubriand, de Balzac, de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alexandre Dumas père, d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié existe un peu partout en documents épars dans les correspondances et les souvenirs. Le livre n'arrive du reste en ce temps-ci qu'après le journal, et l'*École des auteurs* est faite, sinon parfaite aujourd'hui.

*
* *

Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris*, est peut-être le premier à nous parler de l'homme

de lettres dans le sens où nous l'envisageons en ce temps-ci.

Ce passage est digne d'être cité ici en partie; il est noblement pensé et on le pourrait croire presque entièrement écrit pour l'heure actuelle :

A Paris, dit-il, sont ces écrivains qui vendangent et qui moissonnent avec leur plume, qui ont dans leur écritoire toutes leurs terres et toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rousseau et presque tous les hommes illustres qu'a produits la France. Le plus grand des anciens poètes a été le plus pauvre :

Profanes, à genoux! ce pauvre, c'est Homère.

On met encensoirs et cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant on les laisse dans l'indigence; mais cette indigence est honorable, et ceux qui se conservent sans tache dans cet abandon général sont les plus vertueux des hommes.

Les pensions que le gouvernement accorde aux gens de lettres ne se donnent ni aux plus pauvres ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples, les plus intrigants, les plus importuns enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres est à coup sûr un titre de vertu, et une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité et obtenu des pensions n'en peuvent pas dire autant devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brébeuf a dit :

Si les cieux m'étaient favorables,
Et le destin moins rigoureux,
Je voudrais faire des heureux
Où je verrais des misérables.
Ce seraient mes plus doux plaisirs
De prévenir jusqu'aux désirs
De ceux où brille un haut mérite;
J'en ferais ma félicité;
Et souvent mon esprit s'irrite
De les voir dans l'adversité.

Ah! si les gens de lettres riches venaient au secours des gens de lettres pauvres!... le beau rêve! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres; et, une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs confrères, leurs amis, leurs bienfaiteurs.

Un défaut, assez commun aux gens d'esprit de la capitale, c'est de ne s'occuper pas assez de celui des autres; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste et simple qui, n'ayant pas la langue agile et souple, a tardé quelquefois à donner son aperçu; c'est encore de n'être pas assez indulgents et de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'est enfin de ne pas savoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris est un être rare.

C'est par les gens de lettres que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de cour. Le premier, cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un faible empire à l'opinion des grands... Les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, et pour élever à leur place les travaux utiles et recommandables de l'homme utile

en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive et défensive...

On connaît le mot de Duclos : *Les brigands n'aiment point les réverbères.* La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entre eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels. Ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire, ils devinent l'administrateur inepte et le ridiculisent. Ils intimident par une censure vigilante et exacte jusqu'aux oppresseurs subalternes qui, dans l'ombre, se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux...

On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir ; on briserait toutes les presses qu'il n'aurait besoin que de son silence pour décider encore l'opinion publique.

Mercier, qui a si bien campé la silhouette de l'homme de lettres, dont le type réel venait de naître à la veille de la Révolution, n'entend parler ici que du littérateur dans ce qu'il a de noble et d'élevé ; plus loin, dans ce même *Tableau de Paris,* il signale avec le dédain qu'il convient ceux qu'il nomme les *demi-auteurs*, *quarts d'auteurs*, *les métis et quarterons*. Ces portraits sont encore étonnamment vivants :

Tels sont ceux, dit-il, qui versent dans les *mercures* et dans les journaux, ou de petits vers innocents ou des morceaux de prose niais, ou des critiques sans lumière et sans sel, et qui s'arrogent ensuite dans les sociétés le titre d'*hommes de lettres:* l'un a fait quatre héroïdes et l'autre deux opéras-comiques. Tantôt ils

disent qu'ils ne sont pas auteurs, et ils ont la rage de faire imprimer leurs petites rapsodies; tantôt ils disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser, mais le public ne s'amuse pas de leurs amusements... Loueurs impertinents ou censeurs téméraires, voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuillistes, folliculaires, compagnons, apprentis satiriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume serait à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques dont nous sommes inondés; dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance et de l'envie, ils sentent par instinct que le métier de jugeur est le plus aisé de tous, et ils soulagent à la fois le double sentiment de leur impuissance et de leur jalousie.

Voués au *journalisme*, ce mélange absurde du pédantisme et de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satiriques et ils perdront avec l'image de l'honnêteté le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant dont il s'amuse, et qu'il voudrait malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes et silencieux; mais le public sent bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* et les écrivains qu'entre des recors et des juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à la voracité du public pour tout ce qui respire la critique, la satire et la dérision.

Cette diatribe de l'honnête Mercier nous prouve bien que nous n'avons rien à envier à la fin du XVIIIe siècle; que la société littéraire y était semblable à la nôtre, et que le charlatanisme et le cabotinage littéraires y florissaient aussi avec

autant d'élégance et de souplesse que dans le monde des acrobates de la critique dont je parlais l'autre jour.

*
* *

Au moment où Mercier écrivait ces lignes, le privilège en librairie allait disparaître pour faire place à la propriété littéraire proprement dite. La reconnaissance légale du droit des auteurs arriva presque à la même heure que la reconnaissance des Droits de l'homme. Déjà Louis XVI s'était inquiété de reconnaître cette propriété, qui ne s'acquiert point comme les autres par voie d'occupation ou de transmission, mais qui est une partie de la substance même de l'homme produite au dehors. D'après une lettre autographe, publiée par MM. de Goncourt dans leurs *Portraits intimes du* XVIII*e siècle*, Louis XVI écrivait de Versailles, à la date du 6 septembre 1776, les nobles projets que voici :

On feroit bien de s'occuper le plus tôt possible de l'examen des mémoires de libraires tant de Paris que des provinces, sur la propriété des ouvrages et sur la durée des privilèges. J'ai entretenu de cette question plusieurs gens de lettres, et il m'a paru que les corps savants l'ont fort à cœur; — elle intéresse un très grand nombre de mes sujets qui sont dignes à tous égards de ma protection; — le privilège en librairie, nous l'avons reconnu, est une grâce fondée en justice; pour un auteur, elle est le prix de son travail; pour un libraire, elle est la garantie de ses

avances. Mais la différence du motif doit naturellement régler la différence d'importance du privilège. *L'auteur doit avoir le pas;* et pourvu que le libraire reçoive un avantage proportionné à ses frais et à un gain légitime, il ne peut avoir à se plaindre...

LOUIS.

De cette lettre résultèrent les arrêts du conseil du 30 août 1777, résumés en cet article : « Tout auteur qui obtiendra en son nom le privilège d'un ouvrage aura le droit de le vendre chez lui et jouira de son privilège *pour lui et ses hoirs à perpétuité*, pourvu qu'il ne le rétrocède à aucun libraire. »

C'était la perpétuité de possession proclamée, c'était le premier grand pas fait vers la reconnaissance de la propriété des œuvres de l'esprit.

Ce fut en 1793 seulement que la Convention nationale régla, par le décret du 19 juillet, les droits des auteurs d'écrits en tout genre, et posa les bases de la législation qui nous régit encore aujourd'hui.

Ce décret établissait un droit temporaire de dix années au profit des héritiers de l'auteur, sans que le rapporteur du projet, Lakanal, prît la peine de formuler les raisons de cette délimitation.

Dix-sept ans plus tard, le 5 février 1810, un décret impérial contenant règlement sur l'imprimerie et la librairie concède un droit viager à

la veuve de l'auteur et étend à vingt ans le droit des enfants.

C'est la première modification à la loi de la Convention. Le second paragraphe de cette loi fut édicté par le second empire qui, en avril 1854, étendit la durée de la jouissance accordée aux enfants à trente années et généralisa le droit des veuves. Le troisième et dernier chapitre fut enfin fourni par la loi du 14 juillet 1866, loi dont la rubrique substitue définitivement l'expression de droits d'auteur à celle de *propriété littéraire,* et qui, fixant pour tous un délai uniforme de cinquante ans, place sur le même rang tous les héritiers et donne au mari, dont la femme est auteur, les mêmes droits qu'avait autrefois la femme sur les œuvres de son mari.

En Angleterre, le droit de propriété littéraire a une durée de quarante-deux ans, à dater de la mise en vente de la première édition. Si l'auteur vient à mourir avant l'expiration de cette période de quarante-deux ans, le droit de propriété est encore réservé aux héritiers pour un laps de sept ans. Pour les livres publiés à l'étranger, il n'y a pas, en Angleterre, de droit de propriété littéraire.

Quant aux traductions, l'auteur ne peut s'en réserver le privilège pendant plus de douze mois, à dater de la première édition ; mais encore faut-il qu'une note, mise en bonne place dans le livre, stipule que la traduction est interdite.

Enfin, si, pendant ces douze mois, l'auteur lui-

même traduit son livre, il a, sur la traduction, les mêmes droits de propriété que sur l'original.

Toute cette histoire de la propriété littéraire est, en général, très mal connue. J'ai cru utile de la résumer ici aussi ponctuellement que possible.

*
* *

Me voici bien loin du point de départ de cette causerie. J'ai jugé agréable de m'évader à travers les champs du coq-à-l'âne historique, comme pour assurer des assises à ce que je pensais dire sur l'imposition projetée des hommes de lettres. J'ai, par ma foi ! avec le prime-saut de ma nature, couru de ci, de là, sans beaucoup de suite, comptant peut-être trop sur cette devise dédaigneuse : *Qui m'aime me suive,* pour avoir fourbu mes lecteurs dans ces chemins de traverse. Je reviens vite à la grande route.

Il est assez difficile d'imaginer, lorsque cet impôt sur le salaire des écrivains sera en vigueur, de quelle manière, afin d'éviter la fraude, le fisc s'y prendra pour percevoir ses droits sur les œuvres de l'esprit. Ce qui me paraît certain et indéniable, c'est que le mode d'opération sera excessivement compliqué, étant donné le manque total de base pour les honoraires attachés aux divers produits de l'intelligence. Il existe, pour les choses littéraires, une échelle graduée et thermométrique de la valeur personnelle d'un écrivain ; cette échelle part de zéro et atteint les sommets du génie, en

passant par les milieux tempérés du talent. C'est un public d'élite, un jury délicat de l'opinion qui constate l'élévation; mais la rétribution n'est pas toujours en rapport avec la constatation.

Je ne veux parler ici que des œuvres imprimées. Pour les productions du théâtre, le contrôle est aisé et le *compteur* des recettes fonctionne régulièrement sous la double forme des agences dramatiques et de l'assistance publique veillant déjà au droit des pauvres. Pour les écrits de la presse quotidienne ainsi que pour les publications de la librairie, la perception sera pleine d'entraves et l'esprit de fiscalité pourra s'y égarer. Tous ceux qu'intéresse particulièrement cette sorte d'imposition nouvelle devineront vite toutes les ruses à combattre, sinon à vaincre; ils comprendront aussi l'impossibilité de prélever cet impôt d'une façon égalitaire et proportionnelle à la fois. La commission qui devra discuter les divers articles de cette loi future aura besoin d'une longue période d'étude, d'une certaine dose d'esprit machiavélique et de beaucoup de sens équitable pour faire tenir debout une imposition qui ne sera guère soutenue par ceux qui en pâtiront.

Dans le monde de la presse et à chaque rédaction de journal, il y a, comme au collège, des internes et des externes, des pensionnaires et des disciples libres. Les internes soumis à divers travaux fixes reçoivent un tant par mois en qualité de collaborateurs attitrés; les extra rétribués en

plus. Ceux-ci, on en convient, sont taillables à merci, bien qu'ils puissent se dérober à l'expertise du percepteur. Les élèves libres, les reporteurs indépendants, les ténors de la chronique en représentation, les feuilletonnistes au cachet, les *articliers* de passage, tous ceux qui s'escriment de la plume ici et là, reçoivent des honoraires très variables, selon le talent de l'écrivain et le crédit que lui prête le public. Ces journalistes *externes* et qui guerroyent en diverses feuilles sous des pseudonymes parfois impénétrables seraient difficiles à atteindre comme des Protées habiles à dépister tout contrôle. Les grands-livres des journaux seraient vite faussés ou travestis, et tel critique qui signerait *Janus* ou *Alceste* serait réputé inconnu de la rédaction et par conséquent non rétribué, alors qu'il recevrait discrètement des sommes rondelettes de la direction, sommes sur lesquelles on ne pourrait mettre l'embargo.

Cette chasse au salaire de l'homme de lettres deviendrait vite la plus comique et la plus grotesque des choses. L'esprit taxé du boulevard protesterait avec toutes les notes de l'ironie, de la gaieté, de la verve blagueuse. Nous verrons cela cependant, et plus vite sans doute qu'on ne le pense; l'idée, pour spéculative qu'elle soit, n'en fera que mieux son chemin à une époque où l'utopie se désaltère dans le verre d'eau sucrée de nos tribuns politiques.. mais, chut!... J'allais

franchir la frontière que je délimitais dernièrement avec tant de précision voulue.

En librairie, cet impôt pourrait en apparence être établi et fonctionner régulièrement sur la base du tirage des éditions et du tant pour cent aux auteurs; la fraude cependant ou plutôt la ruse ne tarderait pas à s'introduire dans les traités passés entre éditeurs et écrivains. Il est un préjugé qu'on ne détruira pas aisément en France et partout ailleurs, c'est que frauder le gouvernement ce n'est pas voler, mais plutôt détourner une tyrannie ou une iniquité. Le fictif est toléré pour toutes les déclarations faites au fisc; on escamote le plus que l'on peut, soit sur le prix de son loyer, soit sur le montant d'une succession taxée par le Trésor. Les notaires sont de connivence avec leurs clients pour ces supercheries déclarées innocentes; j'estime donc que les éditeurs seront vite d'accord avec leurs auteurs pour éviter à ceux-ci les fourches caudines de l'imposition dont on nous menace.

Rien ne sera plus commode; il suffira en apparence d'acquérir une œuvre littéraire en toute propriété pour une somme relativement minime alors que, par une convention intime, l'éditeur s'engagera à verser en sous main un tant pour cent à l'auteur, pour chaque nouvelle édition mise en vente. — Il est juste d'envisager la ques-

tion où — l'éditeur étant de la race des vautours d'Israël (la génération n'en est point éteinte) — le faux pourrait plaider pour le vrai et l'auteur être pris dans ses propres filets. Mais je veux croire que l'éditeur, descendant des antiques marchands de lorgnettes, disparaît peu à peu de notre civilisation; les derniers représentants du genre ne peuvent plus égorger aussi paisiblement leurs victimes. Les jeunes éditeurs modernes en ouvrant une large concurrence, en se montrant consciencieux et droits, ont été plus habiles : ils ont plongé leurs anciens rivaux dans l'isolement de leur *Ghetto* d'avarice. On n'achète plus aujourd'hui pour quelques louis la propriété d'un chef-d'œuvre; les artistes s'affranchissent chaque jour davantage des Rémonencq et des Jacques Ferrand patentés.

*
* *

Je me demande également — et non sans malice — ce qui arriverait si l'impôt projeté exerçait son contrôle sur la réalité des éditions d'un ouvrage. On sait que la moyenne d'une édition, pour un roman, un livre de science ou d'histoire, est de mille exemplaires.

Néanmoins il ne faut pas autrement s'y fier; la vanité humaine qui sait souvent, selon les circonstances, si admirablement multiplier, s'entend également à diviser à l'infini lorsqu'il s'agit de jeter de la poudre aux yeux du public.

Tels ou tels éditeurs que je ne nommerai point,

et qui ne brillent pas du reste au premier rang, sont passés maîtres dans l'art de faire dix éditions d'une édition réelle. Ils tirent un roman plus ou moins médiocre *à mille exemplaires*, et, par une désignation (*première*, *seconde*, *troisième édition*) variée sur chaque nouvelle centaine de couvertures et de titres, ils mettent en vente le même jour, avec un apparent grand succès, constaté surtout à grand renfort de réclames, *dix éditions* de cet ouvrage. C'est d'une simplicité renversante, mais cela ne trompe guère que l'outrecuidance du débitant. Les vraies grosses ventes de librairie se sentent et s'imposent, on ne le saurait nier. — Le succès d'un livre est dans l'air ; il éclate de tous côtés, partout on en parle, on le discute ; dans les salons on se questionne : « Avez-vous lu l'ouvrage de X... ? » — Il traîne sur les guéridons, dans tous les milieux lettrés, même sur les coussins des wagons.

Ce succès se manifeste non tant par la presse, à qui le public accorde chaque jour moins de créance, on ne peut se le dissimuler, mais par la tradition orale de l'éloge qui est la vraie grande réclame, la plus éclatante et la plus active. Cependant, je le puis dire très sincèrement : parmi tant d'acheteurs d'un ouvrage, combien se préoccupent du nombre de l'édition, combien peu même comprennent le sens positif de ce mot *édition?* Parmi les gens du monde lecteurs de romans, cela produit un très petit effet, et les éditeurs qui font la

multiplication des éditions avec tant de prodigalité songent peut-être davantage à exciter la pâle jalousie de leurs confrères qu'à passionner le public par un manège qui généralement demeure sans résultat.

Et puis, soyons philosophes et voyons les choses d'esprit mûr : plus le succès est étendu sur la généralité des classes bourgeoises, plus il est banal et moins il est élevé. Lorsqu'un livre est ouvré avec toute la quintessence suprême de l'artiste, lorsque l'esprit qui l'a créé de son génie est un esprit de raffiné, très en dehors du commun, lorsque la thèse soutenue est plus humaine que sociale, plus puissante qu'aimable, le succès est très relatif. Il ne dépasse guère un millier de personnes ; mais ces mille lecteurs sont mille cerveaux, ils valent cent fois les deux cent mille yeux qui s'ouvrent aux délices d'*Andréa la Charmeuse* ou aux nudités de *Nana*.

*
* *

Si nous consultions, au point de vue *bibliopolesque*, l'histoire littéraire de ce siècle, nous verrions que les meilleurs ouvrages de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Lamartine, de Balzac, de Gautier, de Gozlan, de Méry, de Michelet, de Gérard de Nerval, de Barbey d'Aurevilly, de Goncourt, de Daudet et de Zola, tous les livres de leurs œuvres qui peuvent être considérés comme hors pair, sont ceux-là même qui ont

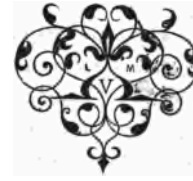
obtenu le moins de crédit auprès du gros public. Jamais Balzac n'a eu le débit étonnant de Paul de Kock ou d'Eugène Sue; jamais Hugo ne s'est vu plus de lecteurs que pour *les Misérables*, jamais Théophile Gautier ou le doux Gérard de Nerval n'ont été les héros de la foule, jamais enfin ces admirables *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand n'ont été réimprimés depuis l'édition de 1860 que l'on écoula si difficilement.

Parmi les modernes, je suis à même de le constater chaque jour, les œuvres des auteurs les plus délicats ne peuvent dépasser le *mille*. C'est là un maximum. Je ne citerai aucun nom pour ne pas faire de personnalités qui pourraient être regardées comme désobligeantes, mais je puis dire que parmi les plus fins auteurs de la bibliothèque Charpentier je compte une dizaine de noms d'écrivains remarquables qui n'ont jamais eu à nombrer leurs éditions, — et je les en félicite sans ironie; l'impopularité en art est très souvent une lettre de noblesse.

On trouve des vétérans des lettres qui répètent à satiété cette phrase : « Nous autres, dans notre temps, nous vendions de six à dix mille exemplaires. » Il n'en faut rien croire. Frédéric Soulié, dans un excellent article du *Livre des cent et un*, a démontré comment les productions de la librairie ont presque toujours dépassé de plus de deux tiers sa consommation possible et par quel moyen, depuis 1812, on écoula dans la mer, sous

prétexte de libre-échange, plus de vingt millions d'ouvrages en stock que les auteurs croyaient exportés en Angleterre ou en Amérique.

Je pourrais démontrer que jamais la librairie n'a été plus florissante qu'en ces dernières années; ce serait, par exemple, faire de la statistique et sortir de mon sujet. Je conclus donc que, si l'impôt sur les hommes de lettres arrive à être mis en pratique, il faudra taxer extraordinairement tous les brasseurs d'affaires littéraires, tous ceux qui nourrissent les gros appétits des foules, les financiers de lettres, les fabricants en faux style, et dégrever, au contraire, les fiers poètes et les vrais écrivains amoureux de leur art, ceux qui pensent que le succès coûte souvent plus cher qu'il ne vaut et qui n'ignorent pas avec Coleridge que tout ce qui approche du sublime est hébreu de naissance.



IV

Mai 1884

Édouard Dentu et la dynastie des Dentu. — Jean-Gabriel Dentu. — Les libraires des Galeries de bois. — Le Journal des dames et des modes. — *Le* Drapeau blanc. — *Gabriel-André Dentu, ses publications et ses condamnations politiques. — État de la librairie en 1849. — Les brochures politico-religieuses. — Les auteurs de la maison Dentu. — Édouard Dentu, l'homme et l'éditeur. — Ses livres de luxe. — Une préface historique du* Caveau. — *Le suicide du sculpteur Alexandre Leclerc. — Post-scriptum.*

La mort d'Édouard Dentu a causé une profonde sensation dans le monde des lettres; on a fait couler beaucoup d'encre à l'occasion de la disparition de ce libraire-éditeur galant homme qui laisse, cela est certain, un *grand vide à la tête de la librairie,* pour employer une locution mise à la mode par un des puissants du jour. C'est qu'avec Dentu disparaît une très intéressante dynastie de libraires qui comptait déjà trois générations et qui mérite d'être presque aussi célèbre que la fameuse dynastie des Panckoucke. — Après les articles forcément un peu superficiels de la

presse quotidienne, l'historique de cette maison d'édition nous revient de droit indéniable, et je vais m'efforcer de résumer ici, le plus nettement possible, les différentes phases de cette librairie, dont les origines remontent aux temps curieux où Maradan ainsi que l'honnête Jean-Nicolas Barba, auteur des *Souvenirs* et autres « marchands de nouveautés », comme on disait alors, régnaient sans conteste dans le monde de la librairie.

Jean-Gabriel Dentu, le fondateur de la maison actuelle, établi imprimeur à Paris, en 1795 — vers l'âge de vingt-cinq ans, — ouvrit boutique de libraire un an plus tard environ dans l'ancien passage Feydeau, à l'extrémité de la rue des Colonnes, à l'endroit même que coupe aujourd'hui la rue du Quatre-Septembre. A peine séjourna-t-il quelques années en cet endroit. Au début du siècle, nous le voyons déjà installé au Palais-Royal comme imprimeur-éditeur, Galeries de Bois, 265-266, presque exactement à cette place où agonise en ce moment la célébrité du café d'Orléans.

De nombreux libraires étalagistes ou directeurs de cabinets de lecture avaient depuis longtemps élu domicile dans ces curieuses Galeries de Bois, qu'on nomma un instant le *Camp des Tartares*. Ce fut là que Galtey publia les *Actes des Apôtres*, ce singulier pamphlet, sorte de *Satire Ménippée* pleine des persiflages de Rivarol, de Champcenetz et de Peltier; là également vivait Desaine, dont la boutique avait des apparences de club, lorsque

les deux Mirabeau, « le tonnant et le tonneau », s'y trouvaient en compagnie de Camille Desmoulins, de Saint-Huruge et aussi de Barras. Un autre libraire, Joseph Pain, qui débitait ses volumes à l'enseigne des *Trois Bossus*, y eut son heure de succès, de même que Petit et Girardin, dont les cabinets littéraires furent très achalandés, moins cependant que la petite vitrine où brillait la beauté de la charmante Lodoïska, la femme de Louvet, qui débita plusieurs éditions de *Faublas* à une clientèle nombreuse de soupirants et de tendres admirateurs.

J.-Gabriel Dentu édita à ses débuts quelques volumes de contes et divers romans obscurs ou érotiques, dont quelques-uns mis à l'index; mais il fonda presque aussitôt, en compagnie de l'abbé de La Mésangère, le *Journal des Dames et des Modes*, dont Sallèque avait ébauché la publication. Ce fut un succès énorme, et je me souviens d'avoir tenu un prospectus de cette heureuse entreprise, prospectus dédié *aux Jolies femmes de Paris et des départements*, au milieu duquel on lisait ce couplet chansonné sur l'air de *Cadet-Roussel*, alors en vogue au Café des Aveugles :

C'est chez Sallèque et chez Dentu,
Qu'au moyen d'un petit écu,
A Paris, chacun peut souscrire
Pour trois mois — c'est le cas de dire :
Eh! mais vraiment,
Faudrait ne pas avoir d'argent (*bis*).

Ce recueil du *Journal des Dames* paraissait tous les cinq jours, in-8°, et la publication en fut continuée jusqu'à 1829. — On connaît aujourd'hui la rareté de cette admirable collection.

Grâce au succès de cette revue des modes du jour, J.-Gabriel Dentu put ouvrir chez lui un véritable salon de lettres et publier de beaux et bons ouvrages de haute littérature, de voyage et d'histoire naturelle. Parmi les livres remarquables sortis de son officine, il faut signaler les œuvres de Bitaubé, ainsi que celles d'Ossian, traduction Letourneur; une excellente édition de Vauvenargues, des Lettres de Bolingbroke et des œuvres diverses de Salgues, de Dulaure, de Levesque, de l'Institut, de Suard, de Botta et de l'abbé Galiani, avec notice de Mercier de Saint-Léger (de *la Sainte-Geneviève*) sans oublier de mentionner une *Bibliothèque d'auteurs étrangers,* ingénieuse innovation qui consista à donner en France la traduction parfaite des romans d'auteurs célèbres en Angleterre ou en Allemagne. Ce fut également à J.-G. Dentu que l'on doit plusieurs des premiers ouvrages sur le magnétisme, notamment ceux du marquis de Puységur.

J.-Gabriel Dentu, qui mourut à Paris en 1840, dirigea sa maison jusqu'en 1825; sous l'Empire, il eut à soutenir la guerre acharnée que l'on fit à Étienne et à Malte-Brun. Les polémiques furent violentes, on reprochait à l'élégant Étienne d'avoir pris le sujet de sa comédie des *Deux Gen-*

dres dans une pièce d'un jésuite intitulée *Conaxa*, et on faisait un crime au sage Malte-Brun des emprunts éhontés qu'il n'aurait pas craint de faire à la Géographie de Pinkerton. — De ces démêlés judiciaires qui passionnèrent le monde des lettres, il ne nous reste plus aujourd'hui que de volumineux dossiers de procédure que l'on n'oserait consulter sans craindre l'anesthésie cérébrale. — En 1815, dans la période des Cent-Jours, Dentu ayant publié une brochure de M. de Kergorlay, sous ce titre : *Des Lois existantes et du 9 mai 1815*, il fut arrêté et mis sous verrous très arbitrairement jusqu'au second retour des Bourbons.

De telles persécutions avaient exalté le royalisme du fougueux libraire; après Waterloo, il fit sortir de sa boutique une quantité incroyable de brochures légitimistes; alors il se forma dans sa petite librairie un foyer de chaudes sympathies pour le nouveau régime bourbonnien, et, en 1819, parut le *Drapeau blanc*, que Dentu venait de fonder avec Martainville, et qui, après avoir été hebdomadaire, fut quotidien, eut un tirage de 2,500 exemplaires et obtint, selon l'expression de Janin, ce Frascuelo de la critique, « un succès pareil à l'enthousiasme que soulève un combat de taureaux ».

Le *Drapeau blanc*, plusieurs fois mis en berne et « redéployé », cessa complètement de flotter en juillet 1830. Jean-Gabriel Dentu était alors âgé

de soixante ans; sentant venir l'heure de la retraite, et depuis quatre ans, lassé de polémique, il avait remis le soin de ses affaires aux mains de son fils Gabriel-André, alors âgé de trente ans.

*
* *

Ce Gabriel-André apporta dans la librairie paternelle, avec une grande intelligence des affaires, une foi royaliste extrême qui lui fit rechercher la lutte et lui attira, de la part du gouvernement de Juillet, une trentaine de procès de presse qu'il soutint avec une vaillance passionnée; ce qui n'empêcha point qu'il ne fut condamné à de fortes amendes et même à l'emprisonnement par deux fois à Sainte-Pélagie. — Le *Catalogue des écrits, gravures et dessins condamnés depuis 1814 jusqu'à 1850* nous renseigne exactement à ce sujet. A l'article *les Cancans ou les passe-temps du jour,* par Bérard (68 numéros, 1831-1834), — dont 18 d'entre eux firent condamner tour à tour Bérard, Capry et Dentu, — je constate que celui-ci fut condamné pour trois numéros qui portaient les sous-titres suivants : *Cancans décisifs, Cancans flétrissants, Cancans inflexibles,* tous imprimés et mis en vente par Gabriel-André Dentu à Paris. Le jugement ordonnait destruction pour offense envers la personne du roi, excitation à la haine et au mépris du gouvernement, attaque contre les droits constitutionnels du monarque, et condam-

nait Dentu, par arrêt de la Cour d'assises de la Seine, en date du 5 février 1833, à six mois de prison et 500 francs d'amende. (*Moniteur* du 29 juin 1833.)

La même année 1833, un arrêt en date du 6 mai fut encore prononcé contre le malheureux libraire, le condamnant à 500 francs d'amende et à trois mois de prison pourimpression et mise en vente d'une brochure attaquant la dignité royale, sous ce titre : *Atrocité, sottise et fourberie, sous le scalpel de Raison et vérité, ou autopsie du monstre Pankalaphagon et de toute sa famille.* Louis-Philippe Ier avait cru se reconnaître sous le nom de *Pankalaphagon;* Dentu fut donc condamné à neuf mois de prison dans la seule année de 1833. Cela semblait bien fait pour calmer sa haine contre la branche cadette.

Je passe sous silence un autre arrêt, toujours à la date du 6 mai 1833, condamnant également Dentu à six mois de prison pour impression et publication de la seconde édition de *Henri, duc de Bordeaux, ou choix d'anecdotes sur la vie de ce prince,* par J.-René Thomassin. Il est certain que ce jugement fut rendu dans la même séance que celui cité plus haut pour la brochure *Pankalaphagon,* il y eut évidemment remise de peine et Gabriel-André ne purgea la publication de ses satires politiques que par neuf mois à l'ombre de Sainte-Pélagie en 1834.

La bibliographie anecdotique des brochures

politiques de 1815 à 1870 serait bien intéressante à entreprendre et d'un curieux enseignement pour les esprits philosophes.

Dentu, second du nom, ne fut pas démonté ni ruiné par tant de coups répétés. Au milieu du grand mouvement de librairie de 1830, parmi les Dumont, les Ladvocat, les Eugène Renduel, les Alphonse Levavasseur, les Mame-Delaunay, les Curmer, les Gosselin, les Gustave Barba et autres célébrités naissantes, il trouva sa petite voie en mettant en vente de coquets volumes bien imprimés et qui n'avaient rien à démêler avec le romantisme chevelu du jour; il publia une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne par Moreau-Christophe, un *Werther* de Gœthe translaté par M. de Sevelinges de façon assez médiocre, une *Collection des meilleures Dissertations sur l'Histoire de France,* divers ouvrages de magnétisme de MM. Deleuze et Mielle et aussi une remarquable *Histoire comparée des littératures espagnole et française,* par M. de Puybusque, consacrée depuis par de nouvelles éditions.

Gabriel-André Dentu, surmené par sa vie militante, mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 6 août 1849, laissant pour lui succéder deux fils, Édouard-Henri-Justin Dentu, né en 1830, l'excellent homme que nous avons tous connu, et Gabriel Dentu, l'aîné qui ne devait ap-

porter dans l'antique librairie que ses grandes connaissances spéciales et son érudition.

*
* *

La maison d'édition et de vente resta seule aux mains d'Édouard Dentu, qui, à peine âgé de dix-neuf ans, au lendemain des événements de 48, n'avait déjà que trop à faire pour soutenir la librairie que lui laissait son père. L'imprimerie qui se trouvait rue des Petits-Augustins (ancien hôtel de Persan), n° 5, fut donc vendue et le magasin fut définitivement établi sur l'emplacement actuel au milieu de la galerie d'Orléans où toute la littérature de cette seconde partie du XIXe siècle a passé. Édouard Dentu, pour augmenter la réputation de sa maison et pour mettre au premier rang où elle est placée aujourd'hui sa librairie moderne, eut de terribles efforts à tenter.

Depuis dix ans une révolution complète s'était produite dans l'édition des romans et des ouvrages de littérature. Charpentier avait créé en 1838 sa Bibliothèque d'un élégant format in-18 à 3 fr. 50, et le monde des libraires se trouvait entièrement bouleversé par ce simple fait qui rompait si brutalement avec la tradition et la routine.

Jusqu'alors on avait imprimé toutes les nouveautés en format in-8°, avec un caractère d'un œil énorme, sur une étroite justification, le tout noyé dans des blancs ridicules, divisé par des alinéas contre toute logique, entrecoupé de faux-

titres hors de saison. — Avec cette esthétique de bibliopole qui divise pour mieux multiplier, chaque ouvrage de moyenne étendue formait environ deux tomes qui se vendaient chacun de 7 à 9 francs. C'est ainsi que pour complaire à Barba, Pigault-Lebrun fit éditer *Monsieur Botte* en quatre volumes, c'est ainsi également que nous sommes encore journellement étonnés par le nombre inouï de tomaisons de certains livres romantiques en édition originale que nous avons coutume de considérer comme ne comprenant qu'un seul volume.

L'innovation de Charpentier bouleversa donc toutes les idées reçues, Gosselin et Delloye suivirent, puis vint Lecou; le mouvement ne s'arrêta plus jusqu'au jour où Michel Lévy lança sa bibliothèque à 1 franc le volume. Entre temps, Marescq avait eu l'heureuse conception des romans illustrés à 20 centimes la livraison et des débouchés nouveaux s'étaient ouverts dans les masses que le commerce de la librairie n'avait guère atteintes jusqu'alors. En 1850, on était en plein progrès; Dentu, loin de rester à l'arrière, se lança en avant dans la voie qui avait été si favorable à ses prédécesseurs. Il fut éditeur de brochures à bon marché.

De 1845 à 1865, la pluie des plaquettes politico-religieuses inonda Paris, rappelant les plus beaux jours de la Restauration. Il paraissait parfois jusqu'à cinq brochures célèbres par jour et ces éphémères s'enlevaient avec une rapidité

étonnante, trouvant un public nombreux toujours en appétit de nouveau et friand de scandale politique. — L'acheteur demandait au libraire avec une candeur exquise : *Est-ce piquant?* puis, sur l'affirmative, jetait son obole et partait au logis, heureux à l'avance de la polémique en laquelle il allait se plonger, émoustillé à l'idée de prendre parti pour ou contre le gouvernement. En 1859, Dentu publia la brochure retentissante : *le Pape et le Congrès,* attribuée tour à tour à l'abbé Cœur et à M. Eugène Rendu, et à laquelle Mgr Dupanloup répondit avec succès par une contre-brochure éditée par Douniol. Plus de 500,000 exemplaires furent enlevés tant en France qu'à l'étranger. — N'est-ce pas incroyable ?

M. Camille Debans, dans une très longue et fort intéressante étude consacrée à Dentu dans la *Revue de France* du 31 octobre 1876, signale cette vogue insensée et passe en revue d'autres opuscules qui ne firent pas moins de bruit à l'heure fugitive de leur mise en vente :

Au second rang de ces brochures, dit-il, il faut mettre *l'Empereur Napoléon III et l'Italie* qui émanait d'une inspiration officielle. Un journal de 1859 racontait, à propos de cette publication, que *la Patrie* professait une telle admiration pour cet opuscule, d'ailleurs remarquable, que chaque fois qu'elle le citait, elle écrivait la Brochure avec un B majuscule, comme si elle n'avait pas eu trop de vénération pour une œuvre aussi respectable. Parmi les autres publications politiques de cette époque, nous citerons : *la*

Nouvelle carte de l'Europe, par Edmond About; *Lettre de Rome*, par le duc de Persigny; *la Nation en deuil*, par le comte de Montalembert; *le Scepticisme politique*, par le comte de Falloux; *la Fédération et l'unité italienne*, par P.-J. Proudhon; *Appel à la nation*, par le marquis de La Rochejaquelein, etc.

Le Figaro, dans un article du 3 mai 1859 — poursuit M. Debans, — dans lequel il énumérait tout ce qui, à divers titres, devait contribuer au succès de la campagne d'Italie, citait un très grand nombre de brochures sorties de chez Dentu, qu'il appelait *l'éditeur Omnibus*. Il y en a dans le nombre d'assez drôles comme titres, celle entre autres que publia M. Anatole de La Forge et qui s'appelait : *la Guerre, c'est la paix*. On en comptait une bonne douzaine intitulées simplement *la Paix*, dont une de M. de Girardin. Il serait fastidieux de citer ici un plus grand nombre de ces ouvrages éphémères. Il nous suffira de dire, pour donner une idée du prodigieux mouvement d'affaires que fit la maison Dentu pendant cette période, que la question d'Italie enfanta 1,800 à 2,000 brochures, la question d'Orient 400, la question polonaise 80, l'entreprise contre le Mexique 100 à 120; la guerre de sécession d'Amérique, plus de 50, et les sujets sans couleur bien tranchée, plus de 800.

Ce fut là, à n'en point douter, l'origine de la grosse fortune de Dentu, car les romans et livres de voyages, qu'il ne cessait d'éditer concurremment avec ses « questions du jour », n'atteignaient pas encore le grand tirage qu'ils obtinrent en ces dernières années. La littérature, en ces temps agités, restait au second plan; le cabinet de lecture régnait encore sur les classes

bourgeoises, et les bibliothèques particulières ne s'étaient point formées dans tous les milieux de cette société démocratisée, comme on les voit se créer peu à peu depuis 1870. Jamais, cela est indéniable, on n'a vendu plus de livres de littérature romancière, d'histoire et de science que depuis douze ans, et ce mouvement, espérons-le, ne fera que s'accroître, car si l'on achète quelque peu d'ouvrages en France, on lit bien davantage en Angleterre, en Allemagne et même en Amérique. *La lecture*, diront longtemps encore avec raison MM. Joseph Prudhomme fils et petit-fils, *c'est la sagesse des nations*.

Éd. Dentu publia comme ses grands parents beaucoup de livres de cabalistique et de sciences occultes et magnétiques, entre autres *les Tables parlantes*, par le comte Agénor de Gasparin, et différents livres de même nature signés par Alexandre Weil, Huzar et Henri Delaage, le sorcier-boulevardier. On le nomma même, en raison de cette marotte de spiritisme qu'il tenait évidemment de famille, « le libraire juré des prophètes inconnus, des calculateurs sublimes et des politiques de circonstance ».

De 1856 à 1857, il eut à soutenir un procès contre *l'Univers*, à propos d'un ouvrage de M. l'abbé Cognat qu'il avait publié sous le titre : *l'Univers jugé par lui-même*. Ce procès causa grand bruit et se termina par une transaction.

En dehors des publications courantes de sa li-

brairie, Édouard Dentu avait pris, en 1860, la gérance de *la Revue européenne,* journal officiel dont il s'occupa avec grande activité. Il acquit également en 1866, par adjudication et pour le prix de 503,000 francs, l'exploitation du livret de l'Exposition universelle de 1867; cette opération devait lui attirer des embarras nombreux et un procès qu'il eut à soutenir contre M. Lebigre-Duquesne, procès qu'il n'eut point de peine à gagner, du reste, fort heureusement.

Citer les principales publications littéraires de Dentu, c'est faire un voyage d'exploration à travers son volumineux catalogue; or j'ai constaté que cet éditeur, prodigieusement actif, a publié en une période de trente années près de cinq mille romans et ouvrages géographiques, historiques ou dramatiques, et qu'il a su grouper autour de lui environ *six cents auteurs français.* Cela paraît fort invraisemblable!...

Libraire de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, il est peu d'écrivains modernes qui ne lui aient porté un ou deux ouvrages. Quelques-uns lui sont restés constamment fidèles; de ce nombre font partie : Édouard Fournier, Champfleury, Paul Féval avant sa conversion qui le conduisit chez Palmé, Gaboriau, Montépin, Emmanuel Gonzalès, Pierre Zaccone, Ponson du Terrail, Hector Malot, Adolphe Belot, De la Landelle, Louis Jacolliot, Arsène Houssaye, Charles Des-

lys, Louise Collet, Élie Berthet, Gustave Aymard et Auguste Barbier qui a poussé la fidélité au delà du tombeau, en confiant à Dentu le soin de publier ses *Souvenirs*.

Parmi les auteurs intermittents, on voit paraître Alphonse et Ernest Daudet, Jules Claretie, Xavier Aubryet, P.-J. Proudhon, Olympe Audouard, Bescherelle, Louis Blanc, F. du Boisgobey, Édouard Cadol, Eugène Chavette, Léon Cladel, la comtesse Dash, Albert Delpit, Ch. Deulin, H. Escoffier, Léon Escudier, Étienne Enault, Edmond et Jules de Goncourt, A. Grenier, Jules Janin, P. L. Jacob, bibliophile; Henri de Kock, Lorédan Larchey, Armand Le Bailly, Léouzon-Leduc, J. Lermina, Firmin Maillard, Eugène Manuel, Mary Lafon, Charles Monselet, Eugène Nus, Victor Fournel, René de Pont-Jest, Tony Révillon, Aurélien Scholl, Albéric Second, Victor Tissot, Louis Ulbach, Pierre Véron, H. de Viel-Castel, Viennet, de Villemessant, Adolphe Racot, Auguste Vitu, Werdet, Yriarte, etc.

En dehors de ses collections in-18 à 4 fr., à 3 fr. 50, à 3 fr. et à 2 fr. le volume, Dentu avait fondé, il y a dix-huit mois, une bibliothèque des chefs-d'œuvre de notre littérature à un franc. D'autre part, sa *Bibliothèque spéciale de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques* forme le plus riche répertoire du théâtre moderne que l'on puisse rêver, en dépit des collec-

tions analogues des librairies Tresse et Lévy. L'édition définitive des *Œuvres complètes d'Eugène Scribe,* divisée en six séries, ferait à elle seule le succès d'une maison d'édition.

Je ne rappellerai pas les procès qu'il eut à soutenir en qualité d'éditeur des *Excentricités du langage* et du *Dictionnaire de la langue verte.* Lorédan Larchey et Alfred Delvau se livrèrent sur son dos à une lutte homérique qui fit naître de grandes polémiques dans la presse en l'an de grâce 1866. Ces débats irritants se terminèrent par une transaction à l'amiable entre les parties; l'exposé des motifs nous entraînerait à la dérive sans opportunité réelle. Passons outre.

Les plus grands succès de vente, qui ont marque la carrière d'Édouard Dentu, sont les *Iambes et Poèmes*, d'Auguste Barbier; *la Sorcière,* de Michelet; *le Bossu*, de Paul Féval; *la Révolution, c'est l'Orléanisme*, brochure de Lourdoueix; *Questions d'hier, d'aujourd'hui et de demain*, par Louis Blanc; *la Réforme sociale,* par Le Play; *la Journée de Sedan,* par le général Ducrot; *Mademoiselle Giraud ma Femme*, de Belot; *Jack* et les *Aventures de Tartarin de Tarascon*, d'Alphonse Daudet; *la Fille de Roland*, de Henri de Bornier; le *Voyage au pays des milliards*, de Victor Tissot; *Monsieur le ministre*, de Jules Claretie, etc. — Dans ces succès de grosse vente, tous les genres, comme on le voit, sont échantillonnés. J'en passe sans doute, mais comment ne pas

s'égarer dans cet entassement colossal d'ouvrages publiés par un même éditeur!

*
* *

Édouard Dentu fut l'affabilité faite homme. On ne pouvait connaître et ne pas aimer ce gras éditeur, doux, bienveillant, presque câlin. Tout en lui semblait capitonné et comme assourdi, c'était par sa rondeur ouatée, presque attiédie, qu'il communiquait la sympathie; on s'apparessait volontiers à causer avec ce bavard érudit qui aimait à musarder sur toutes les questions littéraires du jour et qui apportait dans la conversation des anecdotes curieuses et des vues parfois originales. L'homme même était physiquement intéressant et portait allègrement l'obésité, je dirais presque l'éléphantiasis dont il était atteint. Dans sa vaste houppelande, il se prélassait, ses petits bras courts en avant, semblable à une idole japonaise; la tête adipeuse, d'une pâleur bistrée, éclairée par deux yeux noirs éveillés, fureteurs, très intelligents, d'une douceur et d'une bienveillance extrêmes, était encadrée d'une chevelure d'un noir mat plantée identiquement comme celle des indigènes de Yédo. — Toujours souriant, la main tendue, ce travailleur opiniâtre avait l'apparence la plus passive et la plus débonnaire. Sans angles, sans éclat, sans passion apparente, il ne savait rebuter personne; il fondait plutôt qu'il ne se dérobait, et, s'il avait un refus à exprimer à un débutant, il le

soupirait si bien, avec un ton de désolation si sincère, en sourdine, que l'évincé n'en était point heurté et remportait son *ours* si délicatement léché au préalable.

Depuis trente-cinq ans, on le voyait chaque soir à travers les vitres de sa boutique, soit donnant audience à quelque auteur dans son cabinet, ou plutôt son *box*, chargé de paperasses, soit marchant à petits pas au milieu de ses livres, le lorgnon mal assujetti sur le nez, une liste à la main, inventoriant, questionnant, donnant des ordres, se rendant compte des moindres détails, n'abandonnant jamais son poste que vers l'heure de minuit. Travailleur acharné, peu mondain, aimant son métier jusqu'à l'enthousiasme, tel fut ce libraire de vieille roche.

Arsène Houssaye, dans son discours d'adieu à l'éditeur du *Roi Voltaire*, s'exprime justement à son sujet :

La passion du travail a sa fatalité : on en vit, mais on en meurt. Édouard Dentu en a vécu et il en est mort.

Minuit seul l'arrachait à cet étroit cabinet de travail où il oubliait, dans la poussière des livres, les enchantements de sa maison, entourée d'un parc qui répandait la vie. La philosophie de la paresse conduit quelquefois à la sagesse : rêver, c'est être heureux; n'avait-il donc pas assez payé, par une vie de labeur, quelques heures d'abandon dans la rêverie !

. . . . . .

Rendons cette justice à Édouard Dentu qu'il n'a jamais mis sa marque à un mauvais livre. Il avait trop

le respect des choses consacrées pour vouloir offenser l'opinion publique. Aussi mérite-t-il sa place parmi les éditeurs célèbres qui seront inscrits aux archives du XIXe siècle : les Lévy, les Hetzel, les Hachette, les Plon, les Didier, les Mame, les Charpentier, les Didot, pour ne parler que des hommes de son temps.

A côté des romans qu'il publiait un peu à la hâte et sans trop y regarder, il se passionnait pour les beaux livres qui sont surtout l'honneur de son nom. Il faudrait citer toute une petite bibliothèque de chefs-d'œuvre ou d'œuvres d'art due à ce libraire qui renfermait un lettré et un amateur. C'était d'ailleurs un éditeur de race, puisque son père et son aïeul ont mérité une page dans l'histoire des livres.

Dentu aimait certainement les beaux livres, mais on sentait qu'en lui-même il s'étonnait de la vogue de certains ouvrages de bibliophiles édités avec grand luxe et à prix très élevé. Comme beaucoup de libraires de sa génération, il faut bien le dire, son sens artistique était assez borné; il avait, en pleine prospérité impériale, laissé Delvau — ce bohème qui eut le raffinement des belles éditions — illustrer ses *Cythères* et quelques autres volumes, mais il considérait alors comme manie ce culte véritable que Delvau apportait dans l'ornementation de ses œuvres.

Lorsque plus tard la vogue fit une hausse considérable sur les Delvau, au point d'en décupler la valeur, il changea d'idée et mit une certaine coquetterie à se dire l'éditeur de ces livres si artistement décorés; mais il était facile de deviner

qu'il n'avait pas eu à commander ou à combiner les superbes et vivantes eaux-fortes de Félicien Rops ni les compositions originales de Bénassit. Delvau avait tout fait. — Les ouvrages à illustrer le désorientaient, le taquinaient dans le train-train ordinaire de ses publications courantes; il n'entendait rien aux cuisines de la gravure sur cuivre, aux variétés des procédés, à la belle ordonnance d'une illustration, aux soins multiples du tirage; aussi laissait-il la direction de toutes les menues questions d'ornementation d'un livre, questions si compliquées, à ses auteurs bibliophiles. C'est ainsi que Houssaye, Champfleury, de Goncourt et Jules Claretie purent faire paraître à sa librairie : *Molière, sa femme et sa fille*, le *Violon de faïence* ou les *Vignettes romantiques*, l'*Amour au* XVIIIe *siècle* et un *Enlèvement au* XVIIIe *siècle*. Collection de volumes très charmants de tous points. Depuis un nombre infini d'années, Dentu préparait une belle édition de l'*Histoire des Enseignes de Paris*, d'Édouard Fournier, qui devait être, me disait-il parfois, le couronnement de sa carrière; mais, en dépit des conseils et des bons offices qu'on lui offrait de différents côtés, le livre n'avançait pas; il semblait que l'éditeur ne pût sortir des difficultés renaissantes que l'arrangement de ce livre lui suscitait.

Il n'avait point, à l'avouer franc, cette flamme ardente, cette passion militante du *beau à créer* qui fit surgir Malassis dans le passage Mirès, à une

époque où le goût des beaux livres à frontispices semblait abandonné; mais Dentu, qui était modeste au possible, ne prétendait aucunement jouer au Palais-Royal le rôle d'un Curmer ou d'un Bourdin; il était pratique avant tout et préférait diviser son capital actif en d'innombrables petites affaires, plutôt que de le hasarder dans l'entreprise unique d'un livre peuplé de croquis et imprimé à belles marges sur un papier des Vosges ou du Marais.

Un soir, l'un de ses confrères, enrichi par de belles éditions de Musset et de Hugo, se vantait devant lui d'avoir fait construire une villa de près de cent cinquante mille francs sur un terrain d'une valeur de mille louis environ. — « Diable! fit Dentu, avec un sourire plein de douce malice, la spéculation est douteuse; — pour moi, j'eusse préféré bâtir un immeuble d'une vingtaine de mille francs sur un terrain de cent cinquante mille, cela m'eût semblé plus sage. » Tout l'homme d'affaires n'est-il pas dans ce mot?

Dentu, ai-je dit, était lettré, très fin connaisseur, très épris surtout de bonne littérature. Éditer un excellent livre, exprimant une belle langue, — dût ce livre ne pas se vendre — était devenu à ses yeux presque une bonne fortune, en ces dernières années. Comme auteur, il a écrit une excellente préface où il fait très spirituellement l'historique du Caveau, en tête du livre : *Chansons, Mois et Toasts*, de Charles Vincent. Dans cet es-

sai, il montre une grande érudition et de réelles qualités d'écrivain.

La maison d'édition de la galerie d'Orléans ne sera pas vendue; — les héritiers en donnent l'assurance, — mais la dynastie des Dentu semble hélas! définitivement éteinte. Aujourd'hui, les trois Dentu reposent au Père-Lachaise en un caveau de famille, auprès de la tombe de l'abbé Sicard, et, détail curieux, c'est au pied de ce caveau que le sculpteur Alexandre Leclerc (le type original, dit-on, du *Lacervoise,* d'Aristide Froissart), se pendit, de désespoir et d'idéal meurtri, dans une sombre nuit du mois d'août 1864.

C'est à cet endroit également que Balzac, dans *le Père Goriot*, montre Rastignac tendant furieusement le poing sur Paris, ce grand dévoreur d'hommes, semblant dire dans sa rancœur immense : « Et maintenant, à nous deux, société! »

V

Juin 1884

L'édition in-4° des Blasphèmes. — *L'in-quarto au* XVII*e siècle.* — *Jean Richepin et ses parentés littéraires.* — *Les* Sonnets hermétiques. — Histoire des quatre fils Aymon *et M. Eugène Grasset.* — *La critique et les illustrateurs.* — *La chromotypographie.* — *Avenir de l'impression en couleurs.* — *Les variations nécessaires des procédés dans l'illustration d'un livre.* — La Matrone du pays de Soung. — Le Voyage sentimental *et l'illustration de Maurice Leloir.* — *Paul Avril et les* Amours du chevalier de Faublas, *édition Jouaust.* — Le Rouge et le Noir. — *Les* Rougistes *et les* Chartreux. — *Une préface de Chapron.* — *M. Dubouchet, compositeur-graveur.* — *L'école des bibliophiles et la librairie Conquet.* — *Les* Amis des livres *chez le duc d'Aumale.*

Le recueil poétique, *les Blasphèmes*, de Jean-Richepin, est devenu le grand succès à l'ordre du jour. L'édition originale de ce livre puissant, d'un souffle si viril, a été tirée à 575 exemplaires numérotés, sur magistral format in-4°, et ne sera jamais réimprimée, assure le libraire. Cet in-quarto est un des ouvrages les plus remarquables qu'on

puisse voir, comme beauté et simplicité typographiques. Le caractère Didot, d'un œil large et fort, donne de l'ampleur et de l'aisance aux stances qui marchent en belle page et se cadencent à la la vue, comme des compagnies d'infanterie en ligne livrant bataille dans la plaine. Cette résurrection de l'in-quarto, en tant qu'édition originale de nos poètes, mériterait d'être accueillie avec faveur par les éditeurs et par le public. Au XVIIe siècle, tout poète bien né avait soin de faire accoucher sa muse dans ce noble format; l'épître dédicatoire y avait grand air et semblait porter panache; les sonnets se drapaient fièrement dans la majesté des marges, et les rondeaux y traînaient leur queue avec une superbe qui avait je ne sais quoi de plus railleur à l'œil au milieu des vergeures de ce quadrilatère neigeux.

Je ne connais rien de plus gracieux et de mieux seyant à la poésie que ce joli format abandonné, auprès duquel l'in-octavo est presque banal. Richepin, ce sonneur de sonnets, robuste et large d'épaules, est bien le poète de l'in-quarto. Ses vers y respirent et y chantent à pleine poitrine. Ses *Blasphèmes,* si tempêtueux, ont besoin d'espace; ils n'ont point cette froideur pâle que les amoureux de marbre du Parnasse moderne savent exposer dans les mignons volumes elzéviriens. Le chantre de *la Mort des Dieux* tient par tradition de Coquillart, de Gaultier Garguille, de Mathurin Regnier et de Saint-Amant; il demeure bien le

sanguin petit-fils de ces admirables satiriques du XVIIe siècle, le descendant de Sygogne, de Motin, de Maynard, de Berthelot, de tous ces crânes oseurs qui savaient néologier et dépuceler le mot pour mieux engrosser le vocabulaire. Argotier à l'occasion, mais sans pose, quoi qu'on en dise, et par pure conviction, sachant que le terme vif et coloré éperonne la phrase et l'enlève plus fougueusement dans le domaine de l'art, Richepin se montre partout un lettré vibrant, dépétré des écoles patentées qui débitent les expressions fades, mais contrôlées; il aime assez la langue française pour la violer sans flirter en précieux avec elle; il la retrousse jusque dans son glorieux passé et la taquine dans ses profondeurs rabelaisiennes, dans ses saillies de Renaissance et ses verdeurs villonesques. — Cela réjouit de voir étaler les appas secrets de cette belle fille en plein soleil poétique. *Les Blasphèmes* donnent un vigoureux coup de fouet à la muse alanguie des simples ciseleurs de forme. Je n'ai pas à juger ici ce livre de premier ordre, mais dans cette causerie de grappilleur après vendanges, je puis manifester ma joie sincère de voir dans l'assoupissement du Parnasse un rimeur plein de mâleté qui n'a coupé aucune corde de sa lyre et qui ignore volontairement l'usage de la sourdine.

Le poète de la *Chanson des Gueux* doit avoir en portefeuille une curieuse série de *Sonnets hermétiques*, qu'il se décidera sans doute à publier quelque jour. Ces poésies de sphinx ont une sa-

veur d'étrangeté et une profondeur de mystère qui troubleront délicieusement les esprits délicats. Deux de ces sonnets géomantiques sont de longue date en ma possession, par le hasard des rencontres littéraires. Je vais me rendre coupable de haute félonie en imprimant toute vive l'une de ces pièces inédites. Puisse Richepin, de ce fait, ne pas me provoquer en singulier combat et pardonner à l'ami la perfidie du curieux indiscret ! Voici le onzième *Sonnet hermétique* de la collection que ce poète transformateur d'or et de pierreries a signé :

Finissons ! le temps vient que le nombre soit clos.
Elle gît, dans le trois et sept empaquetée.
Le Cycle est encyclé, l'Épacte est épactée.
Que te faut-il de plus, buveuse de sanglots ?

Corbeaux, corbillats, ducs, aigles, aiglons, aigleaux,
A la niche ! Actéon couchera chez Actée.
La voie est toujours claire et vive, étant lactée.
Mais les tétons ? — Pour qui ces boutons mort-éclos ?

Trois j'ai dit. Sept je dis. Et trois je dis encore.
Le firmament crevé, que le trépas décore,
A versé treize pleurs dans la coupe en cristal.

Que te faut-il de plus, inventeuse d'alarmes ?
Au bruit du clairon rauque et du canon brutal,
J'ai perdu lâchement la bataille des larmes.

Il manque évidemment le fil qui relie entre elles toutes les pièces de cabale de Jean Trismé-

giste. Mais quel élan! Ce n'est plus l'obscurantisme de Mallarmé, c'est la belle allure poétique forgée et contournée sur la bigorne des rudes hommes du XVIe siècle.

*
* *

Un in-quarto, remarquable à un tout autre point de vue, apparu dans ces derniers temps, c'est l'*Histoire des quatre fils Aymon*, très nobles et très vaillants chevaliers, illustrés de compositions en couleur par Eugène Grasset, gravures et tirage de Charles Gillot, publication de l'éditeur H. Launette [1]. Je n'hésite pas à déclarer que cet ouvrage est, dans le genre décoratif, le plus profondément artistique qu'on ait mis au jour depuis vingt années. Les procédés de la chromotypographie semblent y avoir atteint à leur apogée de perfection, et la majeure partie des compositions de M. Eugène Grasset, principalement celles qui montrent et font revivre les architectures anciennes, ou qui demeurent dans l'ornementation pure, sont d'absolus chefs-d'œuvre qui dénotent chez leur auteur une science, et mieux encore, un sentiment et une pénétration archéologique extraordinaire. M. Grasset laisse voir dans ce livre, par le rendu magistral de ses aquarelles, quelque chose de ce génie spécial que Flaubert déploya si largement

1. 1 vol. de 250 pages; 100 fr. sur papier vélin. Tirage à 100 ex. sur chine, 300 fr. 100 ex. sur japon impérial, 300 fr.

dans *Salammbô*, et que Gautier étala en gerbes de couleur dans le *Roman de la Momie*. Pour interpréter sans vulgarité cette histoire héroïque des quatre fils Aymon, qui appartient en même temps à la littérature populaire et aux vieilles légendes nationales de notre pays, il fallait mieux que du talent, et M. Grasset, un inconnu d'hier, a su dépenser sans compter, en prodigue d'ingéniosité, un génie véritable d'ornemaniste et une science d'architecte archéologue, d'ingénieur et de paysagiste bien digne de troubler les gens du métier et les amateurs.

Il n'est pas une page de texte qui ne soit égayée par quelque lumineuse perspective sur la campagne gauloise, par une scène guerrière, ou encore par un original motif de décoration d'un art très personnel, en dehors de toute école. Certains sujets, qui présentent le siège d'une ville forte avec les catapultes et les béliers avancés, sont des révélations de balistique surprenante et qu'on doit étudier en détail. Les grandes pages à personnages sont moins heureuses d'exécution, bien que toujours agréables à l'œil et d'un dessin correct, mais d'une raideur d'emporte-pièce sans doute voulue. Quand je pense qu'on répand tant d'encre dans nos journaux de tous formats sur les médiocrités du Salon, et qu'on laisse dans l'ombre un livre si bien fait pour consacrer la haute valeur d'un artiste mille fois plus ingénieux que la majorité des Van Crouten du palais

de l'Industrie, je ne puis m'empêcher de maugréer contre l'éternelle injustice de ce monde, qui confie les trompettes de la Renommée à des mains que l'enthousiasme seul ne dirige pas toujours.

La critique s'occupe trop peu des illustrateurs, qu'elle n'a pas souvent qualité d'ailleurs pour apprécier avec le discernement des hommes du métier. La vogue des Salons de peinture, la gloire aisément conquise par le pinceau ont détourné de l'illustration des livres bien des artistes nés pour l'art des Moreau, des Eisen, des Gigoux, des Johannot et des Doré. La picturomanie est sur son déclin, et le public des éditeurs et des libraires bénéficiera heureusement bientôt du formidable krach des peintres qui peu à peu se prépare.

L'*Histoire des quatre fils Aymon* est donc une manifestation artistique dont je suis heureux de constater la splendeur,— je voudrais dire aussi le succès. L'exécution, entièrement due à la maison Gillot, gravure et tirage en couleur, est parfaite. C'est le type le plus réussi des procédés à repérages.

L'avenir de la chromotypographie est assuré, à la condition toutefois que la production ne soit pas trop abondante, car le public se lasserait vite de cette orgie de couleurs que le plus petit défaut de goût suffit pour rendre criarde, lourde et de mauvais ton. Il ne faut point seulement ici qu'un artiste de talent livre à l'éditeur d'exquises

aquarelles; il est nécessaire surtout que celui-ci surveille la gravure et le tirage dans ses moindres détails, qu'il sache tourner les difficultés, si le procédé n'est pas assez exact ou assez fini pour rendre fidèlement les valeurs de l'original. La direction d'un livre chromotypographié est très complexe et réclame des aptitudes spéciales, et surtout un tact extrême, une vision juste, une passion des tons sobres, une surveillance minutieuse du tirage. M. Gillot, en tant que graveur-imprimeur de cet ouvrage, avec l'aide de M. Grasset, a pu réaliser les conditions qui concourent à la perfection du livre.

L'avouerai-je cependant? Pour admirable que soit un ouvrage en couleur, illustré page à page, la monotonie arrive vite; le regard, surpris, émerveillé, se blase à mi-chemin du volume; il y a une griserie du rayon visuel, et, après avoir regardé longuement d'abord, avec une complaisance enthousiaste, les premiers feuillets, on accélère sa flânerie à mesure qu'on pénètre au cœur du livre. C'est une sensation que le lecteur n'analyse guère, mais dont il est victime assez généralement. La chromotypographie, à mon avis, demande à être mariée soit à l'eau-forte, soit à l'héliogravure en creux, soit aux reliefs noirs, et en général à tous les procédés de reproduction dignes d'alterner avec ses coloris fondus ou ses gammes éclatantes, à toutes les variations d'impression propres à servir soit de repoussoirs, soit de modérateurs, —

l'œil humain exigeant tyranniquement des contrastes immédiats.

Ce qui nous passionne le plus, au cours d'un voyage, alors que le train file en éclair et que l'on cueille au passage, à travers les vitres du wagon, dans le lointain des campagnes, certains villages groupés autour d'un clocher et à demi cachés dans la verdure, ce n'est pas la plaine éternellement féconde ou les gorges profondes des montagnes, c'est la variété superbe des sites, la brutalité des changements de décor que la nature se plaît à renouveler, pour remettre au cœur de l'homme l'appétit de vivre en lui insinuant le goût du déplacement.

Ainsi en est-il du livre où nos yeux et notre esprit se plaisent à voyager; la nature ici encore dicte ses lois. Il faut lui obéir, varier, varier encore, varier sans cesse, varier la forme, varier le ton, varier le procédé. L'impression en noir rentrant dans la convention est moins impérieuse, mais la couleur ne transige pas. Que quelques-uns de mes lecteurs spécialistes y songent mûrement, qu'ils épient leurs sensations directes sur un ouvrage aussi impeccable que les *Quatre fils Aymon,* peut-être sentiront-ils la vérité de ce que j'avance ici.

*
* *

Voici, par exemple, un nouveau volume aquarellisé dans une note tout autre, de format in-8°,

publié et imprimé par Lahure, l'un des plus ardents promoteurs de l'impression en couleur; je veux parler de *la Matrone du pays de Soung,* conte chinois[1], mis en vente il y a quelques semaines et illustré par V.-Amand Poirson, le dessinateur du *Conte de l'Archer.* On ne saurait nier que ce ne soit un ouvrage admirablement exécuté, bien que trop clairsemé de compositions. Chaque vignette, vue en détail, est une preuve irréfutable de l'excellence de la gravure et du repérage. Le papier, satiné à outrance, semble avoir amoureusement accueilli l'encre des tirages; le texte noir est superbe, agréablement disposé dans les marges; on éprouve à parcourir ce volume un plaisir délicat; on trouve, il est vrai, les étapes un peu longues d'un dessin à un autre; mais on ne sent pas en soi, pour tout dire, cette flamme d'enthousiasme qui délie la langue et fait partir ce cri : *Dieu! le beau livre!* — C'est que l'illustration y est simplement gentille, mais sans caractère ni personnalité, et qu'elle demeure froide sur ce papier d'ivoire ou, qui mieux est, absolument plate. Le lecteur artiste cherche un relief où s'accrocher, une profondeur où se réfugier, un contraste qui le fasse vibrer... mais rien, rien; la morne torpeur des aplats et des tons affadis sur

1. *La Matrone du pays de Soung*, les Deux Jumelles, contes chinois (tome II de la collection Lahure), avec une préface par E. Legrand. 1 vol. in-8°, prix : 20 fr.

le satin aveuglant du papier; c'est le désespoir du désert qui vous saisit, la fatigue de la régularité et de la correction poncive. De tels ouvrages ont en apparence, pour les superficiels, tout ce qu'il faut pour amorcer le grand succès que l'on s'étonne de ne pas leur voir souvent obtenir; mais, en réalité, ils n'excitent point davantage le public que ces bellâtres irréprochables de mise, droits, empesés, gentlemen de bois, qui se croient irrésistibles, mais que les femmes négligent justement parce que rien en eux ne dépasse.

*
* *

Mais quelle est aux vitrines des libraires cette couverture enluminée qui provoque si irrésistiblement l'attention? Un postillon Louis XV, muni de bottes en entonnoir, enlève au galop de deux chevaux une légère berline au travers des vitres de laquelle apparaît un visage de curieux voyageur. Le titre porte : *Voyage sentimental en France et en Italie,* par Laurence Sterne, traduction Émile Blémont, illustrations de Maurice Leloir, H. Launette, éditeur[1]. Ne vous hâtez pas de dire : « Encore une réimpression de ce livre imprimé à satiété par tous les publicateurs de luxe de France et d'Angleterre!... Approchez un

1. 1 vol. in-8° colombier sur vélin, 50 fr. Édition de grand luxe, 100 ex. sur japon, 300 fr.; 100 ex. sur whatman, 300 fr., ces exemplaires enrichis d'une aquarelle originale de M. Leloir.

peu; il est toujours temps de prononcer une sottise! Examinons d'abord ensemble ce bel in-8° colombier; vous avouerez après que voilà un livre comme il ne s'en fabrique pas mille en un siècle.

Sauf la couverture, nous voici revenus au noir de nos aïeux. L'héliogravure en relief et l'héliogravure en creux reproduisent avec une fidélité scrupuleuse les petites et grandes compositions dans le texte et hors texte du jeune maître Maurice Leloir, que l'illustration de ce livre place sans contestation directement à côté de Meissonier vignettiste. Dans le texte, 220 dessins sont jetés avec une heureuse profusion et une variété étonnante, délicieux croquis à la plume ou vignettes très étudiées, avec un soin qui exclut toute facture *de chic*. — Hors texte, douze grandes compositions au lavis et à la plume, douze tableaux finis, serrés d'exécution, qu'on sent faits, défaits, refaits jusqu'à complète satisfaction d'artiste sincère, douze planches hors ligne aussi étudiées que les meilleurs Moreau le jeune et plus vivants que tous les Monnet du monde.

Jamais le *Voyage sentimental* n'aura été mieux compris et plus savamment illustré. M. Maurice Leloir nous sort donc enfin d'un XVIIIe siècle frelaté et de convention que tant de méchants crayonneurs nous exhibent depuis vingt ans et qu'ils se donnent, on pourrait le croire, juste le temps d'inventer. On sent qu'avant d'interpréter Sterne M. Leloir a tenu à se créer une atmo-

sphère spéciale, qu'il a documenté partout, vécu avec son idée, croquant de ci de là ses fonds de tableaux, prenant ici les grandes lignes lambrissées d'un salon provincial, esquissant plus loin un amas de maisons ayant le pittoresque bien conservé de l'époque, étudiant, d'autre part, tous les divers véhicules en usage, depuis la chaise à porteurs décorée au vernis Martin jusqu'aux carrioles d'occasion, aux *Désobligeantes* de toutes formes qui emplissaient, les brancards en l'air, la cour d'une hôtellerie; ne négligeant rien du costumé à tous les rangs de la hiérarchie sociale, très expert sur les variétés innombrables de souliers à boucles et sur la forme des perruques, heureusement versé dans la connaissance de tous les falbalas, maître de son art en un mot, ne laissant rien au hasard et tirant ses plus heureux effets de la vérité et de la nature. Il n'est peut-être pas de cul-de-lampe qui n'ait été *posé,* cherché, combiné comme une nature morte. Bien plus, le texte est rigoureusement serré de près par le dessin, qui ne le paraphrase pas dans l'à peu près, ainsi qu'il arrive trop souvent dans les ouvrages du jour. Leloir adhère à Sterne; il côtoie son esprit, en saisit toutes les nuances et l'humour et s'accouple avec lui d'étonnante manière.

Certes, c'est un beau livre que celui-ci, un livre rare comme conception, direction et exécution, et dont M. Launette peut être non moins fier que son ingénieux artiste. Rien n'y cloche, il reste

dans la juste limite entre le ni trop ni trop peu de l'illustration. Le volume est imprimé par M. Motteroz avec un caractère neuf moderne, sur galant vélin accessible aux séductions typographiques. La justification du texte est harmonieuse. Le livre enfin se tient sans défaut du frontispice au culispice, et il restera comme un modèle de bon goût et de grand art parmi les plus belles publications de cette seconde moitié du XIXe siècle.

La traduction de Sterne par M. Émile Blémont est aussi toute récente et spécialement écrite pour cette édition. Je ne puis en apprécier la valeur, dans le sens des heureuses exactitudes; c'est une étude comparée à laquelle il faudrait avoir le temps de se livrer; mais la lecture de Sterne à travers M. Émile Blémont est à la fois agréable, aisée et brillante. Elle est d'un lettré et d'un poète.

*
* *

Le *Voyage sentimental* a déjà été édité, il y a quelques années, par M. D. Jouaust dans sa *Petite bibliothèque artistique,* avec de fines gravures d'Hédouin qui avaient également cette valeur d'art que donne M. Hédouin à tout ce qu'il dessine et grave avec tant de conscience; il serait difficile d'établir un point de comparaison entre MM. Maurice Leloir et Hédouin; ils ont chacun une manière bien spéciale, mais celui-là est in-

contestablement plus peintre, plus metteur en scène, plus vivant que celui-ci; une génération les sépare; l'un et l'autre sont la fidèle expression du temps et des milieux divers où ils se sont formés.

Dans cette *Petite bibliothèque artistique*, qui compte de si jolies publications illustrées et qui n'a que le défaut de son format à petites marges, MM. Jouaust et Sigaux viennent de publier en 5 volumes les *Amours du chevalier de Faublas*, avec dessins de Paul Avril gravés par Monziès[1]. Cet ouvrage galant, mais non pas immoral ni obscène, était ridiculement exilé dans la librairie étrangère depuis de nombreuses années. Rozez, de Bruxelles, fit passer la frontière à des milliers d'exemplaires du roman de Louvet, sous l'Empire. Ce livre se vendait alors sous le manteau, Dieu sait pourquoi! Il n'y a plus que les collégiens qui rougissent et qui soient troublés au souvenir de cette lecture, dont la première partie est assez piquante, mais qui fait naufrage dans l'ennui le plus profond dès la fin du troisième tome.

La bibliographie complète de cet ouvrage serait intéressante. M. Jouaust ne nous l'a point donnée, et le préfacier, M. Hippolyte Fournier, a sans doute craint d'aborder cette question.

1. *Les Amours du chevalier de Faublas*, par Louvet de Couvray, avec une préface par Hippolyte Fournier. Dessins de Paul Avril. Paris, Librairie des Bibliophiles. 5 vol. in-16, prix : 60 fr.

Il s'est borné à écrire une très brillante introduction sur le caractère et la portée littéraire de ce roman célèbre; mais de l'histoire des diverses éditions avec ou sans gravures, il n'est malheureusement point fait mention.

M. Jouaust, dans une note, nous apprend que pour cette réimpression il a suivi le texte de l'édition revue par Louvet et publié l'an VI de la République en quatre volumes in-8°, avec figures de Marillier, qui se vendait chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, vis-à-vis de la rue de Bourgogne, ci-devant hôtel de Sens, n° 1495. C'est en effet, en dépit de ses incorrections, la plus correcte des éditions de *Faublas*.

Je ne parlerai pas du tirage de ces volumes, aussi soignés que leurs aînés à la librairie des Bibliophiles. Remarquons, en passant, que le texte est un peu gris et mal suivi; c'est là un reproche qu'on peut adresser en général aux éditions de M. Jouaust. Peut-être cela provient-il d'une idée personnelle de l'imprimeur. Je n'insisterai donc pas et arriverai à la partie importante de cette édition, aux illustrations de M. Paul Avril.

Les illustrations d'Avril pour cette édition de *Faublas* étaient attendues avec impatience par tous ceux qu'ont séduits les grâces très personnelles du crayon de cet artiste. Il y avait ici une œuvre complète à rêver, des types à créer, tout un monde d'hommes et de femmes suffisamment décrits par Louvet et connus de chacun. Il était

donc permis d'espérer que l'illustrateur de *l'Éventail* ferait un petit chef-d'œuvre. J'y comptais, je l'avoue absolument; *Faublas* et Avril me semblaient faits pour s'entendre. Je pensais que tout ce que ce joli roman contient de situations ingénieuses, friponnes et coquines, que ces aimables badinages galants sur lesquels le XVIIIe siècle a tout juste passé une chemise de gaze; je croyais, dis-je, que le piquant de ce livre typique nous montrerait le talent d'Avril dans sa puissance charmeresse et sous ses plus délicates formes.

Quelle déception! bon Dieu! — Au lieu des pompeux éloges que je m'apprêtais de si bon cœur à prononcer sur tous les tons, je me vois lamentablement forcé de mettre un crêpe à mes espérances.

Avril a été navrant de banalité, stupéfiant de mauvais goût; quelque pénible qu'il puisse être à mon amitié d'appuyer ainsi lourdement sur la vérité, je la dois à mes lecteurs. Les compositions sont gauches, sans perspective et, ce qui est pis encore, sans étude sérieuse des costumes et du mobilier de l'époque. Ses personnages ne donnent point l'expression qu'on est en droit d'attendre de tels héros; le gentil Faublas a des allures de laquais mal habillé de défroques qui ne datent pas. Quant à la marquise et aux autres héroïnes si voluptueusement charmantes, Avril les a traitées en demoiselles des plus mauvais lieux. Un mot résume cette illustration qui demandait tant de

tact et de distinction, tant de vaporeux et de coquet négligé : *Elle est canaille!*

Regardez un peu les attaches de ces jambes et de ces mains patriciennes, la ligne de ces visages, l'habillé de ces mondaines poudrées... — Quelle vulgarité!

Considérez un peu cet ameublement de boudoir, ces coins de chapelle ou de vestibule, ces premiers plans de paravent; ce n'est pas plus *Louis XVI* que le plus hideux mobilier fabriqué sous cette dénomination au faubourg Saint-Antoine; trop de négligence, en vérité, trop de manque de goût. J'eusse préféré assurément, comme fond de tableau, la simple ligne froide des boiseries ou l'architecture naturelle de la pièce.

La gravure des compositions d'Avril n'est pas également très heureuse. M. Monziès, l'habile aquafortiste, est ordinairement mieux inspiré; peut-être a-t-il voulu conserver trop fidèlement la manière du dessin en le serrant de près dans sa note grise, sans y ajouter la moindre vigueur. Toujours est-il que chaque planche est monotone et manque d'éclat à l'œil; quelques-unes sont même lépreuses, tristes, très retouchées de pointe sèche et sans agrément.

Pour tout dire, M. Jouaust, à qui nous n'avons jamais ménagé les éloges pour tous les beaux ouvrages qui sont sortis de sa maison, n'a pas réussi à notre gré cette fois, comme dans *Manon Lescaut, Rabelais, le Voyage autour de ma chambre,*

les Romans de Voltaire, les Dames galantes, et quelques autres ouvrages illustrés qui resteront à l'honneur de son nom.

***

M. Conquet, un des jeunes éditeurs les plus favorisés du public en ce moment, vient également de mettre au jour la suite naturelle de *la Chartreuse de Parme,* qu'il termina il y a six mois. *Le Rouge et le Noir*[1], le chef-d'œuvre de Stendhal, qu'il présente aux bibliophiles de premier ordre, est la réimpression textuelle de l'édition originale et forme trois volumes in-8° cavalier, d'un tirage unique à 500 exemplaires numérotés à la presse, avec une illustration considérable, comprenant 1 portrait, 76 vignettes en-tête, gravées à l'eau-forte et au burin, et trois culs-de-lampe. M. Louis Chapron, le spirituel chroniqueur et l'érudit écrivain dont la presse entière déplore la mort, qui vient de le faucher en pleine maturité de talent, a écrit la préface de cette superbe publication.

Chapron était un *rougiste* forcené. — Parmi les admirateurs de Stendhal, parmi les *Beylistes*, on

1. *Le Rouge et le Noir*, par Stendhal (Henri Beyle), illustré de 80 eaux-fortes composées et gravées par H. Dubouchet. 3 vol. in-8°, format raisin pour le grand papier; format cavalier pour le petit papier. Tirage à 500 ex. grand japon à 250 fr.; 350 ex. papier vélin à la cuve, 150 fr.

sait que l'on distingue les *Rougistes* des *Chartreux;* pour ceux-ci, *la Chartreuse de Parme* est l'œuvre maîtresse de Beyle; pour ceux-là, en dehors du *Rouge et le Noir,* point de salut. Le critique de *l'Événement* avait l'exclusivisme de ces derniers, à ce point de connaître et de réciter sans hésitation de longues pages de son livre favori. Nul mieux que lui ne pouvait préfacer ici; aussi cette étude, qui paraît comme une œuvre posthume, sera-t-elle très remarquée de tous les amis des lettres. Chapron y apporte beaucoup de finesse d'appréciation et de nombreux documents inédits.

•

Ce titre, *le Rouge et le Noir,* écrit-il, a été l'objet de bien des discussions et de bien des controverses. Les uns, connaissant le goût de Stendhal pour les mystifications, goût si vif et si singulier que son tombeau porte une inscription mensongère, ont vu dans ce titre un appât tendu à la badauderie publique. Je n'en crois rien. Oui, certes, Stendhal passa dans la vie avec des méfiances et des précautions de conspirateur italien. Les pseudonymes dont il usait sont innombrables. Stendhal est, à coup sûr, le plus connu, puisqu'il a presque remplacé le nom de Beyle. En voici d'autres : *Marquis de Curzay, Toricelli, Bamber, François Durand, Chopin d'Arnouville, Duversoy, Méquillot, baron Dormant, Timoléon Dubois, Léonce D...,Casimir, Chapuis,* etc., etc. J'en ai compté jusqu'à soixante-sept. M. Deschanel a vu de lui une lettre signée du nom et du numéro de sa rue : *Godot de Mauroy, 30.* Il est bien clair qu'il y a là, à côté d'une inexplicable crainte d'espionnage, une espèce de tic véritable.

Étant donné le personnage, continue M. Chapron,

on pouvait supposer que *le Rouge et le Noir* était un titre de fantaisie, quelque chose comme une turlutaine de ce cerveau toujours en émoi, ou une simple supercherie littéraire. Je n'y démêle pas tant de malice. On l'a expliqué de plus d'une façon, ce titre. M. Arsène Houssayé a prétendu jadis que Stendhal avait voulu marquer le rôle éternel du hasard dans les choses humaines et nous montrer ses héros roulant rouges ou noirs, au gré de la fatalité, sur le tapis vert du destin. Cette interprétation ingénieuse, trop ingénieuse même et un peu torturée, acceptée par quelques-uns, notamment par M. Caro qui, en ce qui touche Stendhal, a admis bien d'autres bourdes avec un rare empressement, n'a plus guère cours aujourd'hui. Généralement, on est assez d'accord, après avoir cru un instant que *le Rouge et le Noir* signifiait « le bourreau et le prêtre », pour ne plus sortir de cette explication : « la République et le cléricalisme ». Et de fait, il ne faut pas oublier que *le Rouge et le Noir* est une peinture des dernières heures de la Restauration et que certaines feuilles furent imprimées la veille des canonnades de 1830, ainsi que l'atteste une note de Stendhal lui-même ; ou je me trompe fort, ou c'est là le vrai.

Ce titre éclairci, occupons-nous de la somptueuse édition que vient de publier M. Conquet. C'est, jusqu'à ce jour, la plus forte entreprise de librairie qu'il ait faite et la plus hardie. Éditer un ouvrage de cette importance, le tirer à petit nombre et le doter richement, sans compter, de près de cent eaux-fortes imprimées dans le texte ou hors texte, c'est, il faut l'avouer, d'une crânerie à faire sourire bien des éditeurs vieux jeu, dont le

scepticisme est à l'unisson des idées commerciales réactionnaires. La fortune sourira à cet intrépide cependant, car les beaux livres se manifestent avec triomphe et s'imposent à tous les hommes de goût.

Cette édition du *Rouge et le Noir* est, dans son ensemble, d'une admirable exécution à laquelle la critique la plus minutieuse ne saurait reprendre. L'illustrateur graveur, M. Dubouchet, n'était guère connu jusqu'ici que par deux compositions du *Roman bourgeois* chez Quantin, par ses dessins pour illustrer *les Contes de Caylus*, et par ses étonnantes gravures du *Monument du costume*, précédemment publiées par M. Conquet.

Il était permis de douter du succès complet de cet artiste dans un travail si complexe et de si longue haleine. Il y avait là l'étude du temps et du lieu qui réclamait de grandes recherches, la finesse et l'originalité des sujets qui étaient fort malaisées à inventer et à mettre sur pied, la gravure enfin, une gravure appropriée à l'œuvre, ni trop fantaisiste comme pointe ni trop sévère ou froide.

M. Dubouchet semble s'être joué de tant de difficultés. Son dessin est correct, gracieux, varié, d'une archéologie curieuse et vivante, d'une science précise et pleine de charmes. Ses soixante-seize en-têtes de pages seront, bien que dans un genre tout autre, appréciés dans l'avenir à l'égal des Duplessis-Bertaux, dont ce graveur ingénieux pos-

sède la sveltesse d'exécution et la sûreté de main. Ses eaux-fortes sont brillantes, lumineuses, d'une harmonie discrète, d'une distinction exquise. Du premier état au dernier, un amateur ne saurait se lasser d'admirer la précision du travail de pointe.

Pour le texte de ce livre imprimé par Lahure, il est à la hautenr de l'édition de *la Chartreuse de Parme* dont je parlais ici il y a quelques mois. Le vélin du Marais possède un grain de tamis et une transparence merveilleuse ; c'est le papier moderne le plus original qu'on ait fabriqué en ces derniers temps.

Les trois volumes dont se compose cette réimpression contribueront à assurer à M. Conquet cette réputation d'éditeur délicat et sincèrement artiste qu'il a su s'acquérir en moins de trois ans, en mettant tous ses soins à ne publier que des ouvrages sans tare et en bornant sa production, comme il convient à un libraire soucieux de parfaire ses moindres opuscules.

*
* *

Le public depuis dix ans a su acquérir du goût et de l'expérience à ses dépens ; d'abord surpris par la prodigieuse production de livres de luxe qui encombraient le marché, sollicité de tous côtés, ne sachant auquel entendre, étourdi comme un novice tombé en un repaire de galanterie, il a

versé le contenu de sa bourse un peu au hasard, jugeant de l'excellence d'un livre par le renom proclamé de son éditeur, semblable parfois à ces naïfs dont parle Pope, qui achètent des habits qui ne leur vont pas, parce qu'ils ont été confectionnés par un tailleur célèbre. Mais ces bibliophiles de fraîche date se sont formés peu à peu; ils ont comparé, se sont fait par eux-mêmes, et naturellement, l'éducation de l'œil; ils ont appris à distinguer les variétés et la finesse de la gravure, la beauté typographique, l'harmonie d'une page correctement margée, l'éclat du tirage, le goût véritable enfin qui se manifeste dans les plus minces détails d'une belle édition. De leur première bibliothèque créée sans discernement, formée comme la Rome antique de tous les maraudeurs ou imposteurs se payant de mine, ils n'ont gardé qu'un choix très épuré, négligeant la quantité pour la qualité, mettant impitoyablement au rebut, réservant pour l'échange leurs achats malheureux. Il n'est point d'amateur éclairé moderne qui n'ait fait cette école. Les *bizu* de la bibliophilie se renouvelleront éternellement.

M. Conquet, cela est curieux à constater, est venu au moment psychologique de certaines désillusions. Il a groupé autour de sa librairie comme acheteurs les assagis, tous ces amateurs décidés à ne se plus gaspiller. Bien des étourneaux qui, la veille, donnaient tête baissée dans toutes les vitrines, ont été frappés de la grâce en entrant

dans l'élégante librairie de la rue Drouot. Ils ont pu étudier là, en causant, les plus remarquables spécimens de l'art bibliographique du XVIIIe et du XIXe siècle, prendre le goût des grandes publications illustrées de Curmer, de Paulin, de J. Hetzel, de Bourdin, de Lavigne, de Gosselin ou de Lecou, faire leur apprentissage des reliures pleines et des demi-reliures ou Bradel, et enfin flairer le beau, le bon, le vrai en matière de publications artistiques et rares que le hasard des enchères, les perpétuelles ventes publiques font affluer de l'hôtel Drouot à la librairie ancienne et moderne de M. Conquet.

Cet actif éditeur connaît donc presque tous ses souscripteurs; il demeure en constante communication avec eux, les intéresse à la fabrication de chacun de ses ouvrages; c'est là une force réelle, une sorte de collaboration vague, une entente qui profite à tous. De quatre à six heures chaque jour, on est sûr de pouvoir trouver rue Drouot un refuge agréable en compagnie d'érudits. La Société des *Amis des livres* (les cinquante) y est généralement représentée par deux ou trois de ses membres, qui flânent en discourant sur la valeur d'une reliure de Cuzin, de Marius Michel, ou sur le mérite d'un livre récemment publié.

*
* *

Je ne saurais parler des *Amis des livres* sans mentionner vers cette fin de chronique la date

du *28 mai* dernier, qui restera célèbre dans les éphémérides de cette société. Le duc d'Aumale, président d'honneur, avait prié tous ses collègues à déjeuner à Chantilly et à passer quelques heures dans sa bibliothèque. Les membres titulaires s'étaient empressés de se rendre à cette flatteuse invitation, et sur les cinquante bibliophiles, une quarantaine se trouvaient réunis dans la grande salle à manger du château. Repas essentiellement cordial, pour employer le cliché journalistique courant. Le duc, qui est un causeur inépuisable, un anecdotier toujours en heureuse veine, un charmeur de la plus fine érudition, tint essentiellement, en dépit d'un accès de goutte, à être le cicerone de ses collègues au milieu des trésors de ses galeries et de sa bibliothèque. Par surcroît de courtoisie, il avait fait partir et mettre sur tables les principaux livres de cette collection unique au monde et qui atteindrait au minimum cinq ou six millions si jamais elle pouvait être dispersée. Livres sur vélin en édition unique des plus célèbres ouvrages du XVIIIe siècle, avec dessins originaux, miniatures, premiers états, autographes, remarques, reliures étincelantes, manuscrits inoubliables, entre autres, les fameuses *Heures du duc de Berry*, incunables, antiphonaires.... les *Amis des livres* furent autorisés à tout inspecter, manier, caresser... Bien des mains tremblaient d'émotion et de crainte en touchant de telles merveilles! bien des prunelles se dilataient d'admi-

ration et d'envie, et je ne serais guère étonné que parmi mes collègues il se trouvât, à la suite de cette visite, quelque passionné en délire atteint de la monomanie des grandeurs et incurablement fou. Il faut avoir l'âme d'un sage et d'un philosophe pour approcher de ce Paradis du bibliophile sans en emporter une morsure d'envie ou un rayon trop éblouissant dans la cervelle.

Jules Janin, dans le *Bibliophile français,* a décrit, il y a près de quinze ans, la bibliothèque du duc. Que de nouvelles richesses depuis cette époque! un gros in-4° ne suffirait point à la description des ouvrages principaux; en parler ici, si petitement que ce soit, serait déraisonnable; mieux vaudrait reproduire *in extenso* les titres des livres de premier ordre qui ont passé dans les plus célèbres ventes de France, d'Angleterre et d'Italie depuis quarante ans. On s'étonne que le propriétaire d'une si glorieuse collection puisse avoir encore un desideratum, et cependant le duc d'Aumale achète, achète encore, achète toujours.

Après un court séjour dans ce milieu troublant, les *Amis des livres* avaient besoin d'air, sous peine de succomber aux émotions; le duc a compris qu'au delà de l'enthousiasme, on entre dans le fanatisme, et qu'un pas de plus on tombe dans la folie; aussi, par mesure de prudence, a-t-il invité ses hôtes à une promenade en forêt. Des voitures attelées en poste ont emmené à travers les taillis, au delà des anciens bosquets de Sylvie, les pas-

sionnés de Grolier, de Clovis Ève ou de Bauzonnet, encore fiévreux et pantelants, berçant leurs rêves inassouvis. Deux heures plus tard, l'express ramenait tous ces fiévreux à Paris. Il sera longtemps question, mes frères, de cette superbe journée aux dîners de Durand.

VI

Septembre 1884

L'actualité en vacances. — La grève estivale des libraires. A la recherche des curiosités rétrospectives. — Anniversaire de la mort de Charles Baudelaire. — Écrits inédits du traducteur d'Edgar Poë à la vente Poulet-Malassis. — Amœnitates Belgicæ. — Mon cœur mis à nu. — Fusées, Suggestions. — *Les Sottisiers. — Pensées inédites de Baudelaire sur la société, la théologie et la politique. — Baudelaire commenté par lui-même : écrits intimes. — L'Amour, le Beau, le Mal. — Réflexions d'un poète désabusé. — Projet inédit du journal* le Hibou philosophe, *son format, son programme, ses opinions littéraires. — Conclusion.*

Toc! toc! Personne ne répond ; Paris est sorti. Il faut se morfondre à la porte de l'Actualité qui, elle aussi, a pris ses vacances ; *Nada de nada!* disent les Espagnols, et c'est l'exclamation qui me vient devant cette Puerta del Sol du terrible mois d'août, près de laquelle je me démène et pourmène désespérément, car là-bas, au loin, un chacun repose à l'ombre. Les libraires n'éditent plus qu'en rêve, ils nourrissent leurs espérances hivernales sur quelque plage normande

et ils n'impriment plus que la forme humaine de leur corps sur le sable fin et brûlant, gravure essentiellement de luxe et avant le flot, que la marée montante se chargera de détruire. — Le sommeil plane sur le monde des livres; les librairies semblent des nécropoles et la voix de la littérature n'est plus guère écoutée qu'aux stations des gares, aux heures d'arrêt, où, entre les soupirs de la machine qui halète, au roulement d'un timbre télégraphique, sous un soleil qui étend ses nappes d'or fondu, un organe aigre-doux de vendeuse ambulante clame dans le silence provincial : « Demandez les succès du jour, *Sapho, les Blasphèmes*, *le Maître de forges,* la *Correspondance de George Sand*, *le Gil Blas....,* » échos qui s'éteignent lamentablement à la queue du train en partance.

L'encre sèche au bout de la plume, il faut se retremper et secouer la vase de son encrier où les mots s'embourbent, où la pensée risque d'échouer. Époque fatale, qui fit écrire autrefois de bien vives et spirituelles chroniques à Auguste Villemot ; mais celui-ci eut l'art de discourir à merveille sur la pointe d'une aiguille; là où il n'y avait rien, il apportait la fantaisie et faisait ses tours de passe-passe le plus gaiement possible devant le public. Le causeur bibliographe est tenu à plus de réserve; si l'heure présente ne lui offre aucun aliment de critique, il doit fureter dans le passé, exhumer l'inédit, chasser sans re-

lâche le *curieux* et revenir chargé de butin comme un zouave en pays conquis. — Ores, cette fin du mois d'août me remet en mémoire le poète Charles Baudelaire, qui, il y a aujourd'hui déjà dix-sept ans, mourut à Chaillot à moitié paralysé, après dix-huit mois d'effroyables souffrances.

Il ne m'appartient pas de retracer ici la physionomie de ce rare poète, hanté plutôt qu'inspiré par le génie le plus inquiétant, le plus sarcastique et le plus virilement quintessencié de ce siècle. Les portraits ou les études de psychologie ne sont pas ici de mon domaine, et je resterai fidèle à mes habitudes de bavardages à tort et à travers sur le vieux neuf, me plaisant à tenir boutique de curiosités et à déballer sous les yeux d'un public ami et familier les pièces rares et introuvables de mon bric-à-brac littéraire. — Déjà j'ai publié au *Figaro,* il y a quelques années, *Un Baudelaire inédit*, d'après une moisson de notes que je venais de mettre en gerbes; ce sont ces notules que je vais donner ici revues et augmentées, les mettant ainsi à l'abri des injures du temps, dans un recueil aisé à consulter, car dans les feuilles éphémères du journalisme ce qui a vu le jour le matin est déjà oublié le soir même.

Des amis qui ont beaucoup fréquenté Baudelaire, cet habitant de la pointe extrême du Kamtchatka romantique — ainsi que le désignait Sainte-Beuve, — des fidèles compagnons tels qu'Asse-

lineau, Banville, Auguste Vitu, Champfleury et Léon Cladel ont pieusement honoré sa mémoire en consacrant à l'homme et à l'œuvre des pages vibrantes d'émotion ou des études chargées de souvenirs et d'anecdotes, qui font ressortir à merveille les mille facettes originales de cet esprit qui se ruait à l'étrange.

On a sondé la vie, inventorié les boutades, paraphrasé les excentricités de ce dandy littéraire, à la fois sceptique et chercheur d'idéal; sa biographie est donc faite, sinon écrite, et c'est affaire à quelque historiographe des lettres contemporaines de réunir et de classer les documents épars un peu partout dans les colonnes de la presse quotidienne et périodique. Je n'ajouterai rien à sa gloire encore éclatante et brûlante d'actualité, en refaisant un de ces portraits que ce railleur, amant de l'impossible, nommait *des Rapinades;* mais à cette place, surtout à cette date, je tiens à présenter un Baudelaire inédit, plus intime et moins banal ou extérieur.

*
* *

Je suis redevable à Auguste Poulet-Malassis des quelques notes qui vont suivre. C'est en pénétrant dans le cabinet de cet ex-libraire bibliophile qui a touché en observateur, en roué, mais aussi en fin lettré à tous les hommes de son temps, qu'il me fut permis d'examiner, de lire, de classer

dans ma mémoire et même de transcrire subrepticement une grande partie de ces pièces inédites dont les manuscrits autographes furent livrés aux enchères et adjugés, à moins de 600 francs, du 1er au 4 juillet 1878, lors de la vente après décès de l'illustre éditeur du passage Mirès.

Malassis, qui fut tour à tour le libraire et l'hôte de Baudelaire, son compagnon dévoué et son constant confident, aussi bien à Paris qu'à Bruxelles, où le hasard les réunit, Malassis avait, je ne saurais dire comment, hérité de ces précieux documents, et, à l'exemple des avares de Quintin Metzys ou des Bartholos bibliomanes, il les conservait jalousement dans cet appartement de la rue de Grenelle, n° 59, jouxte la belle fontaine de Bouchardon, où il était venu se loger aussitôt son retour de Bruxelles.

De fait, ces manuscrits ne constituaient pas une œuvre d'ensemble; on n'aurait su y trouver une seule pièce de large envergure. Il n'y avait là qu'une manière de lave refroidie, issue de ce volcan intellectuel qui produisit *les Fleurs du Mal*.

En dehors de divers projets relatifs à des pièces de théâtre et à côté d'ébauches de préfaces, ces papiers renfermaient un recueil d'épigrammes amères sur la Belgique, *Amœnitates Belgicæ*, et deux dossiers des plus curieux : le premier, formé de quatre-vingt-quatorze pièces autographes, dont quelques- unes au crayon, intitulées : *Mon cœur*

mis à nu; l'autre, composé de vingt-trois pièces in-folio colligées sous ce titre : *Fusées, Suggestions.*

*
* *

Tout en me réservant de relater quelques citations que j'ai pu cueillir au hasard dans ces divers opuscules, c'est du dernier principalement que je vais m'occuper. — Ce n'est, à proprement parler, qu'un calepin de notes piquantes, de boutades graves ou légères, de traits ou aphorismes fixés au courant de la pensée, de fusées allumées à toutes les étincelles de la conversation, le tout grouillant dans une hétérogénéité impossible à décrire. Au siècle dernier, on nommait ces sortes de block-notes : un *Sottisier;* tel celui de Voltaire, qu'on a publié il y a cinq ans déjà. Balzac, plus réaliste, appelait ce vide-poches de l'esprit : un *garde-manger*, tandis que l'auteur de la *Vieille maîtresse*, que son ami Baudelaire tenait en si haute admiration, désigne encore aujourd'hui l'in-folio de même usage qu'il possède sous une magistrale reliure de maroquin rouge, par ce terme d'un superbe dédain : *Mon Crachoir.*

Dans ces *Fusée et Suggestions*, le traducteur d'Edgar Poë se révèle sous un jour très bizarre et peu connu. C'est bien toujours le même esprit satanique, surmené par de fantômesques visions, la même personnalité concentrée dans la force de son mépris des foules, le même évocateur des

sensations macabres; mais à côté de ce sombre héros, qu'on croirait voir sortir d'un conte de Nathaniel Hawthorne, on aperçoit l'écrivain mis à nu jusqu'au derme. Dans ses *Mélanges,* Baudelaire se cherche, s'écoute penser et se regarde vivre. On dirait qu'il se déchiffre, s'analyse pour mieux annoter lui-même ses fréquentes contradictions; je n'oserais pas dire que c'est le poète en robe de chambre, car je craindrais d'énerver l'ombre de son dandysme raffiné; mais à coup sûr c'est le penseur qui se contemple au miroir de son âme; c'est le pécheur qui s'humilie devant un Dieu qu'il reconnaît et qu'il appelle; c'est l'amoureux des paradis artificiels qui se prend à songer au paradis réel, et qui, faisant un retour sur sa conscience, s'écrie, à l'exemple de Voltaire, dans ce *sottisier* dont je parlais à l'instant : « Plus de scepticisme; le scepticisme détruit tout et se détruit lui-même, comme Samson accablé sous les ruines du temple. »

*
* *

Ce n'est pas que Baudelaire fût entièrement sceptique, sa grande aristocratie d'intelligence n'aurait pu s'accommoder de ce nihilisme du cœur. Il avait juste la pointe de scepticisme nécessaire pour féconder son humour et saupoudrer ses paradoxes. Au fond de lui-même sommeillait un grand croyant nourri de Chateaubriand et de

Joseph de Maistre. Il ne se montre donc point, dans ses notes, humanitaire à larges vues, démocrate utopiste ou apôtre de progrès, car selon lui la croyance au progrès serait une doctrine de paresseux. Mais ne nous attardons pas à considérer le caractère de cet étrange écrivain; je m'en vais citer tout aussitôt, dans le désordre où elles se trouvent, quelques-unes de ses *fusées* sociales, théologiques et politiques qui feront sauter, j'en suis assuré, plus d'un fervent admirateur de son talent dans le clan des républicains où il compta tant d'amis.

— Je n'ai pas de conviction, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition. Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

— Cependant j'ai quelque conviction *dans un sens plus élevé,* et qui ne peut pas être compris par les hommes de mon temps.

— Les brigands seuls sont convaincus. — De quoi ? — Qu'il leur faut réussir ; aussi ils réussissent. Pourquoi réussirais-je, puisque que je n'ai même pas envie d'essayer ?

— Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc le grand homme est vainqueur de toute sa nation.

— Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun ou ne peuvent s'amuser qu'en troupe. — Le vrai héros s'amuse tout seul.

— Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, si ce n'est pour le bafouer?

— Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique — Monarchie et République basées sur la démocratie également absurdes et faibles.

— Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète — l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. — Savoir tuer et créer. — Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions.

— Les matérialistes abolisseurs d'âme sont nécessairement des abolisseurs d'enfer; ils y sont à coup sûr intéressés; tout au moins ce sont des gens qui ont peur de revivre : les paresseux !

— Immense goût de tout le peuple français pour la *pionnerie* et pour la dictature, c'est le : *Si j'étais Roi.*

— Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire : Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité.* Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : « *Voltaire* ou l'*Antipoète;* le roi des badauds, le prince du superficiel, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges; le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle.* »

— Défions-nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et de l'évidence.

— Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable, à la fois quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement. — Cela suffit à expliquer la Révolution française.

— 1848 ne fut charmant que par l'excès du ridicule.

— La révolution par le sacrifice confirme la superstition.

— Le peuple est adorateur-né du feu : feux d'artifices, incendies, incendiaires.

— Trois éternelles obsessions populaires sur les murs, une ..., le priape antique, le mot de Cambronne et *Vive la République !*

— En somme, devant l'histoire et devant le peuple français, la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du télégraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation. Imbéciles sont ceux qui croient que de pareilles choses peuvent s'accomplir sans la permission du peuple; — et ceux qui croient que la gloire ne peut être appuyée que sur la vertu ! — ses dictateurs sont les domestiques du peuple — un f... rôle d'ailleurs — et la gloire est le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale.

*
* *

Selon le cliché connu, j'en passe et des meilleures; mais n'en voilà-t-il pas suffisamment pour poser l'auteur des *Petits Poèmes en prose* comme le plus logique des autoritaires? Baudelaire, qui ne niait pas l'ivresse des foules, ivresse capiteuse et malsaine à son tempérament d'écrivain, ne cesse, dans ces boutades inédites, de revendiquer l'autocratie comme indispensable au bonheur de ses compatriotes.

Si la place ne m'était point mesurée, il me serait agréable de présenter des théories plus largement

développées, et de faire saillir des paradoxes de la plus étrange audace. Je ne dois point cependant oublier le littérateur, le penseur que je signalais plus haut, le propre commentateur de ses conceptions, le croyant, le dévot, le philosophe, enfin, et je vais, en abrégeant, choisir les notes qui me paraîtront le mieux refléter les sensations intimes de cette puissante individualité.

Voici d'abord une confession précieuse :

Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre. — J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui (23 janvier 1862) j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi *le vent de l'aile de l'imbécillité.*

— De Maistre et Edgar Poë m'ont appris à rai sonner.

Le goût du plaisir nous attache au présent. Le jour de notre salut nous attache à l'avenir.

— *Mes opinions sur le théâtre.* Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance et encore maintenant, c'est *le lustre,* un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique. Cependant je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique, seulement je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins très hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain et parlassent à travers des porte-voix; enfin, que les rôles de femmes fussent

joués par des hommes. Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette.

— Sentiment de solitude dès mon enfance, malgré la famille et au milieu des camarades, surtout sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant goût très vif de la vie et du plaisir.

Relativement à la Légion d'honneur, Baudelaire, qui pouvait dire n'avoir qu'une seule chose de vierge : sa boutonnière, laisse, en passant, tomber ces grains de bon sens malicieux qui sont à la fois une mordante satire en quelques lignes.

— Celui qui demande la croix a l'air de dire : « Si on ne me décore pas pour avoir fait mon devoir, je ne recommencerai plus. »

Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer ? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que cela lui donnera un lustre.

Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'État ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, etc. D'ailleurs, si ce n'est l'orgueil, l'humilité chrétienne défend la croix.

*
* *

Sur la religion, sur la morale, sur la dignité et le culte du soi-même, le poète des *Limbes* professe des opinions de l'ordre le plus élevé. Pour lui, les deux qualités littéraires fondamentales sont le *surnaturalisme* et l'*ironie;* le coup

d'œil et la tournure d'esprit satanique, mais ce *surnaturel* doit comprendre la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire l'intensité, la sonorité, la limpidité, la vibratilité, la profondeur et le retentissement dans l'espace et dans le temps.

Le diabolisme flotte sans cesse devant ses yeux, c'est en vain qu'il semble vouloir s'en détourner. Il y revient fatalement : c'est l'obsession de son être. La femme, ce jouet charmant, qu'il aime dans le beau réel et surtout dans l'étrange, lui apparaît bestialement satanique et le fait se souvenir du *Diable amoureux;* le chameau de Cazotte; Chameau, Diable et Femme.

Dans l'amour, Baudelaire s'ingénie à trouver un point de ressemblance avec la torture ou l'opération chirurgicale, — lors même, songe-t-il, que deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, un des deux sera toujours plus calme et moins possédé que l'autre : celui-ci ou celle-là est donc l'opérateur ou le bourreau, tandis que l'autre devient le *sujet,* la victime.

Un jour que, devant lui, on agitait cette question, à savoir quel était le plus grand plaisir de l'amour, il laissa chacun analyser son sentiment, et lorsque son tour fut venu de formuler une opinion, il s'écria de sa voix stridente et métallique : « Moi, je dis : la volupté suprême et unique de l'amour gît dans la certitude de faire le mal — et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté. »

Parfois, dans ces notes, dont je ne puis citer pour mille raisons qu'une très faible partie, Baudelaire s'exprime avec une crudité de langage qui, sous une autre plume que la sienne, eût été monstrueusement grossière; mais la grossièreté n'était point le fait de cet extrême délicat, et, dans ces passages audacieux, le cynisme est tellement crâne qu'il cesse aussitôt d'être obscène.

Au point de vue de l'esthétique, ce grand artiste a concentré la définition du Beau, de son Beau *à lui*, dans ces quelques lignes remarquables que je ne puis me dispenser de reproduire :

Mon Beau, c'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet le plus intéressant dans la société : à un visage de femme.

Une tête séduisante et belle; une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui a fait rêver à la fois d'une manière confuse, de volupté et de tristesse, qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associé avec une amertume réflectante comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi du caractère du Beau.

Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter (excepté peut-être aux yeux d'une femme) cette idée de volupté qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, —

des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car l'idée du Dandy n'est pas à négliger dans ce projet). — Quelquefois aussi, — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants, — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), le *Malheur*. — Je ne prétends pas que la Joie ne puisse s'associer avec la beauté; mais je dis que la joie en est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère — mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé? — un type de Beauté où il n'y ait du Malheur. Appuyé sur — d'autres diraient obsédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas conclure que le plus parfait type de Beauté virile est *Satan* à la manière de Milton.

D'après ces quelques extraits que ma mémoire ou des copies hâtives me fournissent, ne devons-nous pas former le vœu de voir publier ces mélanges inédits? Je me souviens d'y avoir rencontré des petits portraits à la plume sur Victor Hugo, George Sand, Veuillot, Buloz, de Pontmartin, qui, bien que mordus comme une eau-forte et cruels comme une goutte de vitriol, n'en demeurent pas moins des chefs-d'œuvre de concision et d'esprit satirique. Ce pauvre cher poète, qui a touché à toutes les branches des belles-lettres et qui eut tant d'amis qu'il pouvait dire avec un dédain de coquette : « Beaucoup d'amis, beaucoup de gants », — était au fond un grand désa-

busé plutôt qu'un mystificateur, et il sentait parfois en lui l'immense ridicule d'un prophète.

Il a passé dans notre génération banale en conservant, malgré ses nausées, dans toute leur intégrité, les dons innés qu'il cultiva toujours selon sa conscience d'écrivain, et, quoique ses amis n'aient jamais vu sur son masque ironique briller « que l'éclair de sa gaieté sonore et sarcastique », il conservait au fond de lui-même un désabusement et une amertume invétérés, une tristesse d'exilé, un frisson continu, loin de ce rouge soleil de l'idéal qu'il rechercha en vain jusqu'à l'heure suprême.

*
* *

Parmi les projets curieux de Baudelaire, je dois encore signaler la fondation d'un journal extravagant, intitulé *le Hibou philosophe*, qui fut à la veille de paraître il y a environ vingt-cinq ans et dont mon confrère et ami Champfleury m'a confié tous les plans typographiques et littéraires tracés et signés de la main du poète. Rien, en vérité, n'est plus curieux.

Le Hibou philosophe, rédigé par Charles Monselet, Champfleury, Charles Baudelaire, André Thomas et Armand Baschet, devait être imprimé hebdomadairement sur trois colonnes dans le format du *Tintamarre,* avec 70 lignes à la colonne, au prix de 20 francs par an; 12 francs le trimestre.

Les bureaux eussent été établis 7, rue Vivienne, à la librairie Giraud, *au Coq d'or*.

Cette feuille périodique, il n'est point besoin de le dire, était conçue dans une idée exclusivement littéraire et violente. Parmi les notes qu'il griffonna en hâte pour la rédaction et la composition de son journal, Baudelaire écrivait :

Que le titre soit placé haut, que le papier ait l'air bien rempli.

— Que tous les caractères employés soient de la même famille, — unité typographique, — que les annonces soient bien serrées, bien alignées, d'un caractère uniforme.

— Je ne suis pas très partisan de l'habitude d'imprimer certains articles avec un caractère plus fin que les autres.

— Je n'ai pas d'idée sur la convenance de diviser la page en trois colonnes au lieu de la diviser en deux.

— Articles a faire : Appréciation générale des ouvrages de Th. Gautier, de Sainte-Beuve. Appréciation de la direction et des tendances de la *Revue des Deux Mondes*, *Balzac, auteur dramatique*, *la Vie des coulisses*, *l'Esprit d'atelier*. — *Gustave Planche :* Éreintage radical, nullité et cruauté de l'impuissance, style d'imbécile et de magistrat. — *Jules Janin*, éreintage absolu : ni savoir, ni style, ni bons sentiments. *Alexandre Dumas*, à confier à Monselet ; nature de farceur : relever tous les démentis donnés par lui à l'histoire et à la nature, style de boniment. *Eugène Sue :* talent bête et contrefait. *Paul Féval :* idiot.

— *Ouvrages desquels on peut faire une appréciation :* Le dernier volume des *Causeries du Lundi*. Poésies d'Houssaye et de Brizeux. *Lettres et Mélanges* de Jo-

seph de Maistre. *La religieuse de Toulouse :* A TUER; la traduction d'Emerson. Faire des comptes rendus des faits artistiques. Examiner si l'absence de cautionnement et la tyrannie actuelle nous permettent de discuter, à propos de *l'art et de la librairie,* les actes de l'administration.

— Examiner si l'absence de cautionnement ne nous interdit pas de rendre compte des ouvrages d'histoire et de religion. Éviter toutes tendances, allusions, visiblement socialistiques et visiblement courtisanesques.

— Nous surveiller et nous conseiller les uns les autres avec une entière franchise. Dresser à nous cinq la liste des personnes importantes, hommes de lettres, directeurs de revues et de journaux, amis à propagande, cabinets de lecture, cercles, restaurants et cafés, libraires auxquels il faudra envoyer *le Hibou philosophe;* faire les articles sur quelques auteurs anciens, ceux qui, ayant devancé leur siècle, peuvent donner des leçons pour la régénération de la littérature actuelle. Exemple : Mercier, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

Faire un article sur *Florian* (Monselet);
— sur *Sedaine* (Monselet ou Champfleury);
— sur *Ourliac* (Champfleury);

faire à nous cinq un grand article : *la Vente des vieux mots aux enchères,* de l'*École classique,* de l'*École classique galante,* de l'*École romantique naissante,* de l'*École lunatique,* de l'*École lame de Tolède,* de l'École olympienne (V. Hugo), de l'*École plastique* (T. Gautier), de l'*École païenne* (Banville), de l'*École poitrinaire,* de l'*École du bon sens,* de l'École mélancolico-farceuse (Alfred de Musset).

— Quant aux nouvelles que nous donnerons, qu'elles appartiennent à la littérature dite *fantastique,* ou

qu'elles soient des études de mœurs, des scènes de la vie réelle, autant que possible en style dégagé, vrai et plein de sincérité.

Suivent une foule de détails utiles, que je ne transcris point, estimant avoir donné ici un aperçu assez net et très intime des idées littéraires de l'auteur des *Fleurs du mal*.

Il me semble que pour avoir un peu abdiqué la causerie critique et bibliophilesque, je n'en ai que plus largement offert à mes lecteurs un plat de haut « ragoust » saupoudré de toutes les épices de la Saint-Jean.

VII

Novembre 1884

Paul Lacroix et le secret de la vie. — La salle des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal. — Les pressentiments d'un homme de lettres vaincu. — Son origine et ses débuts littéraires. — Ses œuvres théâtrales. — Les Soirées de Walter Scott à Paris. *— Un adolescent octogénaire. — L'amour des dédicaces. — Un rondeau de* Quand j'étais jeune. *— — Le concours de l'*Histoire de Soissons. *— Essai bibliographique de 1840 à 1850. — Une* Histoire de la prostitution. *— Les dernières œuvres. — Discours d'Édouard Thierry. — L'Homme-livre. — Un quatrain de Colletet. — Paul Lacroix collaborateur d'Alexandre Dumas père. — Le publicateur et le philologue. — Le Bibliophile chez lui. — Son cabinet de travail. — Les dîners à l'Arsenal. — Quelques souvenirs. — Livres en préparation et projets littéraires du bibliophile Jacob. — Ce que deviendront ses manuscrits. — Sa bibliothèque particulière.*

Bien que ce soit pour moi une pieuse mission que de rendre ici publiquement hommage au grand bibliophile qui vient de disparaître, et alors même que la philosophie de Sénèque m'invite à donner plus d'éloges à la vie de ce glorieux travailleur que de larmes à sa

mort, j'avouerai que rien ne me paraît plus pénible que le devoir que je vais remplir dans l'angoisse des regrets superflus, au milieu d'un accablement de tristesse qui voile de deuil les affections du cœur et les souvenirs de l'esprit.

« O Dieu! s'écrie justement Byron, c'est chose terrible de voir s'envoler une âme d'ici-bas! » — Le pauvre cher bibliophile Jacob, qui vient de quitter le néant de la gloire humaine, était mieux que le collaborateur du *Livre;* depuis plus de dix ans, je le considérais, à bon droit, comme un ami à toute épreuve, comme un guide sûr et dévoué, comme le plus fin et le plus indulgent conseiller, et aussi, me semblait-il, comme un apôtre immortel de cette science bibliographique qu'il avait, sinon fondée, du moins largement vulgarisée dans l'Europe savante, et principalement dans ce pays, qui doit à son initiative la restauration de nos plus curieux monuments littéraires.

Immortel n'était-il pas, aux yeux de toute notre génération? — Il s'était donné des cheveux blancs et prêté des allures séniles de si bonne heure, à cet âge où tant d'autres eussent fait parade de leur adolescence, qu'on pourrait dire, au rebours de la loi commune, que la jeunesse lui venait avec les années, et que l'enjouement de son esprit, l'exquise bonté de son cœur décorrugeaient chaque jour davantage les rides de son front. — « Le grand secret de la vie, répétait-il souvent, est de tirer tout le parti possible des âges par lesquels

nous passons; il faut avoir les fleurs et les fruits. » Il paraîtrait qu'il eût commencé par les fruits, tant sa jeunesse était fleurie de gaieté, parfumée de bonté, sans cesse rafraîchie sous la rosée du travail, radieusement épanouie dans l'amour des lettres et des lettrés. Que d'abeilles vivaient de la floraison de sa science! que de petits papillons même butinaient le suc de son érudition souple, accorte, profonde et variée à l'infini!

Aucun de ses amis n'aurait pu penser que la mort oserait frapper si vite ce robuste forgeron de la pensée, dont le doux visage reposé rayonnait de sourires et de grâce serviable. Dans la grande salle des manuscrits, à l'Arsenal, où il donnait audience les mardi et vendredi de chaque semaine, il montrait l'adorable politesse galante d'un Boufflers jointe aux bienveillances délicates, à la courtoisie vénérable d'un Bernardin de Saint-Pierre. Penché sur son pupitre, en pleine lumière, il compilait, compilait, compilait quelques tomes de ces vieux manuscrits de Conrart dont il dressa le catalogue. Sa chevelure idéalement blanche, frisée avec soin, et l'affabilité de son expression souriante frappaient d'abord le visiteur; car à peine la grande porte vitrée tournait-elle sur ses gonds que le bibliophile, levant la tête, interrogeait déjà avec joie l'ami qui le venait surprendre. Tout aussitôt, il avançait un siège près de l'immense cheminée Louis XV; les deux mains tendues, il installait son hôte, et, sans

montrer la moindre humeur pour son travail interrompu, il le questionnait à voix basse; rose, heureux, pimpant, pétillant de gaieté, presque caressant dans sa bonté parfaite. Au milieu de cette vaste salle blanche, toute lambrissée de superbes boiseries en rocailles et ornée de dessus de porte, camaïeux allégoriques dans la manière de Boucher, le vieux conservateur à perruque à marteau semblait un jeune patriarche du livre, peint par La Tour ou plutôt par Longhi. Dans le silence du travail, sa voix bruissait doucement, comme en un confessionnal; on sentait aussi qu'il confessait, qu'il conseillait, qu'il encourageait, qu'il guidait les esprits et même aussi les cœurs. Sur toute question de littérature, il était expert et passé maître... S'agissait-il d'un livre à consulter, il se levait aussitôt, courait à travers les salles, saisissait une échelle, la dressait sans faire d'erreur contre le casier visé, grimpait avec une ardeur toute juvénile, soufflait sur la tranche poussiéreuse du bouquin convoité, et revenait, alerte, dans son bonheur d'obliger et d'être utile. Tous ceux qui l'ont approché, aimé, apprécié, songeaient qu'avec une telle vitalité de science, une telle fringance de dévouement, il devait vivre nonogénaire, sinon centenaire, et bien qu'il coquetât avec sa vieille ennemie, la goutte, plutôt qu'il ne la combattît, ses aveux de maladie laissaient assez sceptiques ses plus affectueux confidents.

Il y a sept semaines, il m'écrivait cette dernière lettre, s'excusant de ne pouvoir envoyer au *Livre* divers chapitres de ses *Souvenirs littéraires :*

J'ai été atteint par une crise pulmonaire, lorsque je m'étais remis pour vous au travail, en écrivant *les Révélations sur les voleurs et destructeurs de livres;* mon Lassailly était aussi en bon train... Mais voilà bien les projets de ce monde!... Je suis malade et, si je m'en crois, très malade; je suis tombé dans l'anéantissement et ne serais pas capable d'écrire deux pages. Le médecin *Tant mieux* dit que tout ira bien et que je serai bientôt ce que j'étais... *n'en croyez pas un mot.* Un homme de lettres détraqué a bien de la peine à se remettre sur pied.

Au reçu de ce mot, je ne fus point pessimiste; je pensai que la vaillance de son esprit peuplé de projets littéraires, que l'ardeur de son cœur heureux de battre mettraient de nouveau en déroute le mal qui le terrassait et dont il se jouait de coutume avec la verdeur et la gaieté de Fontenelle. — Hélas! sa clairvoyance ne s'était point trompée. En quittant son cabinet de travail, le bibliophile Jacob disait un éternel adieu à la vie; en laissant tomber sa plume, il sentit qu'il n'aurait plus d'arme de combat contre la mort. Du jour où ce formidable producteur ne se vit plus revivre dans le mirage de sa pensée écrite, dès l'heure où les épreuves d'imprimerie lui firent défaut, il perdit pied et lâcha la rampe, selon son mot. Il fut

vaincu... La goutte, qu'il avait narguée si longtemps, lui remonta au cœur et l'étouffa.

*
* *

Louis-Paul-Benoît-Philippe Lacroix naquit à Paris le 27 février 1806. Il sortait d'une famille où la littérature était tenue en honneur; son aïeule avait publié un roman dans le goût du Directoire, intitulé : *Constance ou le Danger des préventions maternelles,* et son père avait produit deux poèmes bonapartistes et un roman d'aventure sous le titre : *Ladouski* et *Floriska,* dont Guilbert de Pixerécourt tira plus tard son mélodrame des *Mines de Pologne.* Dès le plus jeune âge, Paul Lacroix sentit cette vocation littéraire exclusive et dominatrice qui fait braver les pensums et le séquestre; en sixième, il griffonnait déjà une manière de roman, dans la tonalité sombre d'Anne Radcliffe, dont le meurtre et le brigandage alimentaient tous les chapitres; en rhétorique, il se donna carrière dans le drame historique, dans le vaudeville et le mélo; le titre d'une des œuvres de cette adolescence féconde a seul survécu; c'est celui d'une pièce bouffe qui devançait *la Belle Hélène* et *Orphée aux enfers :* cela se nommait *les Dieux remis à neuf* et ne vit pas plus les feux de la rampe que le *Richard Cœur d'Éponge* de Balzac. A dix-huit ans, à peine échappé du collège, le futur bibliophile, très épris de notre vieille poésie, dont il s'était passionnément nourri, de pré-

férence aux anthologies classiques, publia une édition des *Œuvres complètes de Clément Marot*, en trois volumes in-8°, chez le libraire Rapilly; entre temps, il écrivit pour une petite feuille obscure, *la Lorgnette*, une série d'articles satiriques et de poésies qui révélaient des aptitudes littéraires très profondes et variées, sinon très originales. En 1825, après avoir édité son premier roman historique, *l'Assassinat d'un Roi* (2 vol. in-12), où il met en présence Louis XV et Damiens, il présente sans aucun succès un livret d'opéra relatant un épisode de la lutte de Charlemagne contre les Saxons, sous le titre de *Witikind*, à un concours proposé par le ministre Sosthène de la Rochefoucauld; puis il entra avec Le Poitevin Saint-Alme pour faire vaillamment ses premières armes dans *le Figaro*, que Maurice Alhoy et Étienne Arago avaient récemment fondé. — Vers cette époque, il fit ses dernières tentatives théâtrales, à savoir : une comédie en trois actes, intitulée *Nuit et matin*, présentée à Frédéric du Petit-Mère, alors directeur de l'Odéon, qui la refusa et qui demeura inédite, et *la Charade*, comédie en un acte et en vers, à cinq personnages dont le sujet était tiré de *Faublas*, qui faillit entrer en répétition, et que le bibliophile recueillit par la suite dans ses mélanges de littérature. Son ultime grand effort vers la scène fut *la Maréchale d'Ancre*, dont les rôles furent distribués à l'Odéon, en 1828, un peu avant la représentation de l'écla-

tant *Henri III* de Dumas, et que la censure fit retirer. Paul Lacroix, dans un avertissement qu'il mit en tête de ce remarquable drame historique en cinq actes et en vers, publié en 1836, s'écrie philosophiquement :

« Je donne mon drame, qui n'a pas été joué et qui aurait peut-être produit quelque effet, et je dis avec joie un éternel adieu au théâtre... Au reste, ajoute-t-il, j'en ai vu assez de cette vie de coulisses, de censure, de dégoûts, de noirceurs et de misères pour faire là-dessus quelque chose de mieux qu'une préface. A propos de censure, on saura seulement que *la Maréchale d'Ancre* a failli être mise à l'index au moment de la représentation, parce que ce scélérat de Luynes avait le malheur de figurer dans l'histoire et dans le drame, et qu'un des censeurs avait le bonheur de dîner chez l'honnête M. de Luynes, duc et pair de France. »

Si un jour on publie, ce que j'espère bien, un volume entier sur *Paul Lacroix et son œuvre,* il sera curieux d'étudier ce singulier drame et d'en montrer les qualités prime-sautières et la belle allure romantique. Tout le début de la scène première rappelle la manière de Hugo et donne la sensation capiteuse des vers du maître.

*
* *

Dans les quelques lignes qui précèdent, je me suis efforcé de coordonner avec concision les essais de Paul Lacroix et de montrer ses tâtonne-

ments littéraires, ses arlequinades turbulentes, qui sont comme le prologue de sa prodigieuse activité. Ce n'est guère qu'en 1829 qu'apparaît le bibliophile Jacob, membre de toutes les Académies, qui allait tenir une place si prépondérante dans ce grand mouvement de renaissance romantique dont, durant vingt années, le public fut idolâtre. Ce fut dans *le Mercure* du XIXe siècle que le jeune dramaturge vaincu fit paraître ses premières chroniques de lettré, qu'il devait compléter par la publication, chez Eugène Renduel, des *Soirées de Sir Walter Scott à Paris*, deux volumes en 1829. De ce moment, cet adolescent de vingt-trois ans se grima en octogénaire; il emprunta au père Louis Jacob, illustre bibliographe du XVIIe siècle et créateur en quelque sorte de la science bibliographique française, le pseudonyme qu'il ne devait plus quitter, et, joignant à ses initiales le nom patronymique de son célèbre prédécesseur, il sut en conserver la configuration traditionnelle de *P. L. Jacob, bibliophile.*

Reproduisons quelques parties de la notice amusante qu'il écrivit sur lui-même au début de ce premier roman de valeur qui lui acquit une réputation, consacrée par plus de quinze éditions du même ouvrage; c'est un chef-d'œuvre de supercherie dans le genre de l'autobiographie :

Je suis bien vieux, y écrit-il, et si je ne fais pas aujourd'hui mon article nécrologique, personne ne

s'en chargera demain; car moi qui connais tout le monde, je ne suis connu de personne...

Je naquis en 1750, et serais fort en peine de dire le mois, le jour et l'heure, vu que le maudit registre où un sacristain, lunettes sur le nez, avait pris acte de ma naissance, servit pendant la Révolution à faire des cartouches et causa la mort de plus d'un pauvre diable. C'est au moins fort désagréable de ne pas savoir au juste son âge, et j'ai donc raison d'en vouloir à l'Église. Elle avait bien affaire des actes de l'acte civil! passe pour les baptêmes et les confirmations.

Mon père, gros marchand de drap de la rue des Juifs, me laissa, au lieu d'éducation, une belle fortune, la fille de sa nièce et une vieille maison qui m'a donné goût aux antiquités.

Je me fis une éducation à ma manière; j'augmentai ma fortune, je pris pour gouvernante la fille de la nièce de mon père, et j'habitai la maison; partant, pas de maîtres, pas d'amis, pas de domestiques, pas de locataires. Je me trouve bien depuis soixante ans de ce régime d'égoïsme.

Et pourtant, j'ai vu la Pompadour, j'ai vu la Dubarry, j'ai vu Louis XVI, j'ai vu Robespierre, j'ai vu Bonaparte! A peine me suis-je ressenti de tous ces changements politiques, et le temps présent ne m'est pas meilleur que le temps passé, puisque tout se paye plus cher qu'autrefois. Du reste, je ne sais quel est le ministre actuel des finances ou le confesseur du roi; je n'ai pas besoin de le savoir.

Je suis comme le rat retiré du monde; j'ai bon feu, bonne table, bon lit; on serait content à moins. J'ai passé ma vie à m'instruire. Certes, la mort venue, ces belles connaissances ne me sauveront pas de la pourriture et des vers; mais, en attendant, je m'en trouve bien et je n'en veux pas pour moi davantage; à soixante-dix-neuf ans, on n'a pas de temps à perdre.

Après avoir parlé de sa bibliothèque choisie de trente mille volumes, reliés en maroquin et dorés sur tranche, et ayant avoué son ignorance des choses grecques, latines et arabes, le faux octogénaire fait sur lui-même l'étude psychologique la plus sincère et la plus curieuse :

Mon esprit, poursuit-il, s'est rencontré apte à une étude qui fut longtemps abandonnée aux Bénédictins. Je veux parler de la langue du moyen âge, dont je fais mes délices ; je m'y suis acclimaté au point que souvent je croirais volontiers être né avec elle. Est-ce caprice ? je ne le pense pas, car avant de se plaire à cette langue morte et comme enfouie dans de gothiques manuscrits, il faut apprendre à lire une écriture qui ne ressemble pas mal à des caractères sanscrits. Mais on aime à se distinguer du vulgaire, et M. Lacurne de Sainte-Palaye me répétait souvent : « Notre moyen âge aurait pour nous la moitié moins d'attraits s'il était plus connu; mais, Dieu merci, c'est une mine qui ne sera pas épuisée de longtemps. »

Je l'avouerai à ma honte, je préfère Rabelais à Homère et tous les vieux romans de *Lancelot* et du *Renard* me semblent de l'Arioste, ou mieux encore. Les tensons des troubadours se rapprochent souvent de la fadeur fleurie et galante de MM. les chevaliers Dorat, Bertin, Parny, qui n'étaient rien moins que de l'ancienne chevalerie; mais, en revanche, les trouvères de la langue d'*oil*, trop dédaignés qu'ils sont, me semblent de vrais poètes dans leurs *lais*, où la naïveté s'unit à l'imagination. Rutebeuf m'agrée autant qu'un classique du grand siècle.

Mais, je le dirai à qui voudra l'entendre, Rabelais pour moi est tout, et je chéris jusqu'à ses défauts. L'habitude rend aveugle, et voilà bien des années que

je le relis, quoiqu'il soit tout entier dans ma mémoire; c'est de la passion si vous voulez; mais, à l'exemple du cardinal Du Bellay, j'ai un singulier mépris pour quiconque n'a pas lu *le Livre*.

Il est impossible que cet amour des anciens n'empiète pas sur celui des modernes; j'estime, j'admire même un auteur récent, mais avec telles restrictions qui me conviennent; j'oppose toujours ceux-ci à ceux-là, Rabelais à tous; Froissart et Monstrelet à MM. Vertot et Anquetil; Pierre Blanchet, auteur de *la Farce de Pathelin*, à Regnard; Robert Wace à M. le comte de Tressan; Clément Marot à La Fontaine; ainsi des autres. A dire vrai, les points de comparaison me manquent souvent, et, pour ne pas donner tort à mes vieux écrivains, je suis forcé d'oublier quelques-uns des nouveaux. Molière et M. de Voltaire sont difficiles à détrôner; mais je me console en faisant entrer, bon gré, mal gré, dans mon parti Montaigne et le grand Corneille.

Le cher bibliophile n'est-il pas tout entier dans ces dernières lignes et ne doit-on pas s'étonner de lui avoir vu conserver la même ardeur juvénile et les mêmes sentiments de 1829 jusqu'à l'extrême limite de sa vie ?

Les Soirées de Walter Scott eurent un succès retentissant. Le public y trouva un genre de composition historique aisé, spirituel et entièrement nouveau. La même année, Paul Lacroix publia en outre, sans les signer, les *Mémoires du cardinal Dubois* (4 vol. in-8°) et les *Mémoires de Gabrielle d'Estrées* (4 vol. in-8°), dans cette collection de *Mémoires sur les cours de France*, que

Mame et Delaunay firent paraître sous sa direction et celle d'Amédée Pichot; il faut encore citer un roman oublié des bibliographes, *le Couvent de Baïano,* qui vit le jour en 1829.

Au cours de la fameuse année 1830, P. L. Jacob composa *les Deux Fous,* histoire du temps de François Ier (2 vol. in-8°), dont Delloye et Lecou furent les éditeurs. En 1831 parurent : *le Roi des ribauds* (2 vol. in-8°), *Un Divorce,* histoire du temps de l'empire (1 vol. chez Renduel), les *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol. chez Louis Janet). De ce moment, il semble que la production de cet hercule du travail ne doive plus s'arrêter. Les romans-histoires, les romans de mœurs, les contes et nouvelles se succèdent sans interruption, d'après un plan bien tracé, mûri à loisir, et qu'il est intéressant d'étudier, car il romantise l'histoire de France à travers tous les règnes, de 1437 à 1825. Bien que ce fécond écrivain alimentât plusieurs éditeurs tels que Renduel, Janet, Mame, Lecou et Dumont, tous ses ouvrages avaient le même format et affectaient le même type. Sur le titre de chacun d'eux se lisait cette épigraphe d'Étienne Dolet : *Livres nouveaulx, livres vielz et antiques,* et en tête de chaque volume, fidèle à l'ancienne tradition, le bibliophile écrivait une longue dédicace à l'un de ses plus proches amis, pour y consigner ses affections et y noter ses observations sur la vie et les mœurs du jour. A l'aide de ces dédicaces on reconstitue-

rait une véritable autobiographie de ce grand amoureux du livre; car tout s'y trouve, aussi bien les sentiments intimes que les opinions sur les hommes et les choses du jour, les paradoxes et les vérités, les observations vivantes et les portraits esquissés en quelques traits. La dédicace semblait à Paul Lacroix un des derniers reflets de la royauté des gens de lettres, et il y était à l'aise pour dispenser l'éloge ou le blâme, y encadrer ses sentiments d'amour ou de dédain, et s'y reposer de la pénible comédie où l'on porte le masque littéraire pour le divertissement du public. Dans la plupart de ses épîtres dédicatoires à Jehan Duseigneur, à Liszt, à Sainte-Beuve, au baron Taylor et à son frère Jules Lacroix, l'historien-romancier montre son cœur à nu et ne craint point de soulever le voile de sa pensée. Nous retrouverons plus tard l'esprit de ces dédicaces, lorsque, l'œuvre envisagée, je pourrai faire apparaître l'homme excellent que les lettres viennent de perdre. Je reprends donc la nomenclature bibliographique de ses publications successives.

En 1834, le bibliophile Jacob termina un grand nombre d'ouvrages : *la Danse macabre,* histoire fantastique du xve siècle (1 vol. in-8°, Renduel); *Vertu et tempérament,* histoire du temps de la Restauration (2 vol., Renduel); *Convalescence du vieux conteur* (1 vol. in-8°, Louis Janet), et *la Perle* ou les femmes littéraires, choix de vers et de prose féminine, depuis le xve siècle jusqu'à nos

jours. L'année suivante, apparurent *les Francs Taupins*, histoire du temps de Charles VII (Renduel, 3 vol. in-8°) et *Quand j'étais jeune*, souvenirs d'un vieux, recueil charmant d'excellentes nouvelles qui débute par ce joli rondeau du vieil auteur de vingt-sept ans :

Quand j'étais jeune (il me semble souvent
Que je le suis encor comme devant),
Le moyen âge échauffait peu mon zèle,
Moi qu'une femme emportait après elle
D'un seul regard, comme une feuille au vent,
Or, en plaisir, je passais pour savant
Et mes amours s'en allaient se suivant
Avec Emma, Rose, Louise, Adèle,
Quand j'étais jeune!

Mais l'amitié, que d'un culte fervent
Trésor à toi, j'amasse en la couvant
Sainte amitié, dont tu m'es le modèle
Plus que l'amour jouissante et fidèle,
Jamais au cœur ne m'entra plus avant
Quand j'étais jeune!

Dans le courant de 1834, Paul Lacroix fit imprimer sa grande *Histoire du XVIe siècle en France*, en 4 vol. in-8°, dont la totalité de l'édition fut si malheureusement détruite par l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, laissant l'infatigable écrivain dans un état voisin de la détresse.

En 1835, il redouble d'activité et publie coup sur coup *le Bon vieux temps*, suite des *Soirées de Walter Scott* (Dumont, 2 vol. in-8°); *la Folle*

d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV (Renduel, 2 vol. in-8°); *Médianoche* (2 vol., Dumont).

L'année 1836 fut plus fertile encore et se chiffra par neuf ouvrages divers : *l'Origine des cartes à jouer,* chez Techener; *Pignerol,* histoire du temps de Louis XIV (2 vol., Renduel); *Mon grand fauteuil,* 2 vol.; *l'Homme au masque de fer* (1 vol., Magen); *Une femme malheureuse* (fille-femme) (2 vol., Dumont); *les Aventures du grand Balzac,* histoire du temps de Louis XIII (2 vol.); *les Adieux des Fées* (1 vol. in-12, Desforges); *Promenades dans le vieux Paris* et *Suite de la convalescence du vieux conteur.*

Un roman conjugal, *De près et de loin,* écrit en collaboration avec Mme Paul Lacroix, sous forme épistolaire, parut en 1837 (en 2 vol. in-8°, chez Magen). Ce n'était pas là un recueil sentimental entièrement consacré aux peintures de l'amour légitime, mais plutôt un exposé métaphysique des relations de deux époux aux lendemains d'une lune de miel; une étrange étude des incompatibilités d'humeur d'un ménage qui s'observe, une sorte de *cave,* crié aux intrépides fiancés qui pensent que l'amour sera éternel et suppléera à tout dans les rapports intimes de la vie à deux. — En cette même année, le Bibliophile entreprit, avec le jeune historien Henri Martin, *l'Histoire de Soissons, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,* qui avait été mise au concours conformé-

ment au legs de 12,000 francs d'une vieille dame soissonnaise. Cet ouvrage considérable, en deux gros volumes in-8° (à Soissons, chez Arnould et à Paris, chez Silvestre et Techener), fut soumis au jury littéraire, obtint le prix; mais ce ne fut qu'après un procès plaidé le 27 août 1838 que les deux collaborateurs furent mis en possession de la somme intégrale, c'est-à-dire des quatre mille écus fixés par le testament de la donatrice.

Dans l'hiver de 1838, Paul Lacroix, épuisé par le travail, la poitrine atteinte, dut faire un voyage en Italie pour améliorer sa santé et prendre un repos nécessaire; cependant divers volumes firent leur apparition dans la librairie, sous cette date : *la Sœur du Maugrabin,* histoire du temps de Henri IV (2 vol. in-8°, Dumont), qui avait précédemment été publiée en feuilleton dans *le Siècle;* secondement, *le Marchand du Havre,* histoire contemporaine (1 vol., Dupont); — *les Romans relatifs à l'histoire de France,* qui comprenaient la réimpression de quatre romans historiques, furent mis en vente également cette année par Lecou et Delloye, en 1 vol. grand in-8°, imprimé sur deux colonnes.

A son retour à Paris, l'étonnant écrivain trouva moyen de livrer au public trois nouveaux ouvrages en 1839 : *la Chambre des poisons,* histoire du temps de Louis XIV (2 vol. in-8°, Magen); *Amante et mère* (Dumont, 2 vol.); *la Marquise de Chatillard* (Ambroise Dupont, 2 vol.). — On

sentait qu'il avait fait un pacte avec la vie et le travail, car, à dater de cette époque, chaque année apporte son contingent d'ouvrages, et je ne saurais mieux faire que d'en dresser le tableau chronologique, sans m'attarder aux réimpressions et aux menues brochures.

1840

1° *Les Vieux Conteurs français* (12 vol., chez Martinon).

2° *Petites histoires pour la jeunesse,* racontées par le bibliophile Jacob.

3° *Les Papillons noirs,* recueil mensuel, in-32, 4 numéros de janvier à avril; à l'administration, rue Louis-le-Grand, 18; ce fut la première apparition du genre des *Guêpes,* de *la Veilleuse* et de *la Lanterne.* Ces quatre numéros parus sont très rares et encore très intéressants à lire.

1841

1° *La comtesse de Choiseul-Praslin,* histoire du temps de Louis XV (Dumont, 2 vol. in-8°).

2° *Le chevalier de Chaville,* histoire du temps de la Terreur (1 vol. in-8°, Dumont).

3° *Le petit Buffon illustré,* Paris. Didier, 4 vol. in-32.

1842

Le Singe, histoire du temps de Louis XIV (2 vol. in-8°, Dumont).

1843

1° *Un duel sans témoins,* histoire contemporaine (1 vol. in-8°, Dumont).

2° *La Nuit de noces* (2 vol. in-8°, Dumont).

3° *Les Va-nu-pieds,* histoire du temps de Louis XIII (2 vol. in-8°, Dumont).

4° *Le Siège de Gênes,* histoire du temps de Louis XII (2 vol. in-8°, Dumont).

5° *Histoire de la Régence de Philippe d'Orléans* (2 vol. in-8°, Dumont).

1844

1° *Une bonne fortune de Racine,* histoire du temps de Louis XIV (Dumont, 1 vol. in-8°).

2° *Récits historiques à la jeunesse,* illustrés par Gavarni, Tony Johannot et Gigoux. Paris, Martinon 40 livraisons.

3° *Le Fils du notaire* (1 vol. in-8°, Dumont).

1845

1° *Le Ghetto, quartier des juifs* (1 vol. in-8°).

2° *Réforme de la bibliothèque du roi,* réunion d'articles très vifs contre l'administration de la Bibliothèque royale, qui firent sensation lorsqu'ils parurent dans *la Patrie* (1 vol. in-8°, cnez Techener).

3° Cette même année, le bibliophile Jacob fonda avec E. Thoré *le Bulletin de l'Alliance des arts,* guide des amateurs de dessins, tableaux, estampes, livres, manuscrits, rédigé par les principaux bibliographes, artistes, archéologues, etc., et qui se continua jusqu'en 1847.

1846

L'Élite, livre des salons (chez L. Janet).

1847

Une nuit dans les bois (2 vol., Dumont).

1848

1° *Le Diadème,* album des salons (Janet).

2° *La Pervenche,* livre des salons (Janet).

1849

1° *La Dette de jeu* (1572) (Baudry, 2 vol. in-8°).

2° *Histoire de la Restauration* (Dufour et Malet, 1 vol. in-8°).

3° Réimpression à part de *le 24 Février*, drame en un acte de Werner, traduit en vers par Paul Lacroix.

1850

Histoire de l'orfèvrerie, joaillerie et des anciennes communautés et confréries de France et de Belgique (1 vol. in-8°, librairie archéologique). En collaboration avec Ferdinand Séré.

1851

1° *Les femmes d'Honoré de Balzac*, types, caractères, portraits, keepsake enrichi de gravures sur acier (1 vol. in-8°).

2° *Histoire de l'imprimerie et des arts et professions qui se rattachent à la typographie*; en collaboration avec Édouard Fournier et Ferdinand Séré (1 vol. grand in-8°), second volume du *Livre d'or des métiers*.

3° *Histoire de la Prostitution chez tous les peuples du monde*, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, sous le pseudonyme de Pierre Dufour, membre de plusieurs académies et sociétés françaises et étrangères (6 vol. in-8°, le dernier tome parut en 1854); Séré, éditeur, et Martinon.

Le bibliophile Jacob ne reconnaissait pas volontiers la paternité de cet ouvrage, qui fit grand bruit; lorsque je lui en parlais, au début de nos relations, il souriait d'un air fin, semblant m'in-

terroger... « Est-ce curieux, dites-moi ? l'avez-vous lu?... il faudra que je lise cela. » Depuis, il mit moins de pudeur à m'avouer la part qu'il avait eue à cette remarquable compilation, qui est plutôt dans la note de Parent du Châtelet que dans la donnée purement érotique et malsaine.

1852

Costumes historiques de la France (10 vol. in-8°, avec 640 gravures). Cette publication se termina en plusieurs années.

1853

Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III (4 vol. grand in-8° avec portraits, chez Dufour et Boulanger).

Paul Lacroix avait dû faire vers 1840 une *Histoire de Napoléon Ier et de la dynastie napoléonienne.* Il entretint longuement une correspondance à ce sujet avec Louis Bonaparte, mais les événements de Boulogne mirent un obstacle à ce projet primitif, dont cet ouvrage est la conséquence.

1855

1° *Revue universelle des Arts,* publiée par Paul Lacroix, Bibliophile Jacob, revue faite avec la collaboration de Thoré et de nombreux critiques et archéologues. Elle forme 22 volumes in-8°, et parut pendant douze années consécutives.

2° *Crimes étranges du maréchal de Rays.* Cet ouvrage reparut par la suite dans la *Bibliothèque des curiosités,* chez Ad. Delahays.

1856-57

Mystificateurs et mystifiés (3 vol. in-32. Bruxelles, chez Schnée).

1858

1° *Les Secrets de nos pères, recueillis par le bibliophile Jacob*, 12 vol. in-16, chez Delahays, comprenant : l'Art de prolonger la vie, l'Art de conserver la beaute, l'Art d'expliquer les songes, l'Art d'écrire en chiffres, l'Art d'avoir de beaux enfants, l'Art de faire fortune, l'Art de gouverner les femmes, l'Art de trouver des sources, des mines, des trésors, l'Art d'être heureux en songe, l'Art de se guérir de l'amour, l'Art de se désopiler la rate, l'Art d'expliquer l'avenir. (3 vol. ont paru.)

2° *Histoire de la charpenterie* et des anciennes communautés et confréries de charpentiers, en collaboration avec Émile Bégin et Ferdinand Séré (Delahays, 1 vol. in-8°).

3° *Histoire de la coiffure, de la barbe et des cheveux postiches*, en collaboration avec Dulaure Nicolaï, Alph. Duchesne, Ferdinand Séré, etc. (Delahays, 1 vol. in-8°).

4° *Histoire de la chaussure*, suivie de l'histoire drôlatique des cordonniers, en collaboration avec Alphonse Duchesne (Delahays, édition nouvelle en 1862).

5° *Curiosités de l'histoire du vieux Paris* (Delahays, 1 vol. in-12).

6° *Curiosités de l'histoire des arts* (Delahays, 1 vol. in-12).

1859

Curiosités de l'histoire des croyances populaires au moyen âge (Delahays, 1 vol. in-12).

Impressions de voyage en Italie, 1 vol. in-32, Bruxelles, Schnée, et Paris, 1 vol. in-18, Alliance des Arts.

Curiosités de l'histoire des mœurs (1 vol., Delahays).

*
* *

A dater de 1860, l'œuvre purement originale du bibliophile Jacob, œuvre d'historien et de romancier, se fait moins abondante. L'érudit bibliothécaire se consacra, vers cette époque, presque exclusivement aux compilations, aux préfaces, aux catalogues, aux savantes éditions annotées, dont le nombre et la variété paraissent porter un défi aux bibliographes. Je citerai cependant encore : en 1860, *Croix et couronnes,* mélanges littéraires, Janet, et *La plus romanesque aventure de ma vie;* en 1861, *Ma République,* chez Delahays; en 1862, *Bons et braves cœurs, ou plus de peur que de mal,* chez Marcelin, et *Curiosités des sciences occultes,* chez Delahays; en 1863, la *Bibliothèque de Marie-Antoinette,* chez Gay; en 1864, l'*Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier,* empereur de Russie, ouvrage considérable en 8 vol., chez Hachette, dont le dernier tome parut en 1875, et qui devait former environ douze volumes. Enfin, de 1865 à ces dernières années, je mentionnerai les ouvrages suivants : *la Jeunesse de Molière,* 1 vol.; *Rabelais, sa vie, son œuvre,* 1 vol.; *Marion Delorme et Ninon de Lenclos,* 1 vol.; *l'Italie moderne,* 1 vol.; *les Secrets*

de beauté de Diane de Poitiers, 1 vol.; *le Dieu Pépétius*, 1 vol.; *le Médecin de l'Opéra*, 1 vol.; *le Comte de Vermandois*, 1 vol.; *les Courtisanes de la Grèce*, d'après les auteurs grecs et latins, 1 vol.; *les Amours d'Horace*, 1 vol.; *les Émeraudes*, œuvres de littérature mêlées, 1 vol.; *les Turquoises*, contes et nouvelles, 1 vol.; *les Œuvres de Pierre Arétin*, traduites de l'italien, dont le tome Ier seul a paru; *les Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, traduites du latin, 1 vol.; *les Ballets et mascarades de la cour* sous Louis XIII et Louis XIV; *les Arts au moyen âge et à la Renaissance*, et toute la série d'ouvrages grand in-8° du XVIe au XIXe siècle, qui parurent régulièrement avec tant de succès chez Didot, à la fin de presque chaque année, de 1868 à nos jours, et dont le dernier fut *le Directoire et l'Empire*. J'ajouterai *Louis XII et Anne de Bretagne*, grand in-8° magistral publié par Hurtrel; *la Bibliographie moliéresque*; l'*Iconographie moliéresque* et la *Bibliographie analytique des œuvres de Restif de la Bretonne*, ces trois derniers gros ouvrages chez l'ancien libraire Fontaine, mort, lui aussi, il y a deux ans, et dont le fonds de livres rares s'écoule peu à peu à l'hôtel Drouot.

*
* *

Dans cette nomenclature bibliographique hâtive et cependant fort difficile à dresser, dans son état forcément incomplet, j'ai volontairement

oublié les innombrables productions du bibliographe-annotateur, non moins que le journaliste intermittent et le catalographe de quelques-unes des plus belles bibliothèques du siècle. Paul Lacroix a touché à tout en littérature : il est peu de revues purement lettrées où il n'ait assidument collaboré ; le *Bulletin du Bibliophile* de Techener, fondé en 1834, est rempli d'excellentes études critiques signées de son nom et qui n'ont pas été réimprimées ailleurs. De même, dans le *Bibliophile français* de Bachelin, dans l'ancien *Athenæum* de Didot, dans le *Bulletin du Bouquiniste* d'Aubry, dans tous les essais de magazines et de publications périodiques spéciales de ce temps, il a laissé de longues dissertations savantes que la postérité saura bien découvrir et remettre de nouveau en lumière.

Aucun homme n'aura remué plus de documents et ne se sera montré plus encyclopédiste dans l'universalité des connaissances littéraires. Il n'a rien dédaigné. Écoutons ce que disait de lui si éloquemment M. Édouard Thierry, dans un éternel adieu.

Ce que le bibliophile Jacob a pu remuer de livres est incalculable, et jamais ses doigts frémissants n'ont cessé de les toucher avec une dilection respectueuse et caressante, fût-ce dans les plus humbles boîtes du bouquiniste indigent.

Si le bibliothécaire est le serviteur des serviteurs du livre, il était à ce titre bibliothécaire par excel-

lence. Avec la longue habitude et le commerce continuel qu'il avait parmi les livres, au milieu des magasins de toute librairie et des bibliothèques dispersées sous le marteau des commissaires-priseurs, il était plus que personne en état de diriger ou d'éclairer les recherches du lecteur studieux.

Ajoutez une mémoire merveilleuse et trop remplie peut-être, pour qu'il ne s'y fît pas parfois un peu de confusion, une obligeance toujours prête, prodigue d'elle-même et pleine de grâce, une complaisance infatigable, heureuse de s'offrir, incapable de se refuser.

On pouvait le consulter sur tout sujet et à toute heure. Il y avait toujours un renseignement, toujours un conseil, une lumière à tirer de sa lecture qui était si prodigieuse, de ses études, et, à défaut de ses études, de ses inductions hardies. Il a beaucoup travaillé, beaucoup produit, publié sans relâche, édité et réédité, plus composé de volumes que l'exagération même ne saurait l'imaginer en se jouant.

Il n'a jamais pu faire un dénombrement exact ou seulement approximatif de ses productions en tout genre; il n'a peut-être pas moins fait produire autour de lui, il n'a pas moins indiqué de sujets d'études à entreprendre ou à reprendre, d'ouvrages à refaire ou à rééditer. Toute une clientèle attendait ses mardis et ses samedis, les jours où il était de service à la bibliothèque, pour venir auprès de son bureau et l'entretenir de projets, d'élucubrations, d'affaires de librairie dont il était le confident et le guide. Il faisait son bonheur de tous les services qu'il rendait, et cette clientèle d'obligés était sûre de le retrouver fidèlement à son poste.

. . . . . .

Il a gardé jusqu'au bout, avec la jeunesse de l'esprit et de l'imagination, celle de la parole et de

la voix, de la démarche et de toute la personne. Tel il avait commencé, tel il a fini : toujours le même feu, la même ardeur, la même facilité dans le travail, la même activité infatigable.

Il était de cette vaillante génération qui s'éveilla, un jour, avec le douloureux sentiment du déclin de tout l'art français, à commencer par les lettres françaises, et refusa de se traîner plus loin dans la décadence.

Ce fut un soulèvement généreux qui éclata comme une révolte et devint une révolution, disons mieux, une rénovation, une seconde Renaissance. Au grand étonnement d'une fière nation qui s'était accoutumée à régner sur l'Europe littéraire, par le génie au XVIIe siècle, par l'esprit au XVIIIe, on venait lui annoncer que sa suprématie n'était plus qu'une illusion de l'orgueil national, que le siècle vieilli avait perdu la règle du vrai et du beau, que tout était à recommencer, que tout était à refaire, et la jeune France se sentait capable de tout refaire, de tout recommencer.

On recommença à la hâte. On courut à la découverte et à l'aventure. Il se fit deux mouvements à la fois; les uns se jetaient vers l'avenir, les autres se rejetaient vers le passé, tous d'accord pour rompre avec le présent et pour rattacher les nouveautés les plus audacieuses à la tradition la plus reculée.

Le bibliophile Jacob fut de ceux qui, condamnant à son tour l'école académique, comme celle-ci avait condamné tout ce qui était antérieur au siècle de Louis XIV, osèrent rouvrir cette nécropole pleine d'ombre qui était toute la France des aïeux et y retrouvèrent la vie qu'on y avait murée.

Paul Lacroix devint l'homme-livre par excellence, bien que rien en lui ne trahît le rat de

bibliothèque grincheux et étriqué d'idées. Il montrait un esprit aussi large que son cœur, ouvert à toutes les miséricordes; mais il avait tant écrit, tant manié de feuilles typographiques, tant corrigé d'épreuves en première, en seconde, en bon à tirer et *en tierce,* qu'il s'était en quelque sorte identifié à la chose imprimée et que rien ne pouvait mieux le remettre en sensation vitale que la vue d'un livre fraîchement sorti des presses. Il comprenait si bien ce bizarre transformisme de ses facultés qu'un jour, voulant peindre ses délires et ses cauchemars, au cours d'une légère maladie, il écrivit :

Tantôt je m'imaginais découvrir des caractères d'imprimerie sur quelque partie de mon corps; tantôt je me dressais sur mon séant pour atteindre un volume qui n'était que de ma fantaisie; je déclamais mon catalogue en récitatif d'opéra, ou bien je jouais le rôle du commissaire-priseur dans une vente de livres. Une fois, je poussais l'extravagance jusqu'à me persuader que j'étais métamorphosé en manuscrit sur vélin, avec de belles lettres peintes et des miniatures rehaussées d'or en ce prétendu équipage, je ne laissais approcher aucune tisane qui pût endommager les merveilles de mes feuillets enluminés.

Ne devrait-on pas graver sous le portrait du regretté bibliophile le quatrain épigrammatique suivant, composé jadis par Colletet pour orner le

cartouche mis au bas de la figure burinée du fameux père Louis Jacob :

Dans les nobles traits de ce cuivre,
Voy Jacob, cet homme sçavant;
Si sa main n'y tient point de Livre,
C'est que c'est un Livre vivant.

*
* *

Celui qui entreprendra de donner une bibliographie méthodique et analytique de l'œuvre de Paul Lacroix assumera la tâche la plus lourde et la plus difficultueuse qu'on puisse imaginer. Peut-être aucun écrivain de ce siècle n'a autant produit, et le catalogue détaillé des écrits de ce gigantesque travailleur réclamera les honneurs d'un formidable in-8° de plus de quatre cents pages. Ni Balzac ni Dumas père ne présentent une production aussi touffue, une Babel de livres aussi colossale. Dans l'œuvre de Dumas père, dont je parle, il faut encore chercher le bibliophile Jacob. Il a fourni au roi du feuilleton le canevas d'un grand nombre de ses romans et a en partie composé, de 1848 à 1850, *les Mariages du père Olifus, la Femme au collier de velours, Olympe de Clèves, la Tulipe noire, Ingénue,* et divers autres ouvrages de l'auteur des *Trois Mousquetaires.*

« Je suis un excellent *carcassier,* me disait-il parfois, me parlant de cette mystérieuse collaboration; il semble que je sois né pour faire des

scénarios et bâtir des charpentes romantiques. Lors de mes rapports avec Dumas, non seulement je lui établissais le sujet de la plupart de ses romans d'aventure, mais encore j'habillais ses personnages, je les promenais à travers le vieux Paris ou dans les provinces françaises, à différentes époques. Dumas, ajoutait-il, était à chaque instant gêné pour donner un semblant d'exactitude à ses descriptions archéologiques; aussi m'envoyait-il ses secrétaires en toute hâte, tantôt me demandant l'aspect minutieusement détaillé du Louvre et de ses approches en 1600 ou 1630, tantôt m'implorant pour une esquisse du Palais-Royal en l'an VIII. J'ajoutais des *béquets* à ses manuscrits, je revisais ses épreuves, j'apportais partout un peu de lumière historique, j'écrivais à nouveau des chapitres entiers. »

L'imagination débordante du cher bibliophile était sans cesse en mouvement sur mille points différents, et Dumas ne fut pas seul son tributaire. Il y a quelques années, à propos de Rabelais, cet Homère bouffon qu'il adorait, il me parlait de faire jouer à l'Hippodrome, pour l'œuvre de la statue de Chinon, une pantomime féerique, écrite par lui, où il eût mis en scène Rabelais, Panurge, Pantagruel et tous les joyeux drilles de ce livre immortel. Il insista même quelque temps auprès de M. Wilson pour obtenir qu'il fût donné à Paris plusieurs représentations de cette féerie projetée au bénéfice du bronze de Chinon.

Quel auteur de notre littérature n'a-t-il pas abordé comme publicateur, annotateur, philologue et préfacier! Chez Delahays, chez Jannet, chez Daffis, chez Jouaust, Lemerre, Liseux, Quantin et chez vingt autres éditeurs de Paris et de la province, il apporta ses idées de réimpression de nos vieux auteurs, s'efforçant même de faire revivre les oubliés d'hier : Rabelais, Villon, Bonaventure Despériers, Marguerite de Navarre, Tabarin, Olivier Basselin, d'Assoucy, Merlin Coccaïe, Claude Le Petit, Cyrano de Bergerac, Brantôme, Desportes, Clément Marot et la plupart des poètes de la Renaissance, Maistre Pathelin, La Fontaine, Grimm, Diderot, Voltaire, Montesquieu et tous les auteurs de petits chefs-d'œuvre inconnus du XVIIIe siècle et quelques-uns du XIXe ont été, sous différentes formes, édités par ses soins. Molière surtout l'a occupé sans relâche durant ces vingt dernières années, et il laisse une *Collection moliéresque* composée de pièces rares et curieuses, que sa ferveur chercheuse a su exhumer à propos, pour la plus grande joie des fanatiques du maître réunis dans la chapelle ardente du *Moliériste*. Plus de deux cents notices signées de son nom enrichissent la majeure partie des nombreuses réimpressions d'œuvres littéraires publiées depuis 1860 jusqu'à nos jours.

*
* *

On ne saurait donc embrasser en une étude de

quelques pages le vaste ensemble de productions, d'idées, d'efforts, de génie spécial dont se compose la vie si remplie du bibliophile Jacob. On peut dire qu'il a épuisé les différents genres des connaissances humaines, et qu'il a dépassé, par le travail, les bornes que la nature a fixées à l'activité intellectuelle. Paul Lacroix joignait à une extrême facilité de conception et d'exécution une infatigable persévérance dans ses entreprises. Levé vers cinq heures, il se mettait à l'œuvre jusqu'à huit heures du matin. Il consacrait une heure à son coiffeur qui, régulièrement, venait le friser, le raser, l'éveiller pour ainsi dire à la vie extérieure; puis, jusqu'à l'heure du déjeuner, il reprenait son labeur. L'après-midi, lorsqu'il n'était pas de service aux manuscrits de l'Arsenal, il travaillait encore, il travaillait toujours, et souvent le soir il quittait le salon hospitalier de l'Arsenal, où tant d'anciens amis venaient égrener leurs souvenirs, pour aller s'enfermer jusqu'à minuit dans ce petit cabinet encombré et impraticable où il avait emmuré sa vie dans les livres depuis de si longues années.

Dans le logis qui lui était réservé à la bibliothèque de l'Arsenal, le cabinet était situé derrière la porte d'entrée. Lorsqu'on y pénétrait pour la première fois, on ne distinguait qu'une agglomération de livres, de journaux et de brochures; une sorte d'arrière-boutique de bouquiniste, où il semblait impossible à un écrivain, ami du confort

moderne, qu'un homme pût vivre, penser et travailler à loisir. On cherchait avec peine un siège pour s'asseoir, et tout à coup d'un amas de paperasses la tête souriante du vieux bibliophile surgissait. Assis devant une petite table d'acajou recouverte de papier goudron, l'historien du moyen âge et de la Renaissance, penché comme un myope sur sa copie, écrivait fébrilement, d'une écriture menue, microscopique, presque indéchiffrable pour les compositeurs. La croisée, sans autres rideaux qu'un store pour les heures de soleil, s'ouvrait sur l'Entrepôt; dans le lointain brumeux, au-dessus du Jardin des Plantes, le Panthéon et le Val-de-Grâce s'étageaient sur les hauteurs de la Montagne-Sainte-Geneviève. Sur la cheminée, le buste du Paul Lacroix romantique de 1830 par Jehan Duseigneur; dans l'âtre, à terre sur les sièges, des cartons, des papiers, des livres dans le plus incroyable désordre; — appendus au mur, des tableaux de maîtres, un Greuze : une femme vue de dos tressant sa chevelure, un Jordaens, un Ribera, quelques portraits de famille et une grande toile anonyme du XVIIe siècle représentant le Temps coupant les ailes de l'Amour. Au milieu de ce capharnaüm dont il avait fait sa thébaïde, l'érudit conservateur vivait à l'aise, accueillant pour tous, conteur et causeur inépuisable et exquis pour ses amis, conseiller précieux, guide empressé, vous mettant sur la piste de toutes les recherches. Dans ce fouillis, il ne s'égarait jamais,

et s'il s'agissait d'obtenir des renseignements sur un poète du XVIIe siècle, tout en causant, sa main ramassait à terre un tome in-folio de la bibliothèque du roi, qu'il ouvrait juste à point donné, ou bien il cueillait à propos quelque volume du père Niceron ou de l'abbé Gouget, qu'il feuilletait vivement pour y lire à haute voix les références littéraires qu'il y trouvait.

Les heures s'écoulaient vite en compagnie de ce charmeur, qui pensait que c'est rester jeune que de savoir vieillir. « Quand la vieillesse n'est ni morose ni chagrine, disait-il, elle a des avantages immenses sur la jeunesse... Cependant, reprenait-il finement, si je pouvais avoir encore vingt ans, je donnerais je ne sais quoi de bon cœur. » Si l'on n'eût craint de lui manger son temps, on ne l'eût pas quitté, tant il était attachant, aimable, humoristique, rempli d'anecdotes; mais, pour lui, les secondes avaient leur prix; il sortait rarement, ne faisait point de visites et n'entendait recevoir que des travailleurs. Aussi restait-il des années sans voir certains amis très chers, et quand on s'en étonnait :

« Bah! soupirait-il, j'ai l'autre monde devant moi... c'est bien là-dessus que je compte pour y retrouver à loisir toutes les affections que j'ai négligées ici-bas... Le temps!... Je ne le trouve pas... où se vend-il, et combien cher cela doit coûter!

Chaque vendredi soir, c'était fête à l'Arsenal;

le bibliophile groupait quelques amis autour de la table ; c'était toute une Renaissance délicieuse à étudier pour les jeunes admis au cénacle. Là, venaient le vieux baron Taylor, Paul de Saint-Victor, Henri Martin, Maquet, Monselet, Jules Lacroix, Faber, l'auteur de l'*Histoire du théâtre en Belgique,* Mme de Montmerqué, autrefois la belle Mme de Saint-Surin, et nombre d'aimables survivants de la génération de 1830. Paul Lacroix, à ces réunions, se montrait un causeur intarissable, spirituel, délicat, un narrateur exquis, qui savait faire revivre ses souvenirs avec une précision et un charme de jeunesse inoubliables. C'est peut-être le dernier salon de conversation qu'il m'aura été donné d'entrevoir, la dernière maison qui eût conservé, dans l'urbanité de la causerie, comme un malicieux reflet des bureaux d'esprit du XVIIIe siècle; on n'y fumait point, on y causait doucement, en savourant un café spécial dont Balzac avait fourni la recette; on y lisait, on inventoriait les pièces curieuses, les bibelots des étagères; on considérait cette fameuse canne de l'auteur de la *Comédie humaine,* dont la pomme en argent représentait trois singes ciselés que le charmant bibliophile affirmait n'être autres que Lautour-Mézeray, Émile de Girardin et... *nescio quem.* — On n'y parlait que littérature ancienne et moderne, beaux-arts et bibliographie; on y projetait des volumes, on y échangeait des idées sur les morts et sur les vivants, on renversait des

bibliothèques sur le tapis, on admirait la superbe galerie de tableaux de l'aimable et accueillante hôtesse, on y vivait double par l'esprit... enfin à dix heures on se retirait.

Que de fois j'ai accompagné, au sortir de ces adorables réunions, le baron Taylor, bras dessus bras dessous, jusqu'à son omnibus de la Bastille, écoutant les souvenirs du vieux lion encore vaillant, droit et ingambe à quatre-vingt-neuf ans, qui, au milieu des rues désertes, de sa voix à la Frédérick-Lemaître, me détaillait les merveilles du vieux Paris, les Célestins, le vieux faubourg Saint-Antoine et l'aspect des jardins du roi ! Il évoquait magistralement ses voyages et sa jeunesse, me parlait de la sœur de Robespierre, qui tenait, proche de la demeure des siens, un cabinet de lecture où il allait épeler son premier livre ; puis, remontant dans sa mémoire : *Jeune homme, j'ai vu fusiller Charette... ce tableau m'est toujours présent à la pensée.* — Ce grand bienfaiteur marchait gaillardement, me criant avec prévenance : *Prenez garde*, lorsqu'une flaque d'eau nous barrait le passage, comme si j'eusse été le vieillard chancelant et lui mon jeune soutien... Je le vois encore, s'arrêtant sous un réverbère et me contant les luttes romantiques qu'il eut à soutenir en faveur d'Hugo, soulignant d'un geste fier ce début de phrase où il mettait un entrain de soldat à l'assaut : *Je fus trouver Charles X et je lui dis : Sire...*

Pourrai-je oublier ces soirées de l'Arsenal où pour moi défilait la tradition orale de tout un passé, où le regretté bibliophile m'apprenait paternellement à distinguer les souvenirs écrits des souvenirs parlés, où l'on retrouvait comme un écho direct des bavardages du salon de la duchesse d'Abrantès, ou enfin, lorsque j'offrais le bras à quelque gracieuse octogénaire voûtée, avant de passer à table, j'écoutais avec stupéfaction une voix chevrottante qui me murmurait cette suite de conversation : ... *Ainsi, un soir, à l'Abbaye-aux-bois, dans tout l'éclat de ce qu'on voulut bien appeler ma beauté, M. de Chateaubriand me fit galamment le madrigal suivant...*

*
* *

Je m'étais promis, au début de cet article, écrit à la hâte, en plein deuil de la pensée, de me montrer plutôt anecdotique que biographe et catalographe, mais le courage m'a manqué avec l'indépendance d'esprit nécessaire à cette besogne. Je suis allé tout droit devant moi à travers l'œuvre, pour ne pas trop retrouver sur mon chemin l'ami généreux qui revit encore sur ma table en un dossier de lettres que je n'ai point osé ouvrir. Plus tard sans doute il me plaira d'écrire une longue notice sur ce cher défunt, qui avait oublié l'âge dans le travail et qui laisse inachevée une série considérable d'ouvrages.

Il préparait pour la maison Didot un gros vo-

lume sur *la Restauration;* il laisse également, à ma connaissance, un livre considérable sur l'*Histoire de la cuisine ancienne et moderne* et douze tomes de ses *Mémoires,* qui s'arrêtent à la date de 1850.

Paul Lacroix fut un collaborateur assidu du *Livre;* il rêvait d'y publier une curieuse série de notices bibliographiques sur des écrivains inconnus du grand siècle, pour en former en quelque sorte un *Quérard des livres français imprimés au XVIIe siècle;* il projetait de nombreuses études sur *les Romantiques avortés;* il avait également ébauché pour cette revue une intéressante *Histoire des livres doubles dans les bibliothèques publiques,* ainsi qu'une collection physiologique des *Voleurs et destructeurs de livres.*

Personne, hélas ! ne saurait reprendre ces projets ni les traiter avec la science, l'humour, l'élégante concision, la conscience littéraire et surtout la prodigieuse mémoire qu'il y eût apportés.

. . . . . .

La bibliothèque particulière du bibliophile Jacob sera livrée aux enchères au mois de mars prochain. — Je ne saurais dire ce que deviendront ses manuscrits. M. Paul Guilhiermoz, son neveu, a été désigné comme son exécuteur testamentaire.

VIII

Janvier 1885

Autour d'un clocher *et* Charlot s'amuse *devant les assises de la Seine. — L'éditeur Kistemaeckers et la consultation des avocats belges. — L'Histoire des ouvrages poursuivis et condamnés. — Le Livre du monde, d'après Balzac. — Adieux d'un éditeur au public. — Malassis et Liseux. — Une nouvelle illustration de* Mademoiselle de Maupin. *— Difficultés de l'interprétation d'une telle œuvre. — MM. Toudouze et Champollion. —* Les œillets de Kerlaz, *par André Theuriet. — Une devise pour les éditions Conquet.*

Il faut que les balances de la justice soient bien singulièrement faussées pour qu'à quinze jours d'intervalle les jurés des assises de la Seine aient, contre toute équité, condamné l'auteur et l'éditeur du roman *Autour d'un clocher* et acquitté le peintre de *Charlot s'amuse*. M. Desprez, le jeune romancier de talent qui vient de subir un mois de prison pour outrage aux bonnes mœurs, comme un simple monomane ou *exhibitionniste,* avait fait avant tout œuvre d'art littéraire dans sa très remarquable description de mœurs villageoises; quelques passages seuls étaient incriminés,

mais il ne faut, dit-on, que dix lignes d'un homme pour le faire pendre et les honorables négociants ou industriels qui composent d'ordinaire l'aréopage des assises confondent volontiers *autour* avec *alentour,* et sont aptes à juger de la morale en littérature comme M. Jourdain à distinguer les vers de la prose.

Voici, d'autre part, M. Paul Bonnetain mis en cause et acquitté, deux longues années après la publication de ce *Charlot s'amuse* qui fit justement scandale lors de son apparition; ici, il y avait, à n'en point douter, recherche voulue d'un succès malsain. Après l'ouvrage universellement connu de Tissot et le livre anglais *Onania,* il était superflu de romantiser, dans sa stérilité, la pollution volontaire et de décrire un mal honteux avec des complaisances et des raffinements inouïs. Ce livre eût été saisi et condamné au feu, à l'antique méthode, aussitôt sa mise en vente, que personne, j'ose l'affirmer, n'y aurait trouvé à reprendre; mais, après deux années d'attente, la vieille magistrature, d'un pas boiteux, s'avise d'ouvrir une enquête sur cette production d'un auteur jaloux d'acquérir un nom en se faisant si mal la main au dur métier des lettres. Aussi n'est-on point médiocrement étonné de voir l'indulgence d'un tribunal qui, par sa maladroite mise en accusation de *Charlot s'amuse,* n'a fait qu'aviver la curiosité publique au sujet d'une œuvre digne d'être condamnée au silence des vices solitaires.

Cette coïncidence bizarre de deux verdicts si opposés, portés ostensiblement à faux sur deux ouvrages publiés par la même librairie, mérite de fixer un instant la pensée des lecteurs, et il n'y a qu'à la cour du roi Pétaud qu'on aurait chance de trouver des jugements si contraires au bon sens et même à la morale. Le glaive de la justice ressemble au couteau de Janot : on en change tantôt le manche, tantôt la lame, mais il est rarement intact et n'est plus tenu que par le caprice. En ce qui concerne le roman *Autour d'un clocher*, l'éditeur belge, M. Henry Kistemaeckers, a été soumis à la même peine que l'auteur, M. Desprez ; c'est là un fait sans précédent et qui réduit à néant cette frontière de Belgique que l'on aimait à traverser, sous l'empire, pour remplir ses poches de petits livres gaillards publiés sous le manteau. Le temps est proche où MM. les éditeurs de Belgique iront au Congo pour mettre au jour leurs grasses fantaisies illustrées de cartes transparentes. Bruxelles est aujourd'hui à portée des foudres de la Thémis française.

*
* *

M. Kistemaeckers, citoyen belge, bien que déclarant avoir mis lui-même en vente sur la place de Paris et envoyé aux libraires de province le livre *Autour d'un clocher*, supposait qu'on ne pouvait sérieusement instruire contre lui, et il se croyait sûrement abrité par un curieux mémoire

rédigé en sa faveur par les sommités du barreau de Bruxelles et dont il est curieux d'étudier la logique:

« M. Kistemaeckers, y est-il dit, n'a fait en France que ce que les éditeurs français font régulièrement en Belgique : il est venu s'entendre avec les libraires pour la vente de son ouvrage et n'a, en définitive, rien vendu; la preuve en est qu'il n'a droit à recevoir le payement de ses exemplaires qu'après leur vente au public par les libraires, et non autrement.

« Erreur matérielle de fait, source d'une erreur de droit; M. Kistemaeckers, *éditeur* à Bruxelles, n'a pas vendu l'ouvrage ni à Paris ni en France, il a fait simple acte d'éditeur en venant se mettre en rapport avec les libraires français chargés éventuellement de cette vente.

« Si M. Kistemaeckers n'a pas fait acte de libraire, mais d'éditeur, il ne peut être poursuivi devant la justice française; les seuls actes qui lui incombent, c'est-à-dire l'édition ou la publication et l'expédition des exemplaires, ayant été accomplis en Belgique et par un Bruxellois.

« Ce point est incontestable en droit; s'il en était autrement, tout éditeur pourrait être poursuivi devant toutes les juridictions du monde; la loi et le bon sens s'opposent à ces abus internationaux; aussi M. Kistemaeckers, bien que qualifié éditeur dans l'arrêt et dans la citation, est poursuivi comme libraire.

« Supposons cependant que M. Kistemaeckers,

contrairement à la réalité, ait agi en France comme libraire, encore ne tomberait-il pas sous le coup de la loi répressive.

« La loi du 29 juillet 1881 est formelle; ni son texte ni son esprit ne permettent, dans l'espèce, de poursuivre les libraires. L'art. 42 fixe la hiérarchie des coupables dans l'ordre suivant : 1° les gérants ou éditeurs; 2° à leur défaut, les auteurs; 3° à défaut des auteurs, les imprimeurs; 4° à défaut des imprimeurs, les vendeurs.

« L'éditeur ne pouvant être poursuivi parce qu'il est Belge et domicilié en Belgique, l'auteur seul est responsable; puisque l'auteur ne fait pas défaut, les libraires ne peuvent être poursuivis.

« Cela est si vrai que les trois cents libraires français auxquels l'éditeur belge a non pas vendu, mais expédié son ouvrage de Belgique en France, et qui, eux, ont vendu le livre incriminé, n'ont pas même été inquiétés.

« A part, dit M. Lisbonne, rapporteur de la loi, « le cas où on pourra mettre éditeur et auteur en « cause, il n'y aura *jamais qu'une* personne à tra- « duire en justice. » M. Floquet, voulant prévenir toute controverse, ajoutait sans soulever d'objection : « *A défaut,* cela veut donc dire *à l'exclu- « sion.* » (Discours du 15 février 1881.)

« Le principe de la loi n'est-il pas que la librairie et l'imprimerie sont libres, et, dans le système opposé, que devient notamment la circulaire du ministre de l'intérieur postérieure à la loi et d'après

laquelle la librairie étrangère peut entrer librement en France ?

« Il semble, au contraire, d'après ce qui précède, que, même le libraire étranger introduisant des livres en France et les vendant à des libraires français, ce qui n'est pas le cas de M. Kistemaeckers, ne peut être poursuivi devant la juridiction française.

« On objectera que l'exemption de complicité accordée par l'art. 43 aux imprimeurs n'a pas été étendue aux libraires, qu'elle figurait dans le projet de rédaction de cet article, mais qu'elle a été supprimée.

« Cette suppression est une simple inadvertance, puisqu'elle est contraire à toutes les déclarations des rapporteurs de la loi et des orateurs qui ont pris part à sa discussion.

« L'art. 22 de la loi de 1881 ne punit comme complices, conformément au droit commun, que les colporteurs et distributeurs, c'est-à-dire les vendeurs ambulants, à l'exclusion des libraires établis à domicile fixe.

« En résumé, M. Kistemaeckers, éditeur belge et domicilié en Belgique, ne peut être poursuivi en France, comme libraire, colporteur ou distributeur de l'ouvrage *Autour d'un clocher*. Il n'a exercé dans ce pays aucun acte caractéristique de ces professions ; la vérité est qu'il ne s'est rendu en France que pour y faire ce que font régulièrement, en Belgique, les éditeurs français :

s'entendre avec les libraires pour lancer, comme on dit, le livre dont s'agit et en préparer le succès. »

*
* *

MM. les magistrats et jurés des assises de la Seine ne se sont point rendus à l'argumentation de MM. les avocats de Bruxelles; l'éditeur de *Autour d'un clocher* a été condamné par défaut à un mois de prison et à 1,000 francs d'amende.

O sottise humaine! Voilà un roman qui avait eu son heure de vogue et qui allait peut-être se confondre avec tant d'excellents romans trop obscurs dans l'oubli des lendemains de succès. Sa condamnation le glorifie et le classe parmi les martyrs du livre, à côté des *Diaboliques* et de la *Chanson des gueux*. On ne le verra plus maintenant parmi les ouvrages en lots dans les ventes publiques; il aura l'honneur d'être catalogué à part avec la mention : *très rare;* il sera recherché à l'égal de ces éditions originales de certains romans de la jeunesse de Bàlzac, que l'ineptie de la Restauration condamna à être brûlés par la main du bourreau.

Le pauvre Kistemaeckers s'arrêtera dorénavant à Feignies, dans la crainte que l'express de France ne le conduise directement à Sainte-Pélagie.

*
* *

L'histoire des livres poursuivis, supprimés ou

condamnés au cours seul de ce siècle suffit à prouver, à distance, l'impuissance et le ridicule de certaines de ces manifestations judiciaires, et à démontrer combien le sentiment de morale varie selon les temps, les milieux et les gouvernements. — On n'a qu'à ouvrir les divers catalogues des écrits soumis à la censure depuis le premier Empire jusqu'à nos jours, pour se convaincre que les plus grands génies et que les plus inoffensifs écrivains ont tour à tour été soumis à cette singulière inquisition de la pensée imprimée. Tel ouvrage, qui aujourd'hui nous semble fade comme la guimauve, fit, il y a quelque vingt ans, sauter sur la moleskine la magistrature assise. La Fontaine, Voltaire, Rousseau ont été mis à l'index durant de longues années; et, s'il nous fallait seulement parcourir ce martyrologe littéraire, la revue menacerait de traîner en longueur.

« On nous parle, écrivait ironiquement l'auteur des *Contes drôlatiques*, de l'immoralité des *Liaisons dangereuses* et d'un autre livre qui a un nom de femme de chambre; mais il existe un livre horrible, sale, épouvantable, corrupteur, toujours ouvert, qu'on ne fermera jamais : le grand livre du monde. — Sans compter un autre livre mille fois plus dangereux, qui se compose de tout ce qui se dit à l'oreille, entre hommes, ou sous l'éventail, entre femmes, le soir, au bal. »

Les condamnations intermittentes — et au hasard — de livres soi-disant immoraux ne servent

qu'à surexciter les imaginations naïves, comme les feuilles de vigne en zinc des musées nationaux.

*
* *

Un éditeur érudit dont j'ai eu en mainte occasion le plaisir de parler, et qui eut maille à partir avec dame Justice, le sieur Isidore Liseux, publie son dernier ouvrage de curiosité ancienne : *la Rafaëlla,* dialogue de la gentille éducation des femmes, par Alessandro Piccolomini, archevêque de Patras et coadjuteur de Sienne, au XVIe siècle, avec texte traduit par Alcide Bonneau et une notice de haut intérêt. — En tête de cet ouvrage, qui est la digne suite des *Dialogues de Luisa Sigea*, l'éditeur, à la manière des anciens maîtres, fait ses adieux aux amateurs de curiosité en des termes d'une philosophie si doucement chagrine que j'en dois donner ici quelques légers aperçus :

« Comme Horace parlant aux jolies filles de Tibur, j'ai guerroyé, *militavi,* et comme lui je suis las. — Il y a dix ans que j'édite ; au seuil de la onzième année, j'éprouve un peu de cette torpeur, de ce pressentiment de la fin qui paralysaient, à la fin de l'an 1000, les chrétiens du moyen âge.

« J'ai amusé les uns : les gens de sens et de belle humeur, les tolérants, les sceptiques ; j'ai irrité les autres : les envieux, les malingres, ceux qui enragent du plaisir d'autrui. — Des animaux mal-

faisants, hiboux encapuchonnés, renards mitrés, chats fourrés, vipères, fouines, belettes, ont voulu me nuire sans trop de succès — plaies d'argent ou d'honneur (j'entends *honneur* à la façon de ces êtres-là) me sont peu sensibles.

« Des magistrats, qui auraient dû se rappeler l'adage : *De minimis non curat Prætor,* ont déployé à mon intention l'appareil majestueux et formidable de la cour d'assises. — Il paraît que j'avais outragé les bonnes mœurs (de vieilles demoiselles que je ne connais même pas de vue, ne les ayant rencontrées nulle part) en imprimant à cent cinquante exemplaires des poésies du XVIe siècle ; — un jury de bourgeois fort civils, maîtres chaudronniers, maçons, bouchers, fumistes, m'a déclaré coupable. — Voilà certes une loi bien raisonnable, qui remet à des juges de cette compétence l'appréciation d'un délit de littérature.

« N'importe ! Je m'incline devant le fait brutal. J'accepte ce verdict; sans doute je pourrais demander ce que c'est qu'un délit de littérature ; je pourrais plaider les traditions, les immunités de l'art. Les autorités ne me manqueraient pas.

« Mais, encore une fois, à quoi bon ? Je perdrais mon latin à prêcher mes juges, les fumistes, bouchers, maçons et *tutti quanti.* Ayons plutôt la sagesse du philosophe Renau, et, à son exemple, respectons la bête irresponsable qui peut nous mordre, « ayons des égards pour les chiens », surtout pour les chiens.

« Donc, lecteurs, dit en terminant l'ex-éditeur du *Musée secret,* vous qui avez suivi et encouragé mes travaux, adieu ! — En vieillissant, le diable se fait ermite, mon prochain volume sera un gros ouvrage de théologie. »

L'épître n'est-elle pas spirituelle ? — Henri Estienne l'eût signée et elle fleure bon son terroir gaulois ; — il ne faut voir là cependant, à mon avis, qu'une boutade d'éditeur Alceste, et je gagerais que ce n'est qu'une fausse sortie : — on n'a point, durant dix années consécutives, vécu passionnément dans les épreuves, redressant les textes, scrutant la pensée des auteurs oubliés, annotant de ci, préfaçant de là ; on ne s'est pas impunément nourri, grisé d'encre d'imprimerie, on n'a pas en vain habitué son œil aux caractères elzéviriens durant des veilles prolongées, pour abandonner aisément la vie factice qu'on s'est créée et qui rend toute autre existence impossible. — L'érudition est une tunique de Nessus qu'on ne saurait jeter négligemment aux orties ; elle consume ceux qui l'ont revêtue. — Malassis autrefois essaya également de se soustraire à la librairie de curiosité ; il y revint malgré lui, et tous nous l'avons vu, durant les dernières années de sa vie, errant de bouquiniste en bouquiniste, toujours épris de réimpressions nouvelles, ne vivant que des lettres, dévoré par la nostalgie de l'édition, tué par son inactivité.

Isidore Liseux qui est, avec Poulet-Malassis, une

des plus originales figures d'éditeurs-lettrés de ce siècle, n'abdiquera pas avec l'aisance qu'il affecte ; si la lassitude qui transpire dans son *Adieu au Public* était feinte, le catalogue complet de ses publications démontrerait surabondamment qu'il a droit à quelque repos ; mais j'ose prédire que nous le verrons avant peu revenir à ses anciennes amours. Peut-être abordera-t-il un genre littéraire nouveau, moins susceptible d'effaroucher les âmes constipées et la pudeur brevetée de la magistrature ; ce qui est certain, c'est qu'il fera sa rentrée comme ces coquettes de théâtre qui se sentent mourir dans les somnolences de la vie privée et qui voient un flux de jeunesse reparaître en elles à l'approche des feux de la rampe.

*
* *

Voici un livre, par exemple, qu'on réédite à grand luxe chez Conquet, et qui, lors de son apparition, a frisé de bien près le réquisitoire de MM. les procureurs du Palais ; je veux parler de *Mademoiselle de Maupin*, cette œuvre maîtresse de Théophile Gautier. — Qui songerait aujourd'hui à voiler de mépris ce roman idéaliste, dont la préface, pleine de fantaisie ironique, échauda jadis tous les chats châtrés de l'Académie !

Ce livre est classé parmi les meilleurs, que dis-je ? c'est un classique du romantisme, si l'on veut bien me passer cette figure ; aussi son dernier

éditeur a-t-il voulu lui donner la consécration d'une illustration qui me paraît définitive.

On connaît la réimpression en deux volumes, parue il y a plus d'une année, d'un tirage hors ligne, à 500 exemplaires, et qui fait sinon prime, — un mot dont on abuse, — du moins bonne figure dans la bibliothèque des amateurs difficiles. — Chacun attendait l'illustration avec impatience ; Louis Leloir s'en était chargé ; mais la mort surprit ce gracieux artiste, à l'heure même où il caressait son rêve de résurrection Louis XIII. M. Conquet s'adressa alors à M. Édouard Toudouze, ancien pensionnaire de la villa Médicis, et qui, jusqu'alors, n'avait point abandonné le pinceau du peintre pour le crayon de l'illustrateur.

L'entreprise était hardie ; déjà divers éditeurs s'étaient essayés dans l'illustration de ce livre si contraire aux interprétations hâtives et vulgaires. Aucun n'avait entièrement réussi. — Comment rendre le mélange d'idéalité chevaleresque, la sentimentalité et à la fois le sensualisme délicat d'une œuvre si profondément littéraire ? Ici, tout vit dans la fiction la plus fine, toutes les silhouettes de personnages se meuvent dans le vague d'un rêve ; on ne saurait dire si réellement héros et héroïnes appartiennent au début du siècle dix-septième, ou si plutôt ce ne sont point de jeunes créatures de l'an de grâce 1830. — Rien ne repose sur des données précises ; la fantaisie seule

a pris son vol aérien dans le cerveau puissant de l'artiste, et le moindre défaut de goût ou de tact dans l'interprétation d'un roman si légèrement tissé d'audacieuses « songeries » menaçait de tourner à la déroute, en contrariant l'esthétique du lecteur.

D'autre part, comment se maintenir décemment dans le milieu de passions troublantes; comment ne pas incendier le nu de ces compositions; comment ne pas tomber de l'extase amoureuse dans la peinture des lascivités? — Rien de plus difficile, et je croyais bien que jamais illustrateur n'aurait la main assez experte pour faufiler son talent dans le labyrinthe intellectuel d'une si originale production.

Si M. Édouard Toudouze ne m'a pas absolument détrompé, je dois déclarer qu'il est allé au delà des limites concevables, et que ses compositions sont surprenantes de délicatesse, d'ingéniosité, d'habileté et de rendu. — Ses dix-huit compositions sont autant de tableaux charmants, autant d'heureux spécimens de bon goût et de grâce. — Ses costumes n'empruntent rien aux banalités du travesti, et, sans copier de trop près le document exact, demeurent dans le pittoresque même rêvé par le maître.

Décoration, ameublement, tout est à l'avenant, rien ne choque; chaque personnage a été posé dans son milieu et revu par la fantaisie du compositeur. — On essavera évidemment par la suite

d'autres illustrations de *Mademoiselle de Maupin,* on y apportera peut-être plus de piment dans la recherche des scènes à peindre, mais M. Toudouze aura lancé un singulier défi à l'avenir, et aucun peintre n'apportera dans cette œuvre plus de conscience, plus d'honnêteté de dessin et aussi plus de sensibilité artistique.

M. Conquet a trouvé dans M. Champollion l'aquafortiste un admirable collaborateur, qui sait mettre, dans sa gravure si fine et si sobre d'effets tapageurs, l'esprit, le moelleux, la grâce des maîtres du siècle dernier. M. Champollion est un des rares aquafortistes modernes qui sachent faire *blond* et harmonieux, un des seuls qui répugnent aux appels brutaux du burin; il ne tourne pas la difficulté, il la domine; ses cuivres ont un cachet de morsure, un enveloppement de pointe qui ravissent les connaisseurs en la matière.

Voilà donc Mlle de Maupin habillée pour longtemps de son vrai costume original, en grande dame qui en impose par la distinction discrète de sa mise. Nous sommes, de ce fait, heureusement débarrassés des *Maupin* vêtues en blanchisseuses de la mi-carême et des *Théodore* revêtus de la cape et du feutre empanaché des mousquetaires d'opéra.

*
* *

Je ne quitterai pas la librairie artistique de la

rue Drouot sans examiner la dernière publication de M. Conquet : *les Œillets de Kerlaz*, œuvre originale de M. André Theuriet, éditée dans le format in-12 et illustrée de huit en-têtes et culs-de-lampe de Giacomelli, gravés par de Mare, et de quatre eaux-fortes hors texte de Rudaux.

Le nouveau roman de M. Theuriet est une sorte d'idylle bretonne avortée qui impressionne encore après vingt ans passés l'imagination naïve et ardente de l'héroïne Anne de Ploudaniel. — Ce n'est là qu'une légère étude psychologique, sans entassements de faits, une peinture mièvre d'une passion qui se développe dans la solitude de la lande sauvage des environs de Douarnenez ; — ce conte honnête et simple, sobrement exposé, contient une expression de tristesse doucement troublante. — L'écrivain est resté dans la gamme grise, donnant en littérature l'exemple d'un savoir-faire volontairement primitif, comme Bastien Lepage fit en peinture dans quelques-unes de ses toiles.

J'avoue ne pas raffoler outre mesure de cette petite bluette, qui n'est aucunement capiteuse et reste dans la froideur du camaïeu ; cela tient évidemment à un goût un peu blasé et surchauffé ; je n'insisterai donc pas sur mon opinion personnelle de critique, d'autant que j'ai sous les yeux un volume ravissant, fait pour passionner mes frères bibliophiles. Les gravures hors texte de Rudaux sont d'un artiste qui sait rendre le moderne

avec la brillante manière des Duez et des Dagnan-Bouveret; de plus, le peintre est doublé d'un fin graveur, ce qui est rarissime à l'heure présente. Ces quatre planches de plein air et d'intérieur sont absolument dignes de remarque.

Il faut louer aussi les en-têtes de Giacomelli; notre rêverie aime à se perdre dans ces paysages pleins de pittoresques perspectives : au demeurant, livre charmant. Je voudrais que l'éditeur Conquet, dont le nom devient synonyme de succès, fit graver, à l'exemple des vieux éditeurs du XVIe siècle, une originale marque typographique avec ces mots en exergue : *Conquérir*, ou plutôt, s'il le préfère : *de Conquet en conquêtes.*

IX

Mars 1885

Jules Vallès bourgeois et banquier. — La collection du journal la Rue. — *Le boniment du début. — Les collaborateurs de Jules Vallès. — Victor Hugo jugé par Vingtras. — Baudelaire et Vallès. — La liberté de l'orthographe décrétée par la Commune. — La fin de* la Rue. — *Le Journal de Sainte-Pélagie. — Vallès au* Figaro : *Les lettres d'un irrégulier.* — Le Bachelier, *livre à clef; principaux personnages.* — Les Etapes d'un réfractaire, *par Jean Richepin.* — L'Ame nue, *d'Edmond Haraucourt.* — La Légende des sexes. — *Une chanson à boire. — Un chef-d'œuvre inconnu.* — Sir Lionel d'Arquenay. — *Jules-Lefèvre Deumier. — Idées originales sur les romans. — Un paradoxe de Julius Smith Esq. — Le repos que donne un bon livre.*

Jules Vallès, ayant certain jour à se montrer sévère dans une étude sur un homme de lettres défunt, écrivit cette phrase : *La mort n'est pas une excuse !* — Le réfractaire qui vient de mourir, et que les anarchistes ont conduit en terre avec un si grand fracas, mérite qu'on retourne contre lui cette parole impitoyable. Non, certes, la mort pour lui n'est pas une excuse ; et, soit qu'on le suive à travers ses ouvrages ou dans

les diverses manifestations de sa vie publique, soit qu'on examine Vingtras ou qu'on étudie Vallès, l'homme apparaît en lui sans grandeur, sans dignité, sans convictions. L'envie, plus que la révolte superbe, rugissait en son cœur; la vanité, l'ambition, l'orgueil, la soif ardente des jouissances matérielles marquent peu noblement son œuvre aux quatre coins et lui interdiront une place durable dans l'histoire des lettres de ce temps. — Du talent, il en eut, on ne saurait lui en méconnaître, mais un talent malsain, furieux, desséchant, un talent de nihiliste infécond et abaissant, où se laissent voir toutes les plus tristes, les plus plates passions humaines, où jamais l'âme ne chante rien d'élevé, où le cœur disparaît, où la conviction intime fait défaut. Vallès fut une sorte de Tyrtée de l'avidité sociale; il sonna la curée de l'argent et spécula sur les barricades et les rues dépavées. — Au fond, ce mangeur de bourgeois fut le plus vulgaire bourgeois du monde; il était né pour être banquier, il ne fut que banquiste; il eut des ambitions banales de remueur d'or, des rêves de grosses jouissances et de confortable clinquant; il n'eut rien de l'artiste surmené par la grande flamme intérieure; il ne fit qu'attiser sa cupidité, dresser ses chimères en théorie et toute son esthétique est contenue dans cette phrase de préface de son pamphlet : *l'Argent*, qui marqua son début littéraire en 1857 :

« Faisons de l'argent, morbleu ! Gagnons de quoi venger le passé triste, de quoi faire le lendemain joyeux, de quoi acheter de l'amour, des chevaux et des hommes. »

Quelqu'un n'eut-il pas raison de l'appeler : *Monsieur Joseph Proudhon?*

*
* *

Je viens de mettre hors rayons de ma bibliothèque cette curieuse collection de *la Rue,* « Paris pittoresque et populaire », dont Vallès fut le fondateur et le directeur, du 1er juin 1867 au 11 janvier 1868. — En tête de ce précieux recueil se trouve insérée par la main pieuse d'un collectionneur la fameuse caricature de Vallès en bouledogue, suivant le convoi du pauvre, une casserole attachée à la queue, avec cette légende ambiguë, autographe de Vallès : *Chargez !*

André Gill fit paraître ce portrait-charge — un de ses meilleurs parmi tant d'autres remarquables — dans le numéro de *la Lune* du 14 juillet 1867, — date fatidique !

Je ne connais point, — à part *le Boulevard* de Carjat, — parmi les nombreux journaux satiriques illustrés qui marquèrent les dernières années de l'Empire, de plus typique publication que cette *Rue* qui compte trente-trois numéros. Vallès, non content d'avoir trouvé l'enseigne, fit lui-même le boniment aux abords de cette boutique où il ve-

nait enfin de se mettre dans ses meubles. — Écoutons le farouche Barnum des va-nu-pieds, dans une de ses plus éclatantes tirades :

Nous aimons la vie, nous la rechercherons et la mettrons partout... C'est donc Paris, Paris misérable et glorieux, Paris dans sa grandeur et son horreur que *la Rue* va mouler, mouler vivant, mordant dans la peau, le plâtre, dans la pierre, la chair. — Nous donnerons des nouvelles de ce grand corps fiévreux... Nous compterons aussi les pulsations de son pouls et les battements de son cœur; nous voulons peindre tout entière une époque, la plus étrange peut-être de l'histoire, et nous devons faire entendre, aussi bien que la complainte des pauvres ou le chant du travail, le cri de nos passions. — Nous sonnerons l'attaque et donnerons l'assaut contre toutes les forteresses, institut, académies, du haut desquelles on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre; Gavroche battra la charge sur le pont des Arts, Giboyer clouera aux portes de la Sorbonne son gant crevé, et nous racolerons des poêles à frire pour aller donner charivari à M. Auber, sous les fenêtres du Conservatoire... — Nous crierons : « silence aux ganaches! » et peut-être bien : « à bas les morts ! » Nous attaquerons toutes les aristocraties, même celles de la vieillesse et du génie, et nous peindrons tels qu'ils sont les grands comme les petits, les respectés comme les misérables !

Des mots !... des mots !... qui emplissent ce porte-voix et attirent la foule, puis la désillusion; les campagnes de *la Rue* ne furent pas si terribles : on y exhiba plus de vices qu'on n'y étripa de célé-

brités; *la Rue* ne devint point le Carrefour des écrasés : elle resta pittoresque et sans scandale; c'est à peine si quelques chiffonniers de la rédaction jetèrent au passage à la hotte, comme tas de vieilleries, le Dante, Hugo, Michel-Ange, Virgile et Shakespeare; à peine si quelques loustics, envoyant le vieil Homère aux Quinze-Vingts, se déclarèrent « rassasiés de gravité, de morale et de gloire » et crièrent comme à la fin d'un monde : « Allons ! vive la Blague ! » — La véritable épigraphe de *la Rue* serait plutôt ce mot sincère que le rédacteur en chef lança un jour à la tête d'un débutant qui lui portait un article de conviction émue : « *Au diable, les principes ! Nous sommes ici pour la démoralisation !* »

Il fait bon cependant flâner dans cette *Rue*, pleine de dévergondage, où une foule de sous-Sébastien-Mercier nous peignent les tableaux de banlieue et nous montrent tous les saltimbanques et malandrins de la place publique : « l'astronome du pont Neuf » ; Mathusalem, le raccommodeur de porcelaine de la barrière du Maine ; Bourdon, le guittariste du boulevard Saint-Michel ; les danseurs de corde de la place d'Austerlitz ; le camelot, Bullier, le banc des accusés de la barrière Montparnasse, le poète Poulaillon, que toute une génération d'étudiants a connu du *Bas-Rhin* au *café d'Harcourt;* « la belle Césarine ou la Vénus au râble », tous les héros du pavé, toutes les fleurs de bitume qu'on vit éclore au milieu du

Paris nouveau, dans le soleil couchant des gloires impériales.

Vallès avait groupé autour de lui une phalange baroque de collaborateurs, dont les noms seuls (plusieurs étaient alors entièrement inconnus) font naître de singuliers rapprochements, évoquent des souvenirs bien divers. — Parmi ces écrivains publics de *la Rue,* voici Georges Cavalier, dit *Pipe en bois,* le chef des fifres rebelles d'*Henriette Maréchal,* un héros ! — Gustave Puissant, le célèbre auteur des *Écrevisses du Petit Auguste,* ami intime de Vallès, et qui fut mis hors la loi lorsqu'il fut avéré que ce faux frère émargeait « au fonds des reptiles » de la rue de Jérusalem; — Arthur Arnould, le futur membre de la Commune; Duranty, le critique d'art; Henry Maret, Gustave Maroteau, le poète des *Flocons*, mort depuis, déporté à *la Nouvelle ;* Ernest Havet, André Gill, aussi malicieux et paradoxal écrivain que superbe caricaturiste, dont on connaît la triste fin; Philippe Desclée, le frère de la pauvre *Froufrou;* Albert Brun, Paul Mahalin, Fulbert Dumontheil, Savinien Lapointe, A. Ranc, qui y publia des *Notes de prison;* Charles Lepère, alors simple avocat à Auxerre, dont on retrouve une complaisante paraphrase de sa célèbre chanson du *Vieux quartier Latin;* puis enfin les purs lettrés : Paul Arène, Cladel, Jules Claretie, André Lemoyne, E. Pouvillon, Ernest d'Hervilly et Fran-

cis Magnard, dont on peut lire deux charmantes études, l'une sur *Montmartre*, l'autre intitulée : un *Échappé de séminaire*. — Régamey, Gill et Pepin furent les trois illustrateurs patentés de *la Rue*.

Jules Vallès fut presque toujours le ténor de la bande ; à de rares exceptions, chaque numéro de *la Rue* s'ouvre par un premier Paris du réfractaire. Parmi les plus curieux ou les plus violents, je remarque les articles intitulés : *Mazas, les Duellistes, Hernani, les Criminels, le Concours des Beaux-Arts, Charles Baudelaire, Antony, Rome, les Mercenaires, la Société des gens de lettres, la Tribune,* et enfin *les Cochons vendus,* ce fameux réquisitoire contre les remplaçants militaires, « les marchands d'hommes », qui lui valut (comme étant entaché de politique) la saisie, puis la suppression de *la Rue,* « journal exclusivement littéraire. »

On jugera de la critique de l'auteur du *Testament d'un blagueur* et de sa haine des supériorités intellectuelles par les deux extraits que je vais donner et qui méritent d'être sortis de cette fosse commune de *la Rue,* où peu de chercheurs s'aviseraient de les aller déterrer. Au cours d'un acerbe éreintement d'*Hernani,* Jules Vallès, avec l'aveuglement d'un taureau, piétine sauvagement sur le premier poète du siècle, qui semble le gêner décidément :

M. Victor Hugo, écrit-il, n'est qu'un superbe monstre.

— Il est venu au monde la tête et la poitrine vides, sans cerveau ni cœur ; mais, comme ce Memnon dont il parle, il chante dès qu'un rayon le touche, rayon de soleil ou de gloire, feu d'église ou éclair d'épée, flamme qui jaillit de la couronne d'un roi ou du fusil d'un émeutier. — Il fut le Memnon de beaucoup de gens et de bien des choses, de Napoléon Ier, de Charles X, de Louis-Philippe, le sous-Memnon du président, et le voilà redevenu le Memnon en chef de la Liberté.

Qu'il soit cela : une statue creuse que quelques-uns planteront comme le dieu de la défaite, où l'on accrochera des ex-voto et sur laquelle on frappera, comme les paysans sur les casseroles, pour appeler ou maudire les abeilles ! Cela et rien de plus !

Ici montre-t-il encore une certaine hardiesse et quelque ingéniosité dans cette franche attaque contre le Bouddha de la littérature qu'il juge trop haut dans l'esprit de ses concitoyens ; — ce provocateur des dieux, ce sapeur des religions est dans son rôle et on constate en souriant qu'il ne s'y prend point trop gauchement. — Il n'en fut point de même vis-à-vis de Baudelaire, sur lequel ce Giboyer hargneux fit (au lendemain même de la mort de l'auteur des *Fleurs du mal,* le 7 septembre 1867) un article écœurant, qui blesse à la fois toutes les convenances et tout sentiment de vérité. — Il injurie le poète, il raille sans pitié sa folie des derniers jours, comme il devait plus tard se railler de la folie du pauvre André Gill ; il arrive même à glisser des mots sceptiques entre les hoquets de son agonie. L'article est long et

impitoyable. Je ne citerai que quelques passages typiques :

Poète, Baudelaire ne l'était point de par le ciel, et il avait dû se donner un mal affreux pour le devenir. — Il eut une minute de gloire, un siècle d'agonie : aura-t-il dix ans d'*immortalité ?* — A peine !

Ses admirateurs peuvent tout au plus espérer pour lui qu'un jour un curieux ou un raffiné logera ce fou dans un volume tiré à cent exemplaires, en compagnie de quelques excentriques crottés. Ne demandons pas plus pour lui : il ne mérite pas davantage ; et combien sont tombés qui étaient plus dignes d'être embaumés dans les pages d'un Elzevier ! Mais aussi ceux-là sont morts poitrinaires et non pas fous ; ils n'ont point eu les préoccupations terribles et les angoisses mesquines qu'eut toute sa vie ce forçat lugubre de l'excentricité.

Né bourgeois, il a joué les Cabrions blafards toute sa vie ; il y laissa sa raison, c'était justice : on ne badine pas impunément et aussi effrontément avec certaines lois fatales, qu'il ne faut pas subir lâchement, mais qu'il ne faut pas défier non plus ; on ne surmène pas ainsi son corps et sa pensée, ou bien la nuit se fait dans le cerveau, le sang devient eau dans les veines, et il ne reste d'un homme qu'un morceau de chair épaisse et fadasse, comme un lot de viande soufflée qui tressaute et tremblote dans l'insensibilité d'une agonie piteuse. Indifférent aux grands spectacles, et par conséquent impuissant à les peindre, ne ressentant pas d'impressions, se trouvant tout de suite ruiné, à peine il avait écrit deux pages ; trop orgueilleux pour se contenter d'être talent classique, gloire officielle, il inventa, il crut inventer *le Diablotinisme* et il se figura avoir découvert Lacenaire et Lesbos. — Ah ! ne valait-il pas mieux vivre simplement

d'un travail connu, simple mortel, plutôt que de courir après les rimes étranges et les titres funèbres! Mauvais moment, d'ailleurs, celui-ci, pour les biblistes de sacristie ou de cabaret. Époque rieuse et méfiante, la nôtre, et que n'arrête pas longtemps le récit des cauchemars et le spectacle des extases. C'était déjà montrer qu'on n'avait pas le nez bien long d'entreprendre pareille campagne à la date où Baudelaire la commença ; — que Satan ait son âme !

Satan, c'était ce diablotin démodé, fini, qu'il s'était imposé la tâche de chanter, d'adorer et de bénir! Pourquoi donc? Pourquoi le diable plutôt que le bon Dieu? C'est que, voyez-vous, ce fanfaron d'immortalité, il était au fond un religiosâtre, point un sceptique; il n'était pas un démolisseur mais un croyant; il n'était que le niam-niam d'un mysticisme bêtasse et triste, où les anges avaient des ailes de chauves-souris avec des faces de catin : voilà tout ce qu'il avait inventé pour nous étonner, ce *Jeune-France* trop vieux, ce libre-penseur gamin.

On sent, à la lecture de cette ridicule prise d'armes en face du cadavre de Baudelaire, que Vallès, ce positif ventru, ce réaliste grossier, cet entrepreneur de démolitions sociales par métier, ne comprenait rien à l'art idéal, aux exquises délicatesses, aux hantises troublantes du poète des *Femmes damnées*. Ah! ce n'était pas un *névrosé*, ce dépaveur en chambre qui poussait à la rue et tremblait d'y descendre! Il avait vu Baudelaire avec l'œil stupide d'un peintre de batailles qui regarderait un Goya ou un Callot. Il était emporté par la véhémence des mots, il n'en comprit jamais l'harmonie, la ciselure et les délicieuses

souffrances que cause leur accouchement. Il vit la littérature en rouge, crevant spontanément comme un tube de couleur sur le papier; — la tradition, la langue, le culte de l'histoire des lettres, qu'était-ce pour ce faux belluaire? Néant! C'est bien là l'homme brutal et blagueur, le député de la misère appointé, qui durant la Commune écrivait à Protot une étrange proposition de décret pour abolir... l'orthographe, avec ce considérant :

La Grammaire étant le plus grand des préjugés, la plus sotte des conventions, la Commune de Paris décrète :

Article unique : Liberté de l'orthographe.

Ce qu'il détestait particulierement en Baudelaire, c'était son aristocratie intellectuelle, le vernis, le poli, la beauté de race de son style; il se savait rustre et pataud, sans origines, sans filiation avec la noblesse littéraire française, sans finesses d'attache; aussi ne put-il ramasser son talent que dans la révolte pour le cracher à la face de la société, qui ne l'eût point remarqué autrement. Il fit comme ces gens qui veulent attirer l'attention d'un salon et qui n'ayant pour cela ni la beauté, ni la grâce, ni la distinction, renversent des meubles et se montrent glorieux d'impertinence et superbes de grossièreté voulue. Vallès reprochait à Baudelaire de bégayer ses pensées avant de les produire; c'est que chez celui-ci les pensées naissaient de l'âme et chez

celui-là ne venaient que de l'esprit. Le poète pensait avec Joubert qu'un seul beau son est plus beau qu'un long parler; l'écrivain de *la Rue* n'entendait rien à ces subtilités; il dilatait sensuellement ses narines aux fortes senteurs des ferments de la vie, mais son odorat ne percevait point les vagues et troublantes effluves de l'âme, ni les parfums qui s'exhalent des mystiques incubations du lettré. A peine donnait-il dix ans d'immortalité à Baudelaire qui, après vingt-huit ans, est plus glorieux, plus grand et plus vivant que jamais dans l'esprit de nos contemporains d'élite. — Pauvre Vallès! survivra-t-il lui-même jusqu'aux dernières années de ce siècle? Malgré son œuvre écrite à l'eau-forte, je crains fort que le temps ne détruise bien vite la renommée bizarre de ce destructeur; je crains aussi que sa physionomie effacée ne séduise plus, à l'avenir, que quelque curieux dont les études seront portées vers les illuminés de ce temps et qui fera sur le réfractaire un portrait romanesque dans le goût de ceux que Gérard de Nerval consacra à Raoul Spifame, le roi de Bicêtre, à l'abbé de Buquoy, à Cagliostro et à Quintus-Aucler.

*
* *

La Rue, ai-je dit, cessa de paraître en janvier 1868, après un jugement définitif du tribunal de police correctionnelle présidé par M. Delesvaux, qui la condamnait, dans la personne de son

gérant, à deux mois de prison, plus 200 francs d'amende, et à la suppresssion de la publication. Me Clément Laurier, dont on vient de publier les *Discours et plaidoyers,* avait porté la parole au nom des rédacteurs, mais son éloquence spirituelle et généreuse n'avait point persuadé le tribunal. Vallès, dans un dernier article, écrivait :

Un jugement nous licencie, nous nous retirons en bande pour aller former ailleurs notre camp; nous ne pouvons encore dire où, mais là nous reverrons tous ceux qui ont été jusqu'ici nos amis, et que devant le tribunal j'aurais pu déclarer nos complices. Nous continuerons ici ou là, chez nous ou chez les autres, tous ensemble, à frapper au cœur et à rire au nez des plus redoutables et des plus illustres : les redoutables qui menacent de leur influence et les illustres qui abusent de leur gloire.

Nous continuerons à battre en brèche tout ce qui, en dehors de l'État ou de l'Église, est caserne ou sacristie, attaquant l'ennemi par la colère ou l'ironie, cette arme blanche de l'esprit français.

La Rue ne devait plus reparaître cependant que trois ans plus tard, en 1870, sous forme de journal quotidien, durant vingt-huit jours, puis au retour de l'exil, le 29 novembre 1879, sous la direction de Jacques Vingtras, dans un autre format, avec un nouvel esprit de polémique et une série de collaborateurs fraîchement éclos. Cette dernière reprise de *la Rue* ne compta que quatre numéros. Dans les dernières années de l'empire, Jules Vallès ne put arriver à constituer un nou-

veau journal; il ne se fit point faute d'essayer néanmoins, car je trouve au dos d'une rarissime brochure à couverture jaune intitulée : *A Henri Rochefort, les anciens rédacteurs de la Rue,* l'annonce suivante, qui date de 1868 : — « Pour paraître au premier jour, LE RÉFRACTAIRE, rédacteur en chef, Jules Vallès. Chez Madre, libraire, rue du Croissant. »

Le Réfractaire parut en effet en 1869, mais obscurément et n'eut que trois numéros. L'ancien directeur de *la Rue* rentra sans bruit au *Figaro,* le 8 mai 1868, pour y publier ses *Lettres d'un irrégulier.* Ses premiers articles n'y furent point outrecuidants; l'énergumène était devenu aphone : il fait presque amende honorable de ses anciennes turbulences, il avoue même avoir mûri et s'être métamorphosé :

Ennemi de la violence maintenant, dit-il en septembre 1868, j'en fus le cymbalier jadis; aujourd'hui, je n'aime pas plus la République à la Brutus de Rogeard que le patriotisme assassin d'Orsini. Je veux écrire sur mon drapeau : *Vivre en travaillant,* mais sans ajouter : *mourir en combattant.* Je réclame des outils, pas de fusils; je crie : Pas de sang, mais du *Pain.*

Sur la fin de 1868, Vallès se manifesta dans le *Paris,* dirigé par Henri de Pène, par un curieux placard intitulé : *Journal de Sainte-Pélagie,* entièrement autographié par tous les détenus de la

prison politique; ce factum rarissime eut deux numéros.

En 1869, *la Parodie* de son ami André Gill lui offrit une large hospitalité; ce fut là qu'il publia, sous la rubrique le *Testament d'un blagueur*, divers fragments du *Bachelier*. Ce qu'on ignore, s'il faut en croire M. A. Ranc, c'est que *le Bachelier* est un livre à clef, sinon entièrement exact, car Vallès grossissait tout par son procédé littéraire, du moins calqué sur un fond de vérité. Le héros du livre aime à se mettre en scène et à absorber l'attention; il fait petite la place des camarades et ne se montre pas égalitaire comme il le devrait. Voici, tels qu'ils nous sont fournis, les noms véritables des principaux personnages du meilleur ouvrage de Vingtras.

Rock, si bien décrit en diverses pages, n'est autre que *Ranc ; — Renoul* dissimule Arthur Arnould, qui signe ses romans *Mathey* à la *Petite République; Matoussaint* représente au naturel Charles-Louis Chassin, journaliste à la *R. F.; — Boulimier* cache la figure sympathique du poète Joseph Boulmier; dans *Legrand*, il faut reconnaître Louis Poupart-Davyl, le poète, moine, imprimeur, romancier, journaliste, auteur de *la Maîtresse légitime;* — avec *Championnet*, enfin, on se trouve en compagnie de M. Édouard Lambert, professeur au collège de Romans. J'en passe, mais des moindres.

Le Vallès de *la Rue* présente une physionomie à part, qu'il m'appartenait d'examiner et de faire re-

vivre quelques instants. A dater de 1870, le journaliste littéraire fait place au barricadier du *Cri du peuple,* au communard tapageur; celui-ci ne nous intéresse aucunement; il appartient à l'histoire, où il fera piètre figure. Aux curieux qui voudraient posséder de Vallès une biographie remarquablement écrite et une rareté bibliographique précieuse, je recommande la recherche des *Étapes d'un réfractaire*, par Jean Richepin, petite plaquette de 95 pages, de format in-18, parue à Paris, chez Lacroix et Verboeckhoven, en 1872. C'est la première œuvre imprimée de l'auteur des *Blasphèmes,* la plus « verte », ce qui ne veut pas toujours dire la plus hardie. Il est probable qu'elle restera aussi toujours la plus rare, car je ne vois point la raison qui pousserait Richepin à la réimpression de cette étude, laquelle marque son époque, et qui bientôt aura « des cheveux blancs », comme on dit de certaines reprises au théâtre.

*
* *

Un admirable livre poétique, l'un des plus puissants qui aient paru dans la seconde moitié de ce siècle, où tant de lyres se sont transformées en mirlitons, un recueil de poésies philosophiques d'une envolée magistrale et dont Vallès eût fait certainement peu de cas : *l'Ame nue,* d'Edmond Haraucourt, vient de paraître récemment chez Charpentier. Je ne sais quel sera le sort réservé à cet ouvrage

en une époque de veulerie et de *muflisme* littéraire qui semble avoir domestiqué l'esprit national en le faisant écouter aux portes des boudoirs, des bouges et des cuisines; je doute même de son succès, car la distinction suprême met un écrivain au rang des suspects; ce que je sais et constate avec joie, c'est qu'un fier et véritable poète s'y révèle, qui ne se complaît point dans le terre-à-terre descriptif des humbles, qui ne chante ni le calme épicier, ni la fille, ni la fleurette sentimentale, mais qui éclaire l'humanité avec un brandon glorieux qu'il s'efforce d'allumer au firmament des Étoiles.

Je ne connaissais Edmond Haraucourt que par une forte plaquette de vers publiée, sous un pseudonyme, il y a deux ans, en Belgique, pour quelques rares élus, non mise dans le commerce et qui avait pour titre : *la Légende des sexes*, par le Sire de Chamblay, in-8°. La préface de cet opuscule avait vaincu ma défiance pour ces sortes de publications; j'y voyais un esprit peu vulgaire, j'y trouvais un écrivain de la bonne famille des grands rimeurs du XVIe siècle; puis, la première pièce lue, tout le volume y passa : on aime à boire jusqu'à la dernière goutte les vins qui ont le bouquet des vieux crus français. *La Légende des sexes* n'est point, comme on le pourrait supposer, un simple pastiche des Légendes fameuses de Hugo; c'est une œuvre originale et forte, quelque chose comme le proscenium des paradis et des enfers

sexuels; les audaces y sont grandes, mais l'art du poète sait soustraire les personnages et les situations aux interprétations graveleuses.

L'Ame nue est un livre d'une tout autre portée; l'auteur a divisé son œuvre en deux parties : *La vie intérieure*, *La vie extérieure*. La première comprend : *les Lois, les Cultes, les Formes;* la seconde : *l'Aube, Midi, le Soir*. Comme épigraphe générale, cet apophtegme de Bossuet : « Regardez en vous comme votre juge vous regarde et voyez ce qu'il y voit : ce nombre innombrable de péchés ! » — Dans cette œuvre philosophique, M. Haraucourt a merveilleusement compris et rendu cette opinion du moraliste qui exige du caractère essentiel de la poésie une clarté suprême, qui demande que les vers soient de cristal, ou diaphane ou coloré; « diaphane, quand ils ne doivent nous donner que la vue de l'âme et de sa substance; coloré, quand ils ont à peindre les passions qui l'altèrent ou les nuances dont l'esprit de l'homme se teint ». Qu'on en juge par quelques strophes puisées dans une pièce intitulée *Chanson à boire :*

Par Bacchus et Noé, je crois que je suis ivre !
J'aurai donc, pour un soir, connu l'amour de vivre,
Reconquis mes gaîtés, mes douceurs et ma foi,
Et posé ma croix lourde aux rochers du calvaire...
— Or, pourquoi ? Pour un peu de mousse dans du verre,
Et je deviens meilleur que moi !

O ma pensée ! Orgueil unique de mon être !
Que vaux-tu donc, si tout te fait changer ou naître ?
C'est toi qui rutilais dans l'éclat des cristaux
Et scandais en chantant le hoquet des bouteilles ;
C'est toi qui mûrissais dans les grappes vermeilles,
Sur le flanc lointain des coteaux !

Aux mois d'automne, aux mois rubiconds des vendanges,
C'est mon cœur qu'on foulait dans les pressoirs des granges,
Et quand la vie intime et chaude crépitait
Sous la pulpe des fruits qui bout au fond des cuves,.
Quand l'air lourd des hangars se saturait d'effluves,
C'est mon rêve qui fermentait...

Mon rêve ! Fils bâtard des forces que j'héberge !
Dieu les accouple en moi comme dans une auberge,
Puis, né de la matière aveugle et du hasard,
Un feu court dans mon sang comme un torrent de lave,
Et libre, en moi, sans moi, sous mon crâne d'esclave,
S'allume le brasier de l'art !

Ma volonté, néant, et mes cultes, fumée !
Je suis moyen ; je suis la brute désarmée,
Je suis le point fatal où s'accomplit la loi,
Furtive éclosion d'un germe involontaire,
Atome, inconscience errant dans le mystère :
Rien n'est à moi, pas même moi !

Semblable au bois qui brûle, au bruit vain des tempêtes,
Aux nuages, aux blés fauchés, semblable aux bêtes,
Je tourne dans la roue immense du destin.
Je vais sans voir : je suis le frère du brin d'herbe ;
Et s'il plaît au zéphir d'écraser ma superbe,
C'est fini du soir au matin !

Mon corps se renouvelle avec le vent qui passe;
Je nais et meurs un peu chaque jour, et l'espace
Me tient comme la mer tiendrait un grain de sel.
Je suis la goutte d'eau dans le déluge énorme;
Je suis un des creusets sans nombre, où se transforme
L'être de l'Être universel.

Et j'ai beau m'épuiser à crier vers les nues :
— « Soleil des cieux profonds, planètes inconnues,
« J'arrive, attendez-moi : car j'étouffe ici-bas ;
« J'ai soumis la matière et ses lois à mon signe ! »
— La térre fait mûrir le raisin dans ma vigne
Et la terre ne m'entend pas.

D'autres pièces de ce volume, qui prendra place parmi les premiers de ce temps, sont d'un maître évocateur : *les Atomes, Clair de lune, l'Agonie du soleil, l'Océan, le Charron,* font frémir les fibres des sensitifs et causent dans tout le *moi* pensant du lecteur une profonde agitation, semblable à ces sons qui retentissent dans notre être et s'y répercutent à l'infini, dans une vibration éclatante qui ne s'éteint que par lentes ondulations. Je ne sais quel critique disait : « Les mots s'illuminent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore, » mais rien n'est plus exact ni plus ingénieusement exposé. Dans la série de pièces qui composent *l'Ame nue,* la pensée de l'auteur se trouve sculptée en des formes splendides, tout à fait harmonieuses, solides, arrondies et expressives. Quand on a goûté du suc de ces vers, il faut, quoi qu'on veuille, y revenir et s'y griser.

Les *Névroses,* de M. Rollinat, pâlissent, à vrai dire, à côté de ce nouveau livre de poète impeccable. Ici le vers est énergiquement forgé, travaillé, contourné, ébarbé et ciselé ; les juges les plus sévères du Parnasse contemporain n'y trouveraient point à reprendre ; la forme est pure, mais M. Haraucourt a de plus une originalité absolue ; il n'a point appelé à lui le macabre, le bizarre ; il n'a point voulu faire, à l'exemple de M. de Banville, d'habiles tours de force et de passe-passe et présenter au public de belles amphores dont la sonorité indique le vide. Il a versé à plein bord le vin généreux de ses pensées dans ces vases exquis ; sa musique ne berce point seulement comme un rhytme incolore, accompagnateur du rêve qui passe ; son recueil poétique, en un mot, ne peut point, comme tant d'autres, subir l'affront d'une comparaison avec ces auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. L'auteur vit, palpite, s'exhale à l'infini dans son œuvre comme dans Chénier, Musset et Lamartine, avec plus de pessimisme allemand peut-être, mais certainement avec non moins d'élégance française. Il sait l'art de couler ces mots liquides qui moulent la pensée dans un vers impérissable. Je ne cacherai pas cependant à M. Haraucourt que certaines menues pièces au petit pied, dans la manière des romances et chansons, ne sont point dignes de figurer dans son volume qu'elles déparent. Je n'ignore point qu'elles sont là pour faire nombre et qu'il est con-

venu que tout livre poétique doit avoir, pour figurer honorablement à la vitrine des libraires, un minimum de trois cents pages; mais cet argument ne saurait me convaincre : on ne grossit que les bourriches avec du foin. D'autres que moi analyseront, pièce à pièce et plus minutieusement, ce remarquable recueil; je souhaite que ces petites bluettes n'étouffent pas trop leur naturel enthousiasme.

*
* *

Un bon livre réconforte l'âme et sature l'esprit d'un parfum délicieux; qu'on se souvienne d'un beau vers ou d'une phrase admirable, on en déguste encore longtemps la saveur, on en digère lentement le suc subtil et la pensée vagabonde éperdument au pays bleu de l'idéal, du fini, du parfait. Je ne saurais songer cependant sans tristesse à l'incroyable obscurité de certains génies ignorés, oubliés, enfouis sous la double couche de l'indifférence et du temps; je ne puis concevoir comment quelques œuvres serties en diamant, faites pour braver les années, fraîches de l'éternelle jeunesse du beau, qui ne porte point l'estampille d'une époque, comment, dis-je, certains chefs-d'œuvre où l'esprit pétille, où l'âme d'un homme est réduite en essence, peuvent demeurer inconnus de toute une génération.

Tel est le cas — il le faut dire — d'un roman qui pourrait, à bon droit, figurer parmi les meilleurs

et les plus profonds de ce siècle, et que je placerai, à mon sentiment, au premier rang des ouvrages de psychologie publiés depuis soixante ans ; — peut-être même avant les belles conceptions de Stendhal. Je veux parler de *Sir Lionel d'Arquenay*, par Jules Lefèvre-Deumier, qu'une pieuse descendante de l'auteur vient de publier en deux gros volumes in-4° à la librairie de Firmin-Didot.

Sir Lionel d'Arquenay! — Connaît-on à cette heure le titre seul de ce livre singulier, qui vit le jour, en deux volumes in-8°, chez le libraire Allardin, en 1834? Giraud de Saint-Fargeau, dans sa *Revue des romans*, le signale niaisement avec une multitude d'œuvres banales et incolores, sans le souligner d'une observation qui lui eût fait honneur. J'ignorerais certes moi-même ce roman hors ligne, et peut-être la curiosité ne me fût point venue de le lire, si un esprit d'élite, M. Barbey d'Aurevilly, ne me l'avait maintes fois signalé comme une œuvre réservée aux plus fins gourmets littéraires. Mais où trouver ce livre ? Mme Cardinal, me disait-on, le tenait enfermé dans son vieux fonds de cabinet de lecture de la rue de Rennes, étiqueté de vert, numéroté comme un galérien, jauni, maculé, moisi... Cela ne me souriait guère. Pourtant d'Aurevilly insistait : « Lefèvre eut du génie dans ce roman, proclamait-il ; vous verrez là tout au plus une nouvelle qui ne fit pas beaucoup de bruit à une époque où, comme toujours, il fallait, pour intéresser, de gros talents bêtes,

pathétiques et sarcastiques à la fois. *Sir Lionel d'Arquenay* est un roman profond et amer, ironique et tendre, dont le premier volume a été écrit avec la plume du *Don Juan* de lord Byron, et le second, on ne sait plus avec quelle plume : c'est tout simplement divin, car le talent qui circule dans cette composition charmante est divinisé par la douleur. »

Je remettais donc ma visite à l'hôpital littéraire de Mme Cardinal, lorsque le volume me parvint dans une réimpression superbe, magistrale, composé avec le plus beau type de Didot, dans un format *ad usum Delphini,* orné d'un portrait de l'auteur, précédé d'une notice du cher Bibliophile Jacob, qui nous peint l'écrivain, non seulement comme un poète étrange, un romantique de la première heure, mais aussi comme un héros qui se signale sous le drapeau de l'insurrection polonaise en 1831. Il n'en fallait point tant pour me tenter; je lus ce livre dévotement, ébloui, charmé, surpris de toutes les choses extraordinaires et exquises que j'y découvrais; bien mieux, comme il arrive souvent, je fus obsédé par la pensée de cet auteur inconnu, qui m'apparaissait soudain comme un étonnant moraliste. Aussi, depuis près d'un mois, phénomène normal chez un bibliographe passionné, je me surprends errant à travers les catalogues, fouillant les bouquinistes, ramassant, en tels états qu'ils soient, tous les ouvrages signés de ce maître penseur : Jules Lefèvre-Deumier.

Sir Lionel d'Arquenay n'est pas un roman d'imagination ; l'auteur prend soin d'écarter toute action dramatique saisissante ; il veut que sa fiction soit assez intéressante pour soutenir l'attention, mais pas assez compliquée pour tendre toutes les cordes de la curiosité. La préface est une merveille d'esprit, d'humour, de bon sens et d'ironie ; elle forme, à elle seule, une profession de foi littéraire, qui mériterait d'être recueillie à part et d'être conservée dans les meilleurs coins de nos bibliothèques, comme un catéchisme du lettré. Je vais donner un aperçu des idées générales du romancier :

Je n'entends pas par un roman, dit-il, un amalgame plus ou moins embrouillé d'événements qui se serrent les uns contre les autres pour avoir l'air d'être ensemble, qui relayent de page en page sous prétexte qu'ils ont marché, et finissent, en se hâtant lentement, par vous casser le nez contre une mystification. Cela n'a de nom dans aucune langue. Un roman doit être une fable qui ressemble si peu à un mensonge qu'on puisse jurer que c'est une vérité : *une action simple développée par des caractères qui le sont moins.* C'est le plus sûr moyen de s'adresser à tout le monde, parce qu'en général la vie n'est pas très compliquée, et que, si notre caractère ne l'est pas davantage, chacun a la prétention de croire et d'affirmer le contraire. L'erreur de quelques écrivains est de vouloir mettre l'extraordinaire dans les événements, au lieu de le placer dans les personnes. Il est cependant certain que les événements ne sont rien par eux-mêmes. Ils sont ce qu'on les fait : ils se teignent de notre âme ou

de notre nullité. Dans un trop grand nombre d'ouvrages, on ne voit que des scènes d'apparat, jouées par des acteurs en veste, quand ils ne sont pas en chemise. Au bout de trois minutes, il est impossible de savoir où l'on est; on se trouve perdu dans un pays grossièrement fantastique, dont les habitants n'ont pas un membre à la place des vôtres et vous donnent un coup de pied en vous tendant la main. Livres écrits pour le salon, et qui ne restent pas même dans l'antichambre, à quoi ils sont bons? S'ils endormaient, je ne dirais rien; c'est une manière de consoler qui les vaut toutes; mais ils en restent aux préliminaires.

Ailleurs, Lefèvre-Deumier développe son idée; il pense avec raison que le mérite d'une fiction n'est pas de distraire un désœuvré qui n'a d'autre calamité que l'ennui, ni de faire oublier le temps à ceux qui le perdent toujours et n'y pensent jamais.

Il est d'avis que le grand art consiste à réaliser par la parole un monde idéal à la portée de toutes les imaginations, tel que chacun puisse s'y retrouver, s'y reconnaître, y recomposer sa carte et son itinéraire d'espérances. Il lui faut enfin, s'il est triste, un livre dont la tristesse soit sœur de la sienne, qui compose avec ses larmes, qui jette un baume de consolation sur ses blessures, qui soit enfin avec lui en fraternité d'agonie.

Dans cette préface étourdissante de verve, l'auteur de *Lionel d'Arquenay* se met en scène avec un Anglais fantastique, fort spirituel, et aussi ba-

vard, dit-il, que s'il n'eût été qu'un sot; Lefèvre, dans ce pseudo-dialogue, place sur les lèvres de son partner Julius Smith Esq. ses théories les plus osées. Ils se jettent l'un à l'autre toute la littérature du globe à la tête. Lorsque, à bout de force, Lefèvre-Deumier semble battre en retraite devant l'argumentation serrée de son adversaire, il fait appel, comme point d'appui de sa thèse, au roman de *Don Quichotte*, et l'insulaire de bondir aussitôt:

Vous prenez *Don Quichotte* pour un roman, vous ne l'avez donc pas lu? s'écrie-t-il avec feu; ce n'est pas un ouvrage comique, c'est un livre qui n'a pas plus de famille que ceux de Jean-Paul. Il s'appelle Don Quichotte de son nom de baptême, comme les autres s'appellent Hespérus, Titan, Quintus Fixlein et Levana. Du reste, c'est l'œuvre la plus mélancolique, la plus triste que je connaisse; je n'ai jamais pu le lire sans pleurer. Cervantès a sonné, poursuit-il, dans ce livre-là, l'enterrement de l'héroïsme et de la chevalerie; c'est fort peu récréatif. Quant à ces romans qui rient toujours aux éclats, qui sont écrits à la lueur du punch, avec de la mousse de vin de Champagne, je ne veux pas les discréditer : ils charment beaucoup d'ennuis, ils égayent beaucoup de douleurs, mais je n'en ouvre jamais un seul. Quand je suis gai, je n'ai pas besoin de bibliothèque, et quand je suis triste, la gaieté me blesse comme une moquerie personnelle. Tenez, *Candide!* c'est un ouvrage scintillant d'esprit, pétillant de profondeur! Eh bien, je n'y touche guère plus que son auteur ne touchait aux *Cantiques* de Lefranc de Pompignan. Je prends ces livres-là quand je suis de mauvaise humeur contre l'humanité, pour entretenir ma bile, pour en-

graisser ma sève de misanthropie. Je me garde bien de les prendre dans mes heures d'affliction. La légèreté gaillarde de Voltaire déplace de temps en temps la douleur, elle ne l'emporte pas. Moi, elle m'écorche l'âme, elle me renfonce dans mes plaies au lieu de m'en arracher. On rit parfois en le lisant, mais de pitié sur soi-même, de l'excès de dégoût qu'on s'inspire. C'est un rire mouillé de vitriol qui sèche et dévore les lèvres. Ce railleur si aigu insulte aux maux dont il n'a point souffert. La seule gaieté que je passe quand je suis dans mes accès de *spleen*, c'est-à-dire tous les jours, conclut le paradoxal Smith Esq. c'est celle de nos auteurs humoristes. A la bonne heure! il y a de la douleur là-dessous; j'aime cette hilarité sardonique doublée d'attendrissement. Parlez moi de Stern et de l'inimitable Jean-Paul, mais ne m'en citez pas d'autres, à moins que ce ne soit *Don Juan*, qui est un poème, à ce qu'on dit. J'aime aussi, quand je suis sombre, sa bouffonnerie bilieuse et âcre. La joie de Byron a mal aux nerfs; on sent que cet homme-là ravale une larme à chaque plaisanterie. Son rire grince des dents. Le malheur lui a sucé tout ce qu'il avait de tendre et de généreux dans l'âme, et il lui crache, en sourires, son dédain à la face; l'adversité n'a pas d'autres manières de s'amuser.

Cette page vivante de finesse, d'observation malicieuse, de scepticisme mordant ne met-elle pas en goût de poursuivre ? On croirait, à l'entendre, que ce Julius Smith Esq. évoqué pour le bon plaisir de Lefèvre-Deumier a fait revivre pour son usage l'humour spécial de Sterne dont il parle. Ce personnage de convention est si bien lancé, si follement emballé dans le *proscenium* du

roman que l'auteur véritable, par une ingéniosité remarquable, ne voit rien de mieux que de faire narrer par ce type de fantaisie l'histoire psychologique de *Sir Lionel d'Arquenay*. Cela ajoute un singulier ragoût à cette œuvre de raffiné, car, dans de perpétuelles digressions, le disciple de Sterne arrive à la hauteur de son maître, et ce mélange de verve française et d'impassibilité britannique produit un *half and half* des plus capiteux.

Ce qui éclate principalement dans cette œuvre supérieure, c'est le moraliste. De ce livre de passions minùtieusement développées, délicatement exprimées, on pourrait extraire un recueil de pensées à faire pâlir l'ombre de Rivarol; une quintessence d'observations d'une intense et très précieuse personnalité, un keepsake original sans analogue dans notre histoire littéraire.

Je ne ferai point à mes lecteurs l'injure de leur analyser par le menu *Sir Lionel d'Arquenay;* le canevas importe peu où l'œuvre se trouve brodée avec la magie des tons et la ténuité des détails en volute. C'est un de ces rares romans qui procurent les heures heureuses, qui mettent en sensation toutes les forces du cerveau, et qui font penser au mot de saint François de Sales, parlant de *l'Imitation :* « J'ai cherché le repos et je l'ai trouvé dans un petit coin avec un petit livre. »

Aux fiévreux, aux agités, aux altérés de littérature non sophistiquée, à ceux qui ne pourront franchir sans haut de cœur les fanges de *Germi-*

nal, j'indique cette oasis. Je serai le seul sans doute à quêter l'admiration pour Jules Lefèvre-Deumier, auteur dédaigné d'un chef-d'œuvre inconnu. Je voudrais être également le premier à frapper les trois coups conventionnels et à voir se lever enfin sur ce beau livre le rideau glorieux de la postérité. Mais mon cri ne sera pas entendu dans cette foire aux vociférations ascendantes qui parviennent toujours à éteindre la voix de la sincérité et de l'admiration désintéressée.

X

Janvier 1886.

LE LIVRE A PARIS

Un rêve de Sébastien Mercier. — La Bibliothèque nationale en 2440. — La logique d'un bibliothécaire du vingt-cinquième siècle. — La production littéraire actuelle. — Les coulisses d'un livre, sa fabrication, son titre, son lancement, la réclame. — Ce que deviennent les livres? — Les « faiseurs » de bibliothèques. — Les collectionneurs de province. — L'amour des livres; l'amateur parisien et le bibliophile moderne. — Les catalogues. — Une Histoire des Couvertures de livres? — De l'utilité des bibliophiles.

I

Sébastien Mercier, avec sa belle imagination fantastique et enfiévrée, a écrit un livre trop peu connu et cependant parfois bien curieusement prophétique, sous ce titre : *L'An deux mille quatre cent quarante. Rêve, s'il en fut jamais.*

Dans cet ouvrage, étrange mélange de bon sens

et d'extravagance, l'auteur, député et membre de l'Institut, s'avise de passer en revue nos mœurs, nos institutions et coutumes en plein milieu du xxve siècle. — Au cours de ce songe satirique, Mercier suppose qu'il se trouve tout à coup transporté dans la Bibliothèque nationale ; il regarde de toutes parts, mais au lieu des vastes salles montrant des livres à perte de vue, au lieu des galeries toutes brillantes du maroquin multicolore des reliures, il ne voit qu'un simple cabinet très sobre de décoration, à peine rempli de quelques milliers de volumes rangés sous de régulières vitrines.

Surpris, bouleversé, croyant à une erreur, il demande si par hasard le feu n'aurait pas dévoré tant de superbes collections amassées avec une si grande prévoyance et des soins si jaloux ; le bibliothécaire le confirme aussitôt dans cette opinion : c'est bien à un incendie que l'on doit l'anéantissement des imprimés de l'ex-bibliothèque du roi et, ce qui plus est, ce sont des mains françaises qui l'ont allumé volontairement.

Indigné d'un pareil acte de vandalisme, Mercier proteste avec fureur, mais son guide, véritable logicien du xxve siècle, lui tient sans se troubler l'admirable discours que voici :

« Nous avons découvert qu'une bibliothèque nombreuse était le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimères. De votre temps, à la honte de la raison, on écrivait,

puis on pensait. — Nos auteurs suivent une marche tout opposée; nous avons immolé tous ces écrivains qui ensevelissaient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots et de passages. Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits, car les premières notions une fois adoptées, les secondes deviennent des conclusions précipitées, et les hommes marchent ainsi de préjugés en préjugés, d'erreurs en erreurs. — Le parti qu'il nous restait à prendre était de réédifier l'édifice des connaissances humaines. Ce projet paraissait infini : mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachaient le vrai point de vue, comme pour créer le palais du Louvre, il n'a fallu que renverser les masures qui le masquaient de toutes parts. — Les sciences de ce labyrinthe de livres ne faisaient que tourner et circuler, revenant sans cesse au même point sans s'élever, et l'idée exagérée de leurs richesses ne faisait qu'en déguiser l'indigence réelle.

« En effet, que contenait cette multitude de volumes? Ils étaient pour la plupart des répétitions continuelles de la même chose. — La philosophie s'est présentée à nos yeux sous l'image d'une statue toujours célèbre, toujours copiée, mais jamais embellie. Dès que les hommes se livrent à leur paresseuse faiblesse, s'abandonnant à l'opinion des autres, leurs talents deviennent imitateurs et serviles; ils perdent l'invention et l'originalité.

« Comme nos jours sont bornés et qu'ils ne doivent pas être consumés dans une philosophie puérile, nous avons porté un coup décisif aux misérables controverses de l'École. — D'un consentement unanime, nous avons rassemblé, dans une vaste plaine, tous les livres que nous avons jugés ou frivoles, ou inutiles, ou dangereux; nous en avons formé une pyramide qui ressemblait, en hauteur et en grosseur, à une tour énorme; c'était assurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnaient ce bizarre édifice, et il était flanqué, de toutes parts, de mandements d'évêque, de remontrances de Parlement, de réquisitoires et d'oraisons funèbres. Il était composé de cinq ou six cent mille commentateurs, de huit cent mille volumes de jurisprudence et de critique injurieuse, de cinquante mille dictionnaires, de cent mille poèmes, de seize cent mille voyages et d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette masse épouvantable comme un sacrifice expiatoire offert à la vérité, au bon sens, au vrai goût. Les flammes ont dévoré, par torrent, les sottises des hommes tant anciens que modernes... Ainsi, nous avons renouvelé par un zèle éclairé ce qu'avait exécuté jadis le zèle aveugle des barbares. Cependant, comme nous ne sommes ni injustes, ni semblables aux Sarrasins, qui chauffaient leurs bains avec les chefs-d'œuvre, nous avons fait un choix; de bons esprits ont tiré la substance de mille volumes in-

folio qu'ils ont fait passer tout entière dans un petit in-12, à peu près comme ces habiles chimistes qui expriment la vertu des plantes, la concentrent dans une fiole et jettent le marc grossier.

« Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avait de plus important; on a réimprimé le meilleur; le tout a été rédigé d'après les vrais principes de la morale. Nous avons remarqué qu'il n'appartenait qu'à des siècles philosophiques de composer très peu d'ouvrages; mais que dans le vôtre, — dit en terminant le bibliothécaire de 2440 à Mercier, — les connaissances réelles et solides n'étaient pas suffisamment établies; on ne pouvait trop entasser les matériaux, — les manœuvres doivent travailler avant les architectes. »

Si j'ai cité tout au long cette spirituelle évocation de l'auteur du *Tableau de Paris,* c'est que la production furieuse et excessive de notre siècle menace d'en faire bientôt non plus un paradoxe, mais une réalité logique et nécessaire. — Avant cinq cents ans, il n'y aura plus de Bibliothèque nationale possible, sous peine d'exproprier, d'une part, Louis XIV de la place des Victoires, et de supprimer le square Louvois et tout le quartier Choiseul, à l'ouest. Le commerce des livres à Paris atteint chaque jour des proportions plus inquiétantes. A l'époque des trois directeurs sous laquelle Sébastien Mercier rédigeait ses visions

satiriques, il ne paraissait pas en une année autant de livres, brochures et journaux qu'il en paraît aujourd'hui en deux mois; chaque semaine voit éclore plus de deux cents opuscules ou volumes; les romans et les contes font rage; à peine les voit-on paraître et disparaître à la vitrine des librairies, d'où la poussée des nouveaux venus les chasse presque aussitôt.

Un économiste pourrait calculer qu'il se met en vente, en moyenne, par année, douze mille volumes de littérature, d'histoire et de polygraphie, tirés chacun à une moyenne de mille exemplaires, ce qui jette en douze mois, dans la circulation, douze millions d'in-12 ou d'in-8°. — Ce ne sont pas là, je puis le dire, des chiffres de statistique positive, mais des aperçus minima. — En calculant la progression ascendante des impressions, la Bibliothèque nationale, à titre seul de dépôt, aurait donc à caser, classer et cataloguer, *dix millions* de volumes spécimens, sans compter les fameux *doubles,* à cette date de 2440 où Mercier s'est complu à placer ses rêves. Ces dix millions ajoutés au stock respectable déjà existant, mettraient les bibliothécaires du XXVe siècle, probablement gens très systématiques, dans la nécessité de se tenir le petit discours cité plus haut et de transformer la plaine Saint-Denis en véritable bûcher ardent pour anéantir entièrement cette Babel de papier noirci.

Où vont ces légions de volumes sitôt disparus,

oubliés, et souvent par la suite si difficiles à retrouver? — Que deviennent toutes ces publications que l'exiguïté de nos logements nous force à rejeter? — Qui le saura jamais! — L'étude de la consommation littéraire est impossible à tenter; elle demeure mystérieuse et insaisissable. Des magasins entiers, on le sait, restent emplis des « rossignols » de la librairie; mais où et comment se fait l'évacuation de ces vastes dépôts? Quelles sont les limbes où vont s'échouer tous les mort-nés de la littérature, toutes les illusions poétiques, les rêves creux, les ambitions juvéniles ou les séniles impuissances? — Où vont tant de lyres et de plumes brisées?

Aujourd'hui, il n'est grimaud qui ne prétende écrire et qui ne vise à la publicité; on ne sent plus cette crainte vague et salutaire qui saisissait les hommes du siècle dernier à l'idée seule de publier le moindre opuscule; le métier des lettres n'est plus un sacerdoce que pour quelques-uns, et il n'est plus de bourgeois qui, à la lecture d'une belle œuvre, ne se croie, en son for intérieur, susceptible de l'avoir écrite. — On joue de la plume, et l'on publie tant et plus du haut en bas de l'échelle sociale; aussi *Vapereau*, avant qu'il soit longtemps, tournera au *Larousse* et se verra contraint de fournir l'état civil d'un bon dixième des citoyens français.

D'autre part, les imprimeurs se multiplient, les éditeurs naissent à tous les coins de rue; près de

cinq cents journaux nouveaux essayent, chaque année, de s'amorcer une clientèle qui fuit; la mêlée devient générale, et le *Paris-Livre*, le Paris de la République des lettres, est devenu, selon le terme consacré, un véritable État dans l'État.

II

Est-il rien de plus difficile cependant, rien qui réclame à la fois plus de menus soins, de sagacité, de bon goût et de science, que cet art du livre, matériellement parlant? — Les coulisses d'un livre, à grande mise en scène d'illustrations, sont tout aussi compliquées que les coulisses d'une féerie, à cette différence que dans une féerie on procède par effets grossiers pour la masse du public, tandis que, dans le livre, on applique son goût aux plus extrêmes délicatesses du détail, afin de complaire à l'individualité la plus méticuleuse.

L'art des beaux livres est un des seuls que l'étranger, aujourd'hui, ne parvienne à imiter. Il est d'essence entièrement française, et l'on pourrait dire, parodiant Villon :

Il n'est bon livre que de Paris.

Impression, illustration, brochage et reliure forment notre supériorité absolue sur tous les marchés d'Europe ou d'Amérique, et cela tient

partout, en dehors du talent de nos artistes, à la question d'œil et au tact parfait de nos principaux éditeurs. — Aux yeux du public profane, il semble qu'on n'ait à s'occuper que du format, du papier, du caractère, du nombre de pages, pour que le premier prote venu puisse mener à bien une impression de volume. — Il en est tout autrement, si l'on sent en soi l'amour du livre, aussi bien que le respect des traditions.

Il ne faut pas tout d'abord blesser les règles typographiques ni s'y renfermer aveuglément. Le papier une fois choisi, dans le format in-18 ou in-8°, il s'agit d'arrêter la hauteur de page et la justification, c'est-à-dire de mettre le texte en harmonie avec les marges; il convient d'établir le titre courant, de juger des divers interlignages, de recommencer dix, quinze, vingt fois le type spécimen d'une page, observant, critiquant, clignant de l'œil, jusqu'à ce que la pondération parfaite ait été atteinte; puis, cela fait, viennent les questions des blancs, les fins de chapitres, « l'habillage » des vignettes et enfin le titre.

Le *titre!* cela semble tout simple, mais rien n'est aussi malaisé que de le combiner dans sa perfection, selon les règles de la typographie et du bon goût; on en compose dix et ce n'est pas cela; on recommence; de la capitale on passe au bas de casse, du bas de casse à la lettre fantaisiste, on cherche dans le *moderne,* dans l'*elzévir,* dans la *renaissance :* on combine, on mé-

lange les races de caractères; on coupe, on divise, on subdivise, on resserre les textes ou bien on les aère, et ce n'est qu'après un labeur parfois incroyable qu'on obtient le titre rêvé, sérieux, qui fait plaisir à voir et engage le lecteur à pousser plus loin dans les colonnes serrées du volume.

Le livre est à peine composé, lu en *première,* en *seconde,* relu en *bon à tirer* et revisé en *tierce,* qu'il faut surveiller le tirage, la mise en train et le bon découpage des vignettes, porter son attention à un encrage suivi, à un foulage modéré; puis le brocheur enlève, le glaceur satine, les feuilles sèchent quelques jours, et, enfin, sous le couteau à papier des habiles brocheuses, le volume prend corps, est vêtu de sa couverture; le livre vient au jour, il paraît.

Il s'agit alors de le présenter au public de France et de l'étranger, de le faire connaître, d'annoncer sa naissance et de proclamer son mérite à tous les échos de la presse. C'est l'opération du *lancement,* la grosse préoccupation des auteurs entre eux, qui, dans leurs interrogations au sujet des éditeurs, questionnent toujours avec anxiété: *Un tel lance-t-il bien un livre?*

Le succès, croit-on généralement, dépend de ce fameux lancement. Cette opinion pouvait être raisonnée il y a cinquante ans, alors que la critique existait encore avec quelque noblesse, et exerçait son influence au rez-de-chaussée du

Constitutionnel, de la *Patrie* ou des *Débats,* en ces temps heureux où vingt ouvrages de quelque valeur paraissaient dans l'espace d'un mois, laissant au public le temps de se reconnaître et de s'informer. Aujourd'hui que la réclame règne seule en maîtresse, tous les boniments imprimés sont envoyés à la presse sous la couverture du volume frais éclos, tous les petits papiers des éditeurs barnum déclarent que rien ne dépasse le génie de l'écrivain qu'ils révèlent; il s'ensuit dans les colonnes des journaux une série d'entrefilets louangeurs, qui mettent logiquement en défiance ce pauvre public, éternelle victime des chausse-trapes de la réclame.

Le lancement d'un volume, au milieu des inutilités outrecuidantes de la politique et du cabotinage qui encombrent les premières pages des journaux parisiens, et dans l'incroyable pullulation de livres qui s'étagent dans les librairies, ce lancement tant préconisé se fait donc un peu « au petit bonheur ». — Ce qui, en réalité, détermine le succès, ce sont les conversations, les : *Avez-vous lu tel livre?* qui vont de la rue au salon, du café au boudoir. C'est surtout ce *je ne sais quoi* qui fait qu'un ouvrage arrive à son heure, qu'il se fraye un passage dans l'air ambiant et les idées du moment. — Un livre paraît-il à l'heure d'un changement de ministère, à une rentrée des Chambres ou en plein brouhaha de quelque petit événement politique, adieu toute espérance de

succès de presse, le lancement s'opère par une mer déchaînée ; le fragile esquif n'ira pas loin.

Puis, il faut bien l'avouer, à part un certain nombre de lettrés, de délicats, d'esprits indépendants, le lecteur, en général, celui qui forme foule, est de race moutonnière ; il prend avant tout l'avis de son libraire, qui le plus souvent répand les opinions les plus fausses, les plus lamentables âneries, ne lisant rien par lui-même et n'ayant aucun soupçon de bon goût littéraire :

« Quoi de nouveau ? » dit d'un ton ennuyé le client en entrant dans la boutique du libraire.

Celui-ci étale toutes les couvertures nouvelles.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ? » interroge de nouveau vulgairement le client.

« Peuh ! répond le bibliopole, ceci se vend bien... cela marche aussi pas mal... mais voilà qui s'enlève, ajoute-t-il en montrant un troisième livre; il paraît que c'est d'un *rigolo,* d'un roide... Je n'vous dis qu'ça. »

Et le client empoche le volume sans en demander davantage, et, d'un bout à l'autre de la France, des acheteurs gogos flairent les livres d'après cette banalité des *on-dit*, et corroborent par cette légèreté le trop véridique aphorisme de Champfort : « Le succès attire le succès comme l'argent attire l'argent. »

Ah ! si l'on pouvait analyser le lancement d'un livre, on verrait tout ce qu'il entre parfois de

grotesques et ignobles éléments, de viles servitudes dans cette manifestation éclatante dont rêvent tous les écrivains et qu'on nomme triomphalement le *succès!*

III

Toute une classe de la population parisienne dévore les romans du jour, puis les donne, les prête ou les jette. Que faire d'un livre qu'on a lu? pense la majorité des lecteurs. On le *relit*, disent les moralistes. — Non pas... on le *relie*, ajoutent les bibelotiers.

Tel n'est pas l'avis de madame, qui n'a que trop de ces vilains romans qui s'empilent dans son salon; elle jette ce fatras à l'office, à sa femme de chambre, de même qu'elle se débarrasse des robes qu'elle a trop portées. Pour tous les esprits superficiels ou profondément pratiques, un livre, et principalement un ouvrage de fiction, ne sert que de distraction passagère; on sort un instant de la réalité, grâce au récit d'autrui; on prend avec soi un compagnon quelques quarts d'heure; on le repousse, on revient à lui; mais, lorsqu'on a exprimé tout son contenu, sucé toute son essence, ce n'est plus qu'un gêneur dont on essaye de se défaire au plus tôt.

De là vient qu'on oublie tant de livres en voiture, en wagon, à l'hôtel, à toutes les étapes de la vie active,

Où vont tous ces abandonnés ? — L'épicier même les proscrit et n'entend plus se servir que de blanc papier, aussi bien que le débitant de tabac; ils échouent donc au tombereau à moitié dépecés, à la boîte Poubelle ou au chiffonnier ; ils vont au fumier ou retournent à l'usine, qui les met de nouveau en bouillie et en reforme du vélin satiné et neigeux.

Il faut pour conserver un livre sentir quelque chose de ce culte spécial qu'ont pour les arts et les lettres tous les amis du beau, ou bien encore éprouver beaucoup de reconnaissance pour le plaisir qu'il nous a causé; il faut être un observateur de soi-même, un dilettante de ses propres sensations; savoir que, dans une lecture émouvante, on laisse quelque peu de soi, qu'on y fait à son insu comme une paraphrase personnelle des idées de l'auteur, et qu'un jour, en ressaisissant tel volume, on croira voir sortir de ses pages comme un écho ému et touchant de ses sentiments d'autrefois. — Telles ces fleurs fanées qui s'échappent parfois du livre des vierges amoureuses.

Mais dans cette vie parisienne où l'on se gaspille tant au dehors pour mieux se dérober à soi-même, bien rares sont les abstracteurs de quintessence de sentiment et plus rares encore les intimistes. — Les gens d'affaires ne se soucient guère, par exemple, de ces billevesées de la rêverie. S'ils ont une bibliothèque, c'est par absolu

bon ton et parce qu'il est convenable de momifier, dans une pièce, dite cabinet de travail, tous les grands classiques français et quelques rares auteurs étrangers destinés à n'être jamais ouverts et qui seront là comme ornements décoratifs ou papier de tenture maroquinée.

C'est ainsi qu'il existe à Paris une industrie bizarre de *faiseurs* de bibliothèque au mètre, suivant les plans, coupe et élévation des pièces. Un de mes amis, architecte distingué, et qui construit nombre de ces jolis hôtels des quartiers neufs, qui se livrent d'ordinaire tout aménagés aux parvenus et aux étrangers, m'expliquait dernièrement sa façon de procéder à cet égard :

« Je réserve toujours, me disait-il, une chambre-bibliothèque dans ces petits immeubles pour gentlemen que tu me vois construire. Lorsque les rayonnages ou vitrines sont établis, j'adresse le plan détaillé, hauteur et longueur des corps de chêne ou de noyer noir qu'il s'agit de remplir, à un pourvoyeur spécial, qui me livre *tout reliés* autant d'in-4°, d'in-8° et d'in-12 que cela est nécessaire, selon l'élévation des casiers, sans qu'il soit jamais question des ouvrages à choisir. — On cube les volumes, on les met en place, et le propriétaire du petit hôtel entre fièrement dans son bien ; il peut se flatter d'aimer les lettres et même se taxer d'une certaine érudition. »

Or, il est certain qu'une fois enfermés dans leur *tannerie,* ces Turcarets goguelus et imbéciles

n'iront pas augmenter une bibliothèque si soigneusement stéréotypée; eux aussi jetteront les romans qu'ils pourront se résoudre à lire; ils ne voudront pas déranger la belle symétrie de leurs meubles, ni déséquilibrer le grave agencement de leur Vitruve.

Les véritables amis des livres, ceux qui les aiment parce qu'ils remettent notre pensée en sensation, qu'ils nous améliorent, nous fortifient et nous laissent des échappées vers les idéals de cette vie plate et monotone, les amis des livres, laborieux et savants, se rencontrent principalement dans la classe moyenne de notre société pseudo-égalitaire. Ces fervents de la lecture, ces conservateurs du livre acquièrent d'abord les volumes en masse selon leurs besoins; mais bientôt la place se fait petite, les livres envahissent la salle à manger et même la chambre à coucher : une première épuration est décidée. On gardera les historiens, les moralistes, les classiques et les principaux romantiques, les chefs d'école; mais pour faire accueil aux ouvrages nécessaires, aux maîtres contemporains, il faut bien expulser tous les *minores* et balayer tous ces romans de second ordre qui se sont accumulés peu à peu. Les quais bénéficieront de tous ces bouquins en *lots*.

Une fois encore, je le répète, où vont donc tant de médiocrités, tant de romans d'un jour? — De la brocante et des parapets des quais, où

passent-ils, ces éternels bannis sur lesquels on pourrait composer une si lamentable ballade? Mystère aussi sombre et impénétrable que les au-delà de l'existence humaine.

Cependant, dira-t-on, on trouve en province de vastes bibliothèques bien aérées, qui tapissent de hautes chambres désertes; les échelles sont nécessaires pour dénicher les livres, mis en hautes rangées et sur doubles rangs; les publications de tous formats y foisonnent, et, lorsque la surabondance se produit, il y a le grenier, ce fameux grenier des anciennes maisons où tout un bric-à-brac bizarre s'étale, où les bouquins ficelés par paquets offrent leurs nervures de vieux veau en pâture aux rats, et où on peut loger des milliers de brochures et d'opuscules sans qu'il y paraisse.

Assurément, ces grandes bibliothèques privées méritent qu'on y prête attention; mais je ne puis, à dire franc, voir là une issue, un purgatoire pour tous ces déshérités dont je parlais tout à l'heure. — La bibliothèque provinciale vient d'héritage, le plus souvent, et se compose d'une théorie d'ouvrages en vieux veau, où l'on retrouve plus de *Merveilles de la nature*, de Pluche, plus d'*Histoire philosophique des deux Indes*, de Reynal, plus de J.-J. Rousseau, de Voltaire et de La Harpe, que d'ouvrages modernes. — D'autre part, le bibliophile laborieux de province possède un *dada*, une marotte; il lit peu

de romans, mais il relit Horace; il s'intéresse plus spécialement aux ouvrages d'intérêt local, aux compilations savantes, à l'histoire naturelle et aux bulletins des diverses sociétés scientifiques; en fait de romans, il ne parcourt guère que celui que lui fournit la *Revue des Deux Mondes,* dont il est presque toujours le fidèle et très vieil abonné.

Ne cherchons donc plus à connaître comment peuvent se consommer tant de livres qui paraissent et rentrent dans l'oubli, sans que pour cela on en voie le marché du revendage inondé. A cette table d'hôte littéraire, où arrive cette formidable production de la librairie moderne, il s'agirait de compter les consommateurs, et ils restent invisibles et indéchiffrables. — C'est égal, les appétits me paraissent bien mesquins pour l'énormité des mets à ingérer!

IV

Tout compte fait, l'amour des livres crée à Paris plus de bienheureux que de victimes, et la grande ville compte un millier de vrais bibliophiles, qui sont les gens les plus fortunés de la terre. — Voyez-les, dès l'aube, frais et dispos : ils déjeunent des catalogues à prix marqués qui leur arrivent de tous les points cardinaux; ils

rêvent d'acquisitions nouvelles, et, en manière de digestion, ils passent en revue leur bibliothèque, contemplant avec tendresse telle édition rarissime qui leur est échue de la veille. Ils donnent audience à leur relieur et passent avec ce maître habile plus de temps qu'une coquette n'en consacre à sa couturière. Il s'agit de choisir le maroquin, de déterminer les gardes, de combiner les roulettes et les petits fers, ou bien encore d'illustrer des textes avec des gravures étrangères à l'ouvrage. Le bibliophile parisien a adopté Carayon ou Lamardeley pour ses cartonnages à la Bradel, Champs pour ses demi-reliures et Cuzin pour les *pleins,* puisque Trautz, l'inimitable Trautz, le demi-dieu de la génération précédente, n'est plus là pour habiller les exemplaires uniques dont il daignait se charger.

L'après-midi, le bibliophile, qui est doublé d'un flâneur et d'un fureteur, se rend à petits pas sur les quais de la Seine pour inspecter négligemment les boîtes et aller faire un bout de causette chez Porquet, le grand libraire expert, chez Saint-Denis ou chez Belin ; il franchit le Carrousel, s'arrête chez Rouquette, au passage Choiseul, où il est assuré de rencontrer un petit clan de confrères malicieux et bêcheurs, en compagnie desquels il *chinera* d'importance les derniers livres à gravures avec l'argot particulier à sa race. Vers la cinquième heure, il fera son apparition chez Conquet, à la rue Drouot ; c'est

là, chez ce libraire-éditeur de goût, qu'il saura ce qui s'est fait dans les dernières ventes, à qui est échu tel « grand papier » ou tel livre à états; il s'inquiétera du cours des publications à vignettes du XIXe siècle et cherchera à savoir ce qu'on prépare; après un petit potinage d'une demi-heure, notre homme, allégrement, s'en retounera au logis, porteur d'un ou deux volumes nouveaux ou de quelque petit in-12 en vieux maroquin, aux armes d'une noble duchesse.

La physiologie du bibliophile moderne serait à faire, car il ne ressemble en rien aux bibliophiles que nous ont peints Jules Janin ou l'excellent Paul Lacroix. Il ne servirait, sous aucun prétexte, à une eau-forte rembranesque; ce n'est plus un beau vieillard à besicles, couturé de rides, aux mains tremblantes sur le vélin des manuscrits, à la barbe fluviale, aux habits légèrement crasseux. Le moderne bibliophile est un gentleman correct jusqu'au dandysme, qui n'attend plus pour faire éclore sa passion le nombre des années ni les désillusions mondaines. Regardez à la Société des *Grands bibliophiles* ou bien aux *Amis des livres,* vous voyez réunis en des raouts charmants une véritable légion de gens aimables, rieurs, portant la fleur de la jeunesse sur l'azur de leur toquade. Ne cherchez pas chez ces fashionnables les goûts de nos pères; ils ne manifesteront qu'une tendresse relative pour les

elzévirs ou les incunables, et ils préféreront une édition originale de *Mademoiselle de Maupin,* brochée, non coupée, avec couverture intacte, au *Tite-Live* de Spire, au *Virgile* et au *Martial* de 1501. Les Aldes et les Baskerville ne feront plus vibrer en eux la corde de l'enthousiasme; ils vous diront que c'est vieux jeu et qu'il faut être de son temps. Parlez-leur d'une édition des *Contes de La Fontaine* dite des Fermiers généraux, reliée par Pasdeloup, et avec témoins, ou d'un romantique de grande marque, habillé par Thouvenin... à la bonne heure! — La mode n'est plus aux chroniques de France, aux Robert Estienne ou aux Romans de chevalerie : le XVIIIe siècle est quelque peu en baissé; ce qu'il faut soigner, c'est le *dix-neuvième.* Les beaux livres de Curmer sur chine, les Perrotin, les Renduel, les Bourdin, les grands ouvrages à vignettes si magistralement gravées sur bois, voilà où est l'avenir pour la jeune école, qui a pour chapelle les Conquet et les Rouquette; voilà de quelle manière on doit préparer sa vente selon les formules du temps.

Il entre chez le bibliophile moderne un grand raffinement d'art et beaucoup de mercantilisme non déguisé. Tout livre mérite d'être, avant tout, un placement de père de famille; il doit porter intérêt, soit qu'on l'échange, soit qu'on le fasse passer au feu des enchères. Quant à le lire, quelques-uns seulement s'y hasardent, mais la

plupart craignent de porter atteinte à la virginité des marges.

Il existe, parmi les amateurs de livres de cette fin de siècle, une telle multiplicité de goûts, d'opinions, de sentiments, qu'il serait téméraire de vouloir ne peindre qu'un type exclusif. Le Paris bibliophile a tant de milieux différents, tant de petites chapelles, tant de variétés, qu'un livre très minutieusement étudié suffirait à peine pour en cataloguer les diverses espèces. — Ce que l'on peut affirmer, c'est que leur monomanie générale, grâce à cette passion du document qu'ils joignent au livre, en fait des utiles collaborateurs pour l'histoire littéraire de ce siècle; — le bibliophile moderne concourt à accroître la richesse natiotionale et à faciliter les recherches futures. Quelques-uns dressent des catalogues raisonnés de leurs ouvrages et créent des recueils factices de brochures sur un même sujet, qui, sans leurs soins passionnés, deviendraient inconnues et introuvables; d'autres enrichissent leurs livres d'autographes et de pièces curieuses qui viennent apporter plus d'un fait intéressant pour la bibliographie de l'ouvrage ou la biographie de l'auteur. Tel monomane que je sais a réuni chez lui tous les essais et états de gravure d'une publication recherchée, et pourrait, à l'aide de ces seuls documents, reconstituer la genèse du volume, et mettre au jour les projets primitifs et les difficultés vaincues par l'éditeur; tel autre collige les

épreuves, les manuscrits, les addenda de l'écrivain, et fournira ainsi aux commentateurs à venir tous les matériaux et variantes de leurs travaux d'annotation.

C'est aux bibliophiles de ce temps que l'on devra l'intégrité des ouvrages célèbres qui se présenteront à la postérité, dans le même état de fraîcheur qu'au jour de leur apparition. Ce sont eux qui ont heureusement mis en honneur la formule d'attenter le moins possible à l'expression d'un volume, en conservant scrupuleusement les couvertures, les catalogues de la fin, les prospectus et les affiches mêmes, en ne permettant pas aux relieurs de mutiler les marges sous prétexte de dorures en gouttière ou d'horribles tranches marbrées.

Que de choses, en effet, on retrouve sur un prospectus, un catalogue ou une couverture ! Outre la sensation et le cachet d'une époque, on y voit des titres d'ouvrages à paraître et qui n'ont jamais vu le jour, des projets qui n'ont pas eu de suite; on y rencontre les noms d'imprimeurs, les prix de mise en vente, que sais-je encore ? — L'*Histoire des couvertures de livres* formerait un bien piquant recueil d'étude bibliographique et de curiosité littéraire !

Le véritable bibliophile n'est donc pas un inutile, loin de là; il joue un rôle important dans la société affinée de son temps; il réunit tout ce qui est digne de rester, et répudie tout ce qui

ne porte pas la caractéristique du beau, du vrai, du bien. Sa bibliothèque est une société polie et bien disante, et, l'on aura beau protester, ce sera toujours dans les catalogues des belles bibliothèques qu'il sera permis de résumer d'un coup d'œil l'histoire des lettres françaises et de contempler le livre d'or de nos gloires nationales.

« Seigneur, s'écriait un ancien, accordez-moi une maison pleine de livres, un jardin plein de fleurs ! » — Il semble que dans cette prière soit contenue toute la quintescence de la sagesse humaine ; les fleurs et les livres masquent les tristesses de cette vie et nous font aller en souriant, l'œil égayé, l'esprit bienheuré, jusqu'au jour de la grande échéance définitive, au vrai quart d'heure de Rabelais.

XI

Février 1886.

Physiologie des Catalogues de bibliophiles. — La bibliothèque d'Eugène Paillet et M. Henri Béraldi. — Un défilé d'amateurs. — Un exemplaire unique des Contes de La Fontaine, *avec dessins originaux de Fragonard. — Les merveilles du* XVIII*e siècle. — La comédie des bibliophiles. — L'art d'illustrer des livres à vignettes de ce siècle. — Un* Béranger *incomparable. —* Desideratum *d'une Bibliographie bibliographique des* Amis des livres.

Au catalogue de ses livres, écrivait un jour Jules Janin, on connaît un homme. Il est là dans sa sincérité, voilà son rêve et voilà ses amours. — Adorablement juste !

Le catalogue d'un bibliophile, c'est, à vrai dire, le miroir intellectuel de sa vie, et mieux encore son testament dressé en vue de tous les amis connus ou inconnus. On retrouve là l'esprit du lettré, l'expression la plus caractérisée de ses goûts, de son caractère, de son tact artistique, en même temps qu'on y perçoit nettement

le sentiment réel de son entité. Donnez-moi le catalogue d'un ami des livres, et mieux que par la graphologie, mieux que par la phrénologie, la chiromancie ou la cartomancie, je vous dirai les aptitudes naturelles, les facultés affectives, les goûts dominants du bibliophile précité. — Rien de plus expressif qu'un catalogue détaillé; suivant la méthode et le dénombrement bibliographique ou bien d'après la nature et l'état des livres, on reconstitue aisément l'individualité, la tactilité morale et affinée, la poétique, la courtoisie, la causticité et aussi la défensivité d'un amateur sérieux. Prenez le catalogue de la bibliothèque du cardinal Dubois, le catalogue des livres du maréchal d'Estrées, celui de M. de Lamoignon, étudiez les livres de Mme de Pompadour ou de Mme Du Barry, analysez la bibliothèque de Renouard, d'Armand Cigongne ou de Silvestre de Sacy, mettez en parallèle la biographie et les trésors bibliographiques de ces amoureux du livre, et vous serez frappés des relations incroyables qui se rencontrent entre l'homme et ses propres livres.

Le catalogue d'un vrai bibliophile est non seulement un révélateur indiscret sur les mœurs de celui qui l'a formé, il est aussi un temple de gloire, un milieu de bonne compagnie d'où sont exclus tous les auteurs à succès éphémères, tous les pitres de la réclame et de l'histrionisme littéraire, toutes les médiocrités qui ont abusé des faveurs du public. Les catalogues des nobles et

belles bibliothèques remettent en lumière définitive et préparent à la postérité les vaincus de la veille, les délicats écrivains étouffés dans la mêlée; ils prononcent sans appel et ils ne présentent le plus souvent, revêtus de la pourpre du maroquin, que des rois de la pensée, des princes de la subtilité, des aristocrates de la plume et du crayon.

*
* *

Sous ce titre : *la Bibliothèque d'un bibliophile,* un élégant et spirituel amateur, M. Henri Béraldi, vient de publier un coquet petit livre d'environ 150 pages, de format in-12, tiré à 200 exemplaires numérotés[1]. Il s'agit ici de la bibliothèque de maître Eugène Paillet, conseiller à la Cour d'appel de Paris et président de la très illustre et charmante Société des *Amis des livres,* autrement dit du grand référendaire de l'Académie des *cinquante*. M. Eugène Paillet ne possède guère qu'un millier de volumes; sa bibliothèque n'est point encombrante, mais il a su réunir chez lui l'élite, la crème des beaux et bons livres, et ses visiteurs, experts en la matière, s'accordent tous sans conteste pour estimer à environ un demi-million les mille numéros de son étonnant catalogue.

M. Henri Béraldi, le jeune bibliographe de ces trésors, est lui-même un passionné des livres et

1. En vente à la librairie L. Conquet. — Prix : 15 fr.

des estampes; iconophile de premier ordre, possesseur d'une collection de gravures unique en son genre, il a déjà édité pour ses confrères en toquade un délicieux opuscule intitulé : *Mes estampes,* qui n'a jamais été mis dans le commerce et qui a révélé chez son auteur des qualités d'humour, de verve à l'emporte-pièce, que beaucoup d'entre nous ne soupçonnaient guère sous son apparence un peu flegmatique. — Ce bibliophile militant a déjà rédigé, en collaboration avec le baron Roger Portalis, trois volumes considérables, en six parties, sur *les Graveurs du* XVIIIe *siècle,* qui font connaître au lecteur plus de quatre cents artistes du dernier siècle ; il travaille en outre en ce moment à une œuvre qui paraîtrait insensée si nous n'étions assuré qu'il la conduira à bon port; nous voulons parler de son *Guide de l'amateur d'estampes modernes,* en cours d'impression sous le titre général *les Graveurs du* XIXe *siècle,* dans lequel cet audacieux entreprend l'inventaire minutieux de toutes les planches gravées depuis l'an VIII jusqu'à nos jours, avec biographies succinctes, appréciations sobres et liste d'estampes aussi complète que possible.

C'est ce laborieux et aimable catalographe qui nous introduira, rue de Berlin, dans le cabinet de travail de maître Eugène Paillet, le dimanche après midi, jour de réception de cet illustre président des *Amis des livres,* qui sait accueillir avec une grâce et une urbanité parfaites les membres

titulaires et correspondants du cénacle des jeunes bibliophiles.

*
* *

Donnons audience à messire Henri Béraldi; il nous présentera d'abord, en guise de préface, l'hôte de céans assis devant sa petite table sur un fauteuil tournant :

Petite tenue de bibliothèque, veston de velours noir, rehaussé d'un point rouge à la boutonnière, et toque de loutre. — Que fait-il ? — Il est bien attentif! Devant lui sont étalés plusieurs volumes *dépiautés;* il prend délicatement les feuilles de ces livres, il les mesure, il les rapproche, il les compare. — Ciel! Pourquoi cet éclair dans le regard ? Qu'y a-t-il ? Une paille ? une tare dans le papier ? une tache ? un raccommodage ? un feuillet refait, une faiblesse dans l'impression ?... Mais non, le monocle braqué dans l'œil retombe, tout est bien, et de ces cinq exemplaires du même livre, que vous voyez étalés sur sa table, va sortir tout à l'heure un volume de haute saveur, parfait, irréprochable, composé avec les feuilles les mieux venues de chaque exemplaire : alors, raffinements des raffinements, volupté suprême, il pourra annoter son livre de cette mention magique : « *Le plus bel exemplaire connu!* » (Moi seul et c'est assez!)

Mais la solitude du bibliophile ne tarde pas à être troublée. M. Béraldi nous fait défiler très ingénieusement tous les bibliophiles de grande marque, en caractérisant d'un trait malicieux leur *dada,* leur monomanie spéciale, en souli-

gnant leur manière d'être et de paraître. Regardons :

On sonne. M. de Lacretelle. Il vient voir la nouveauté du jour : un volume tout fraîchement rentré de la reliure... Il prend le livre pour l'examiner; que va-t-il dire? — Il le soupèse : n'aurait-il pas la densité spécifique particulière aux livres bien reliés et provenant de l'homogénéité du battage? — Il le pince : la coiffe fléchirait-elle sous les doigts, indice d'un corps d'ouvrage trop mou? — Il exerce sur les deux plats des tractions en sens opposés : le livre serait-il faiblement emboîté? — Il fait claquer les plats contre les gardes : le volume ainsi percuté rendrait-il un son défavorable? — Il flaire le fond : sentirait-il la colle? — Il examine le dos, ce critérium des livres parfaits : aurait-il un défaut? les nerfs seraient-ils trop épais ou trop minces? le titre serait-il en caractères trop forts ou trop maigres? le maroquin aurait-il un grain trop gros? trop petit? trop écrasé? pas assez? — Il l'ouvre pour regarder la doublure, il fait miroiter l'or de la dentelle intérieure, il se présente les deux plats à la fois pour en mieux apprécier l'effet : le décor ne serait-il pas d'un goût absolu? — Il le feuillette en faisant résonner le papier sous le doigt... C'est fini! tout est au mieux! le jugement est approbatif... Soulagement! un trésor de plus sur les rayons!

N'est-ce pas en quelques lignes un aimable Traité des différentes qualités qui concourent à la perfection d'un livre? Ne quittons pas l'huissier Béraldi. On sonne, M. de Villeneuve paraît :

Il se fait donner un certain livre à figures qu'il demande, s'installe près de la fenêtre, et, silencieux, l'examine à fond; gageons qu'il mûrit un achat et

qu'après comparaison réfléchie, la semaine ne se passera pas sans que sa bibliothèque ne se soit augmentée d'un volume de haut choix.

Voici venir M. de Lignerolles, le grandissime bibliophile, le type du collectionneur gentilhomme, le de Thou, le D'Hoym de notre siècle; on le complimente sur sa dernière victoire à l'hôtel Drouot. Il reçoit l'éloge avec modestie, presque fâché qu'on sache que le précieux livre est allé grossir le nombre de ses merveilles; voilà bien l'amateur de l'ancienne roche! — On sonne, MM. de Tinan et Bauchard; le premier prend dans la bibliothèque un petit volume et tire de sa poche pour le mesurer un petit instrument d'ivoire que, dans la langue ordinaire, on nomme simplement double décimètre, mais que, lui raffiné, a imaginé de baptiser *elzeviriomètre*, ce qui a tout à fait grand air. Le second est rayonnant, ainsi qu'il convient à un homme qui vient d'effectuer « le mariage de Villon avec Louise Labbé ». En français courant, cela signifie que, possédant déjà un exemplaire de la rarissime édition originale des *Poésies de Louise Labbé*, il vient d'acquérir et de mettre sur le même rayon de sa bibliothèque un précieux Villon de 1537. La conversation devient singulièrement animée, technique et excitante à la fois.

On sonne encore chez maître Paillet, la sonnette ne s'arrête pas, et l'audiencier Béraldi annonce à la suite presque tous les membres titulaires de la jeune et ardente Société des *Amis des livres* : Henri Houssaye, Georges Masson, de Saint-Geniès, Rodrigues, Truelle, Saint-Evron, Roger Portalis, Begis, de Champ-Repus, Cusco, Daguin, Charles Cousin, etc.

Ami Béraldi, vous ne m'avez point nommé

parmi tous ces fidèles du maroquin. Voilà qui est perfide. Il est vrai que je ne vais jamais aux dimanches du président, ayant trop affaire dans ma bibliothèque pour aller pâlir d'envie devant celles d'autrui. C'est égal! vous êtes un mauvais collègue et je vous dénonce à la postérité. Un joli sujet pour prix de Rome, voyez-vous ça? *Un ami des livres indigné livrant son confrère aux furies vengeresses.* Si ces furies savaient s'y prendre, je sais bien ce qu'elles feraient : elles vous rôtiraient à petit feu doux, sur un brasier alimenté par les plus beaux *états* avant la lettre... avant le socle... avant le point... qui composent les œuvres de Ficquet, de Choffart, de Saint-Aubin, de Moreau, d'Eisen ou de Marillier. — Puissent ce terrible cauchemar, ingrat, hanter désormais vos nuits!

*
* *

Le catalogue de la bibliothèque d'Eugène Paillet est divisé par les soins d'Henri Béraldi de la manière suivante, qui rompt intelligemment avec la routine de la classification bibliographique : *Manuscrits incunables et livres du* XVIe *siècle;* — *Livres divers,* XVIIe *siècle;* — *Elzévirs et éditions de Hollande;* — *Éditions originales anciennes;* — *Livres divers,* XVIIIe *siècle;* — *Livres à figures,* XVIIIe *siècle;* — *Livres à figures, période intermédiaire;* — *Livres illustrés modernes;* — *Premières éditions modernes, romantiques,* etc. — Pour les bi-

bliothèques des grands amateurs, il me semble que ces divisions devraient être généralement adoptées; ce sont les plus conformes à la logique, et elles ont le mérite de ne point égarer le lecteur. De plus, et je ne saurais trop insister sur ce point, M. Béraldi a inauguré ici une méthode d'annotations vives, alertes, imprévues, humoristiques, tour à tour caressantes, ironiques et cruelles pour lesquelles il a acquis le droit incontestable de se faire patenter. Après avoir inscrit un ouvrage selon toutes les règles prescrites en matière de catalographie, il laisse son esprit bourdonner autour et alentour de ce livre, et le voilà parti avec une allure du diable à nous conter mille et une anecdotes, des faits, des échos; il trace ici la physiologie d'un libraire; là, il agite une discussion à propos d'un relieur; plus loin, il met aux prises deux bibliophiles médisant d'un confrère; d'autre part, il sème des réflexions judicieuses ou abracadabrantes au sujet de telle impression moderne. Toute la lyre, je vous le dis, il la possède toute, de la note grave à la note sarcastique! Cette méthode unique, et qu'on ne saurait trop encourager, nous met en humeur d'absorber un catalogue avec autant de plaisir qu'un chapitre de Sterne.

J'en donnerai une preuve. Il s'agit du plus beau manuscrit de la bibliothèque Paillet, et je transcris fidèlement :

N° 10. — CONTES DE LA FONTAINE, manuscrit de la fin du XVIIIe siècle, en deux volumes grand in-4°, à l'encre

noire, verte et rouge (par Monchaussé), illustré de culs-de-lampe dessinés qui reproduisent les compositions de Choffart (par de Marolles), et contenant *cinquante-sept dessins originaux* de Fragonard, exécutés pour Bergeret, fermier général, qui n'a fait transcrire que les cinquante-sept contes pour lesquels il possédait des dessins.

A la suite de cette description, M. Béraldi écrit la note suivante :

La reliure est de Derôme, en maroquin rouge, grecque et encadrements sur les plats, dos orné doublé de tabis.

La merveille de la bibliothèque Paillet!

L'histoire de ce livre est connue; cependant il faut la rappeler ici en détail, pour l'esbattement et instruction de la gent bibliophile.

Il fut autrefois en la possession de M. Feuillet de Conches, qui l'acheta dans le bon temps, pour un prix minime, presque pour rien, *pour une grimace,* comme disait Sieurin; on le retrouve ensuite chez divers amateurs, mais passons.

Le voici à vendre et on en demande *vingt-cinq mille francs !*

Laisser échapper un pareil chef-d'œuvre est absolument impossible!

Mais, d'un autre côté, débourser vingt-cinq mille francs d'argent, cela demande réflexion, il n'y a aucune honte à l'avouer. D'ailleurs, ces achats contre espèces sont le fait des collectionneurs plus riches que forts; on doit laisser aux « gros sacs » cette manière brutale et banale d'opérer ; le grand collectionneur procède d'une façon plus complexe et plus intéressante.

Il faut trouver dans sa bibliothèque les matériaux

d'un échange habile qui procurera un fort acompte sur la somme.

Et voilà notre bibliophile planté devant ses livres, cherchant, non pas *quem devoret,* mais au contraire ce qu'il va abandonner en pâture au minotaure Morgand. Imaginez un père obligé de choisir parmi ses enfants celui qui sera mangé!

Il faut sacrifier un morceau de premier ordre, il n'y a pas à dire, sans cela point d'affaire. Allons! pars, mon beau *Faublas,* pars avec tes précieux dessins originaux de Marillier; pars avec ta suave reliure de Trautz, bleue doublée d'orange; pars, je verse sur toi des pleurs, mes regrets t'accompagnent. Je te laisse échapper pour dix mille francs; si jamais je te retrouve pour cinq, crois bien que je ne te manquerai pas... pauvre *Faublas!...* Mais quand je pense à ces cinquante-sept merveilleux dessins de Fragonard... Allons, va-t'en!... va-t'en!

Ah çà! maintenant assez de sacrifices et jouons serré.

Hors d'ici, *Contes de Perrault* de 1781, livre estimé, mais si mal fait! Tu es en vogue, les amateurs font des folies pour toi: c'est le moment de te lâcher à bon prix.

Si Calypso se montra inconsolable du départ d'Ulysse, je me consolerai fort bien, moi, de celui de *Télémaque,* édition originale par parties. Hors d'ici!

Quoi encore? L'*Heptaméron* de 1559? Allons, soit.

Mais, j'y pense, les *Comédies de Regnard,* éditions originales?.. Si nous sacrifiions cet excellent Regnard? Va pour Regnard!

Il manque encore quelque chose. Oh! oh! un roman de Restif de la Bretonne, le plus rare, il est vrai, mais dont je ne me soucie guère. Combien en demander? pour quel prix insensé le jeter dans la gueule du monstre? Trois mille francs, pas un sou de moins!... S'il allait hésiter? Morbleu! il faudra qu'il l'avale (*sic*).

Et, en effet, le tout fut avalé pour vingt-deux mille francs, et, moyennant trois mille francs de menue monnaie, Fragonard entra triomphant dans la bibliothèque du bibliophile !

Mais ceci n'est rien encore !

Vous savez que tous ces dessins exquis sont inédits en majeure partie; de plus, ceux qui ont été publiés plus tard ont été gravés d'une façon qui n'est pas absolument conforme aux dessins originaux, lesquels ne sont pas très bien faits; il a fallu en préciser toutes les indications en les gravant.

Voilà qu'un beau jour le libraire Rouquette flaire une forte opération et vient demander à notre ami de le laisser graver ses cinquante-sept dessins en facsimilé par Martial. Refus. — Mais je vous abandonne le tiers du bénéfice, le second tiers étant pour le graveur et le dernier pour moi — Refus... — Rouquette insiste, il persécute; il fait vibrer la corde sentimentale : — Pourquoi priver de ces reproductions en facsimilé les bibliophiles qui les désirent et qui les attendent avec passion ?

Cette raison décide tout; on grave les dessins, on tire à nombre limité d'exemplaires, qui se vendent sur-le-champ; on fait le compte : Rouquette gagne trente mille francs, Martial en reçoit autant, notre bibliophile autant.

Son livre de vingt-cinq mille francs lui coûte ainsi cinq mille francs de bénéfice... Il est vrai qu'il en vaut cinquante mille.

L'histoire de ce livre incomparable est, on le voit, contée avec un esprit très original, nuancé de fine ironie. Ainsi tout le long de ce catalogue les notes se suivent, tantôt foisonnantes de détails curieux, de pièces inédites, de traits mor-

dants, tantôt succinctes, à peine retroussées d'un mot à sensation ou d'une pointe acérée. Ce ne sont plus ici de longues phrases passionnées sur l'amour des livres à la façon de Janin ou de Sylvestre de Sacy ; beaucoup moins alambiqué est l'ami Béraldi; il cause, il bavarde, il potine, il éclate, il étincelle, il part en fusées, il est pyrique, endiablé, étourdissant, rutilant; il provoque le rire, il égaye, il intéresse, il passionne même parfois, il est au fait de tous les racontars, il connaît son bibliophile moderne comme pas un; sa plume a tous les reflets d'humour et ne vise pas au style, et parfois cependant il nous lance, sans crier gare, des choses extraordinaires qui seraient des bonnes fortunes de littérateur. En résumé, on peut dire que c'est le *Desgenais* ou le *Caliban* de la bibliophilie de cette époque.

*
* *

Je passerai sur les incunables et les livres du XVIe siècle de la bibliothèque Paillet, bien que je voie là d'importants spécimens des impressions de Mentelin et de Gutenberg, des Antoine Vérard, des *Heures à l'usaige de Reims,* des romans de chevalerie, des éditions princeps de nos poètes de la pléiade et surtout des reliures de Trautz à croix, rosaces et compartiments à froid qui feraient à eux seuls l'orgueil légitime d'un bibliophile. Le XVIIe siècle ne nous arrêtera pas davan-

tage, malgré ses éditions originales hors ligne et la façon toute plaisante avec laquelle le commentateur ne craint pas de « blaguer » cet infortuné La Bruyère à propos de sa boutade sur la *tannerie* d'un amateur de livres. — M. Béraldi est sans pitié pour le moraliste : assez de *tannerie,* semble-t-il dire; nous as-tu assez *tannés* avec ce mot? Attends un peu!... Et sans respect pour le caractère du nouveau Théophraste, il l'exécute avec une scie prestigieuse et une *furia* charmante.

La partie du catalogue qui contient la nomenclature des livres à figures du XVIIIe siècle est incontestablement la plus remarquable. On y découvre toutes les merveilles signées par Gravelot, Boucher, Eisen, Moreau, Choffart, Monnet, Cochin, Lebarbier, Marillier, Duplessis-Berteaux, de Saint-Quentin, dans tous les états possibles et sous des reliures à rêver, soit anciennes, soit modernes. — Voici les *Œuvres de Molière,* 1734, avec figures de Boucher, 6 volumes grand in-4° de première date, dans une fraîche reliure de maroquin rouge, aux armes et au chiffre de Caraman-Chimay; puis la *Manon Lescaut* de 1753, en 2 volumes in-12, avec figures de Gravelot et Pasquier, exemplaire très grand de marges, avec le rarissime carton de la page 149 du tome Ier.

Je remarque plus loin *Il Decamerone di Giovanni Boccacio,* 1757, 5 volumes in-8°, avec les

illustrations de Gravelot du premier tirage, y compris la *suite libre,* avec « la griffe » sur les figures des cinq volumes. — Le seul exemplaire qui ait été relié par Trautz, sur brochure, en maroquin orange avec compartiments sur les plats. Puis une perle richement enchâssée : *les Contes de La Fontaine,* édition dite des « Fermiers généraux », 1762, exemplaire du premier tirage, avec le bon état du portrait de Choffart (dans le cul-de-lampe du *Rossignol),* auquel on a ajouté vingt-quatre figures doubles, reliure en maroquin rouge à trois filets, dos orné, par Letellier fils, maître relieur parisien.

Un bel exemplaire des *Baisers* de Dorat, 1770, contenant les épreuves *tirées hors texte* de tous les fleurons dans une condition irréprochable ; reliure extraordinaire de Chambolle-Duru (dorure de Marius Michel) en mosaïque et doublée en mosaïque. — Autre bel exemplaire du *Jugement de Pâris*, par Imbert, 1772 ; la reliure est de Bauzonnet, en maroquin rouge doublé de tabis ; les fleurons de Choffart y sont en tirage hors texte avec leurs eaux-fortes. Enfin, un admirable exemplaire des *Fables de Dorat*, 1773, contenant les fleurons de Marillier tirés hors texte et à toutes marges, des deux titres avant la lettre, bref, tout ce qu'on peut rêver, y compris même l'en-tête et le cul-de-lampe de l'édition précédente de 1772 ; la reliure est de Cuzin, en maroquin citron, dentelle à petits fers

sur les plats, doublée de maroquin rouge, semée de roses et de papillons.

O lecteur ! s'écrie le commentateur, si vous n'êtes pas bibliophile, vous ne pouvez savoir quel effort représente la confection d'un pareil exemplaire des *Fables de Dorat!* C'est le treizième travail d'Hercule.

Voici votre texte; il s'agit d'avoir les fleurons, et vous n'êtes pas assez heureux pour les avoir trouvés tous à la fois ! Il faut vous décider à procéder par fractions.

Un premier achat vous met en possession de la moitié des précieuses vignettes. Sans trop de difficultés, vous trouverez encore un autre lot; vous voici aux deux tiers de la tâche : là commence la chasse des lots entiers achetés au poids des billets de banque pour vous procurer seulement deux ou trois pièces; puis mille démarches pour écouler vos doubles à quelque amateur sans trop de perte, ou un échange proposé à un rival ; vingt-cinq fleurons offerts contre un qui vous manque ; puis le joli titre du second volume qui passe en vente publique, s'il allait vous échapper ! Un mois d'angoisses ! Enfin, il ne vous manque plus que trois pièces; vous les demandez à tout l'univers; puis deux pièces, puis une... une seule. Dix ans de votre vie pour cette pièce ! Voilà. Ce que vous coûte ce petit papier, cela ne se dit pas, à cause de la famille qui vous ferait interdire.

Vous croyez que c'est fini ? Allons donc ! — Vous êtes complet, oui, mais il y a des fleurons qui sont réemmargés ! Et la poursuite, et les préoccupations, et l'agitation recommencent jusqu'à ce que vous ayez remplacé la dernière pièce courte par une à toutes marges ! Et puis, il y a la reliure !

Aussi je vous engage à ne pas faire le compte de vos cheveux quand le travail sera terminé.

Voici l'un des plus précieux trésors de la collection Paillet : *les Chansons de La Borde,* 1773, 4 volumes in-4° avec figures de Moreau et autres. L'exemplaire contient : 1° les épreuves avant la lettre des figures du premier volume dessinées et gravées par Moreau ; 2° les *eaux-fortes* des figures des quatre volumes ; 3° le portrait de La Borde *à la lyre* et trois autres portraits du même ; 4° le rarissime portrait de Mme de La Borde en pied, par Masquelier et Née, dont on ne connaît que quatre épreuves. — Ce célèbre exemplaire provient des bibliothèques Renouard, Aiguillon. Grésy, Gonzalès ; il a toujours été en s'améliorant et en se complétant. Il était resté cartonné, non rogné ; son dernier propriétaire a pris le parti de le faire relier par Cuzin avec une ornementation intérieure qui représente les panneaux du château de Trianon avec tous les attributs de la musique.

Tous les grands livres du XVIIIe siècle défilent tour à tour, munis de tout ce qu'il est possible d'imaginer et couverts de reliures indescriptibles. Je vois, d'une part, les *Suites d'estampes pour servir à l'Histoire des mœurs et du costume des Français au* XVIIIe *siècle*, 1775, 1777, 1783, trois parties en 1 volume in-folio, exemplaire contenant les trois textes, et l'on sait que le troisième est si rare que pendant longtemps on en contesta l'existence ; d'autre part, je remarque *les Idylles et Romances* de Berquin, 1775, 1776, 3 volumes

in-16, contenant tous les dessins originaux de Marillier, la plupart des eaux-fortes et les figures avant les numéros. L'exemplaire est en papier de Hollande; il provient de chez Renouard et il est habillé par Bozerian en maroquin vert; cela dit tout, n'est-il pas vrai? La perfection même.

Je citerai encore *le Paysan perverti* et *la Paysanne pervertie*, par Restif de la Bretonne, 1776, 1784, 9 volumes in-8°, figures de Binet, relié sur brochure, par Trautz, en maroquin citron janséniste, puis le recueil des *Meilleurs contes en vers* (autrement dit *les Petits conteurs*), 1778, 4 volumes in-16 avec vignettes attribuées à Duplessis-Berteaux. — Ce dernier ouvrage contient toutes les vignettes en tirage hors texte, sur fort papier de Hollande. — Il a été relié sur brochure et non rogné par Lortic, en maroquin orange, large dentelle à petits fers sur les plats; la doublure est en maroquin mosaïque orange, vert, bleu et rouge, formant des caissons dorés au pointillé; cet intérieur est unanimement reconnu comme un chef-d'œuvre.

« Je ne crois pas, dit M. Béraldi, qu'il existe un autre exemplaire des *Petits conteurs* aussi merveilleux que celui-ci; c'est un de ces livres qu'on peut montrer avec la certitude de produire son effet, si l'on montre ses livres, c'est-à-dire si l'on est bibliophile pour jouir de ses livres et en tirer toutes les satisfactions qu'ils peuvent donner. Or il n'est pas de plus suave plaisir que *d'avoir des*

livres comme les autres n'en ont pas. Ne cherchez pas ailleurs le véritable but que poursuit l'amateur.

« A la condition d'être de première force et sûr de soi, il y a dans cette exhibition des livres une source de voluptés particulières que, parmi les variétés de collectionneurs, le bibliophile seul connaît, parce que seul, entre les bibelots, le livre se prête à des comparaisons précises. »

Mais de quel œil de convoitise n'est-il pas regardé, l'amateur qui possède tous ces *phénix* de la curiosité bibliographique ! dè quelles petites calomnies ne le charge-t-on pas ! de quels crimes de lèse-goût n'est-il point accusé ! Alors que, triomphant de la visite de ses confrères, il exulte des louanges qu'il a recueillies, les visiteurs en se retirant l'arrangent de la belle manière. M. Henry Béraldi n'a pas manqué de nous dialoguer cette scène comique de deux bibliophiles qui, à peine sur l'escalier, se prennent à parler des livres qu'ils viennent de voir chez leur accueillant collègue. Écoutons-les :

« Il vous plaît, à vous, son *Virgile* elzevir ?

— Peuh ! un peu court.

— Rogné jusqu'à la moelle.

— Il n'avait qu'à le donner à son relieur préféré, un homme qui vous lamine les livres de telle sorte que, lorsqu'il vous les rend, ils ont un centimètre de plus que lorsque vous les lui avez donnés. Il fait

des in-12 avec des in-18. Et son *Plutarque*, l'aimez-vous ?

— Peuh ! l'exemplaire est grand, mais le maroquin vert est un peu passé.

— Oui, il est assez pisseux, et ses portes de fer ? Que dites-vous de cette reliure nouvelle avec cette débauche de dorures ?

— Ça, une reliure ? c'est le foyer de l'Opéra ! Et puis je n'admets pas les reliures de ce relieur-là, elles me dégoûtent; quand je suis obligé d'acheter des volumes qui en ont, je ne veux même pas y toucher : je fais monter un commissionnaire pour leur casser les reins.

— Et moi donc ! Imaginez-vous qu'il m'a rapporté hier un volume que je m'étais laissé aller à lui confier, je ne sais pas pourquoi. Il a vu sur ma table un livre relié par Trautz, et ce sauvage a eu l'inconvenance de se permettre une observation critique. On n'a pas idée de ça ! Je n'ai rien dit, je lui ai payé son livre, et immédiatement devant lui, j'ai pris un canif, déboîté le livre qu'il me rapportait et jeté la reliure par la fenêtre.

— Bravo ! Dites-moi, vous avez vu tout à l'heure ces *Petits conteurs*, en maroquin ancien; la reliure est bien jolie.

— Oui, mais c'est dommage que les épreuves soient un peu faibles !

— Un peu faibles ! Dites usées, rasées, rincées, resucées, ratiboisées; c'est une lavasse, je n'en voudrais pas pour rien.

— Je vous voyais tout à l'heure regarder le *Villon*. N'avez-vous rien remarqué ?

— Non.

— Eh bien... *(Il lui parle à l'oreille.)*

— Bah ! pas possible ! Oh non ! un raccommodage ?

— Parfaitement, c'est un feuillet refait; on ne le

voit pas du tout, je m'empresse de le reconnaître; mais ça ne fait rien; pour moi, j'en ai la conviction, c'est un feuillet refait.

— Mais alors notre ami aussi est refait! »

(Ils se tordent de rire, se serrent la main et se séparent.)

La scène est charmante et bien parisienne; on ne saurait croire ce qui se fait de potins, de débinages, de légères « crasses » dans le petit grand monde des bibliophiles; personne n'est indemne, chacun est passé au crible de la critique et même de la calomnie; dans les potinières des passages Choiseul et des Panoramas, il faut entendre à l'heure des réunions avec quel appétit on dévore les absents. C'est là que La Bruyère eût pu placer son mot : *Quelle tannerie!* On sort tout parcheminé des mains de ces messieurs.

En tant que livres illustrés modernes, je ne compte pas dans la *Bibliothèque d'un bibliophile* cinq cents volumes; maître Pajllet a tenu à choisir, puis à éliminer encore; il ne possède que le fin du fin, et la description de ces ouvrages du siècle ne comprend pas moins de cinquante pages du catalogue. Parmi les pièces les plus curiosissimes, *les Œuvres complètes de Béranger,* 1847-1860, sautent aux yeux. Ce superbe exemplaire, en cinq volumes in-8°, contient les principales suites de figures exécutées pour Béranger, c'est-à-dire : 1° les gravures de l'édition, d'après Lemud et autres, avant la lettre; 2° les gravures de Tony

Johannot de l'édition de 1829-1833 avant la lettre; 3° la suite de Devéria, bois tirés hors texte, in-12; 4° les bois de Daubigny; 5° la suite de Granville sur chine volant, les suites complètes et coloriées d'Henri Monnier; 6° les suites défendues de Monnier et de Johannot; 7° un autographe de Béranger : *la Chanson de l'antiphilosophe*. Enfin, il est relié par Trautz, sur brochure, en maroquin vert, avec trois filets sur les plats, le dos couvert de dorures. — N'est-ce pas éblouissant ?

A côté de ce *Béranger* outrecuidant, tout disparaît, tout s'efface, même les éditions originales de Delavigne, de Victor Hugo, de Lamartine, de Stendhal, de Mérimée, de Sainte-Beuve, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Lamennais, de George Sand, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, de Dumas fils et de Baudelaire, car le président des *Amis des Livres* les possède, toutes ces éditions passionnément recherchées; et non content de les avoir en bel état, non rognées et luxueusement vêtues, il a eu le soin de les augmenter de tout ce qu'il a pu trouver à y insérer. Je n'en veux d'autre preuve que sa *Mademoiselle de Maupin*, 1835, qui se trouve illustrée de jolies aquarelles originales de John Lewis-Brown et de cinq dessins humoristiques, le tout dans une reliure de Cuzin avec neuf filets sur les plats.

Eugène Paillet est un de ceux qui aiment à faire illustrer leurs livres de dessins originaux; il pos-

sède ainsi une *Physiologie du mariage* de 1830, avec de nombreuses compositions de Chauvet, et une *Madame Bovary* de 1857, avec sept aquarelles d'Edmond Morin. Je n'ai pas vu figurer dans ce catalogue une *Fanny* de Feydeau, où Paul Avril avait semé, il y a quelques années, de charmants croquis au crayon et des compositions relevées de couleur. Le bibliophile lui aurait-il réservé le sort de son infortuné *Faublas?*

Par le rapide aperçu que j'ai pu donner ici des merveilles de cette bibliothèque des mille et un volumes, je suis assuré qu'on va chercher par tous les moyens à se procurer le catalogue si spirituellement paraphrasé par Henri Béraldi, dont la glose, on a pu le voir, est si gaillarde. Je crains bien cependant qu'on se heurte au mot terrible : *épuisé,* qui vous saisit trop souvent comme une porte fermée au nez. Deux cents exemplaires, c'est réellement insuffisant pour un livre qui surexcite l'intérêt par tant de côtés à la fois; de plus, pour que ce livre : *la Bibliothèque d'un bibliophile,* soit bien complet, il s'agit d'y introduire, en guise de frontispice, le portrait d'Eugène Paillet, délicieusement gravé à l'eau-forte par Abot. Ce portrait n'étant pas dans le commerce, il est nécessaire de le quémander à son original, qui est bien digne de compatir généreusement à votre desideratum.

Je voudrais que cette publication, si éminemment curieuse, ne fût qu'un début, et j'aimerais à voir mes collègues des *Amis des Livres* se piquer

tous au jeu et publier à tour de rôle l'esprit de leur bibliothèque. A ne considérer que celles de MM. Bégis, Henri Houssaye, Charles Cousin, Gallimard, pour ne parler que de ce que je connais, nous aurions pour longtemps de la curiosité sur la planche. Ce serait le rêve des rêves. Ainsi puisse-t-il en être !

XII

Février 1886

ESSAI

SUR LES NOTES MARGINALES

La fièvre de la production parisienne. — Le bibliographe cigalier. — Les annotateurs de livres. — Les gobeurs. — Les scolies manuscrites. — Histoire des livres interprétés par leurs lecteurs. — L'annotateur bilieux; le scoliaste; l'annotateur prud'homme; l'ecclésiastique; le bas-bleu. — L'annotateur Desgenais. — La marque de possession du bouquin. — Annotations sentimentales.

A MES COLLÈGUES DES *Amis des Livres*.

« VITE, trouvez-nous quelque chose, mon cher collègue. L'*Annuaire* va paraître. Fouillez vos archives, déterrez-nous une note ou notice bibliographique curieuse, deux ou trois pages historiques et littéraires, un joli rien,

ce que vous voudrez... On attend la copie !... Peut-on compter sur vous ? »

Notre cher et aimable président, en me formulant cette demande, mardi dernier, au sortir de table, à l'heure expansive du café, avait une mine si cordialement engageante, le temps qu'il me fixait était si mesuré, si *jeune*, comme disent les nouvelles couches et les *naturazolistes*, je me sentais d'autre part si surchargé de travaux en retard, que je mis, je l'avoue, très intimement, vis-à-vis de moi-même, une certaine crânerie à répondre : « Fort bien, affaire entendue, je trouverai quelque chose, comptez sur moi tout aussitôt. »

L'esprit éprouve parfois un certain plaisir cruel et despotique à fouailler, quand même et encore, la bête paresseuse avide de rêverie et de repos. On veut se jouer du temps qui si souvent se joue de nous; on n'entend pas même calculer avec lui son élan ; on se dit enfin *in petto*, avec un sourire de fatuité :

« Bah ! ce n'est rien, je ferai cela en quelques heures », et, la main tendue, on promet très gaillardement, afin de s'engager en conscience et d'honneur à tenir parole.

C'est au reste une des caractéristiques de notre vie de Paris que cette fièvre de production hâtive, cette poussée de travail enlevé d'assaut et gaiement, dont le germe se trouve dans l'air ambiant que nous respirons ; il y a une sorte de

bravoure toute française, qui est comme le génie primesautier de la nation, à concevoir et à interpréter une idée ou une œuvre en moins de temps qu'il faudrait partout ailleurs pour la rêver ou la comprendre. — De l'atelier de couture au cabinet du journaliste, on trouve partout le même entrain : un costume exquis, chef-d'œuvre de goût et de *chic*, est chiffonné et troussé en une nuit ; une étude, une brochure, un livre même, sont écrits dans le même temps avec du rire dans le style, de l'esprit dans la forme, du savoir en quantité suffisante, sans que la fatigue ou la lourdeur s'y trahissent le moins du monde. Le *Mañana* langoureux des Espagnols devient le *Tout de suite* du Parisien.

C'est sans doute en connaissance de ce tempérament impétueux que notre malin président attend la dernière heure pour demander à ses collègues rédacteurs la provende nécessaire à l'*Annuaire*. Peut-être aussi croit-il judicieusement que le bibliophile est de la race des hyménoptères, et, qu'à l'exemple des fourmis, il amasse soigneusement idées, notes, pièces et documents pour l'avenir et les temps de disette. — Je pense comme lui, et cependant j'aurai la franchise d'avouer que je suis bibliographe *cigalier* par excellence, et que je ne saurais minutieusement épingler des fiches, — qui ne sont pas toujours de consolation, — ni enchemiser des projets d'études qui demeurent souvent vierges

comme des vestales sous ce costume primitif. C'est pourquoi me voici pris au dépourvu, isolé vis-à-vis de ma promesse avec la faux du temps sur la gorge. Je me déclarerais vaincu et me rendrais à discrétion, si je ne préférais le faire à *indiscrétion,* pour m'acquitter avec honneur de la promesse engagée, en causant ici avec vous sur un sujet que je n'ai fait qu'effleurer autrefois; — je veux parler des *Annotateurs de livres* ou plutôt des *notes marginales manuscrites.*

Il y aurait, mes chers collègues, un ouvrage des plus étranges, des plus critiques, des plus bouffons et des plus sérieux à la fois, à écrire sous ce titre : *Histoire des livres interprétés par leurs lecteurs.* — Ce serait la synthèse de l'intelligence et de la bêtise humaines, quelque chose d'analogue à ce qu'avait rêvé Flaubert dans son labyrintheux roman de *Bouvard et Pécuchet.*

De même que certains spectateurs de drames à mouchoirs manifestent leurs émotions ou leurs sensations par des ondulations de tête, par des cris rauques, des râles étouffés, des sanglots silencieux ou des expressions de visage sinistres dignes des fantaisies de Goya; de même que ces *Gobeurs de théâtre* ne tiennent pas en place, sautent, trépignent, battent des mains, s'écarquillent les yeux et lancent parfois au traître qui se promène sur la scène, comme une panthère en sa cage, des anathèmes solennels; de même, dis-je, il existe des lecteurs fanatiques, des *Go-*

beurs de livres, dont les sentiments débordent sur les marges avec une haute école de plume ou de crayon dirigée par une verve affolée.

Ces sincères, naïfs ou grotesques disciples de Brossette, d'Aimé-Martin et de Berriat-Saint-Prix, éprouvent l'invincible besoin de traduire niaisement ou spirituellement les impressions bonnes ou mauvaises qu'ils ressentent à certains passages d'un ouvrage dont ils réfutent âprement les tendances ou le langage, comme si l'exemplaire qu'ils maculent devait tomber un jour entre les mains de son auteur et le confondre.

Lorsque cette monomanie ne provient pas d'un esprit cultivé, d'une érudition passionnée, d'un but de curieux qui ébauche un travail et sème ses idées dans les marges pour en retrouver plus tard le fil; lorsque le lecteur n'est pas un bibliographe ou un savant, ce ne peut être qu'un badaud littéraire, un malade, un délirant, un bibliophobe exalté.

Les scolies manuscrites signées jadis par des Josias Mercier, par des Muret, des François Guiet, des Ménage, des Balzac, des Furetière; par des génies tels que Corneille, Racine, J.-J. Rousseau et Voltaire; par des commentateurs légers, spirituels et charmants comme Jamet le jeune, sont en général d'un intérêt puissant, d'une utilité incontestable et incontestée, d'un charme réel, qui ne font qu'ajouter une valeur inappréciable aux volumes qu'elles enrichissent.

De pareilles annotations ne rentrent pas dans mon sujet; elles fourniraient matière à un livre de singularités bien digne de tenter notre très savant collègue correspondant Gustave Brunet, de Bordeaux; aussi bien le bon Nodier, ce chercheur-charmeur, avoue-t-il, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque,* qu'il eût traité lui-même avec délices un chapitre de bibliologie fort curieux à intituler : *Des hommes célèbres qui ont signé et annoté leurs livres.*

Pour conduire à bien cette *Histoire des livres interprétés par leurs lecteurs* dont je parlais plus haut, il faudrait la collaboration de nombreux chercheurs et érudits, ayant immensément voyagé à travers la vie et les livres, ayant beaucoup retenu, colossalement noté et surtout paginé sans cesse et à l'infini ces victimes vagabondes qui échouent, pitoyables, sur les quais et dans les échoppes des librairies louches, mendiant dans leurs loques de vieux veau fauve une hospitalité et un peu de confortable. — (C'est le plus souvent dans les boîtes, des bouquins à quatre sols que se découvrent les livres les plus commentés.) — Il faudrait donc toute une société bibliographique pour le livre que je rêverais de voir exécuter; c'est assez dire que je n'y saurais guère songer par mes propres forces; aussi ne parlerai-je aujourd'hui que de quelques pauvres types de badauds littéraires et des ouvrages en généralité bêtement scoliés.

A l'écriture seule, on reconnaît l'esprit et le naturel du lecteur annotateur sans pour cela être graphologue. — Le bilieux blâme avec outrecuidance; à des chapitres entiers il met de vigoureuses accolades avec ces mots courroucés écrits dans la marge, en caractères de pattes de mouches menues et sautillantes : *Idiot! Faux! Stupide!* — Le livre ainsi annoté est le plus souvent coupé d'une main fébrile et démente, avec un couteau à papier en scie... les pages meurtries ont des barbes affreuses.

Que de fiel s'évapore et que d'encre est perdue!

A l'écriture fine, archaïque et zélée, on reconnaît ou plutôt on devine le scoliaste, qui, avec une patience laborieuse et un soin jaloux, relève les lettres tombées à l'impression, corrige les errata du texte, les petites vétilles de style et les mots trop souvent répétés. — C'est ainsi que sur un exemplaire du roman de *Jacques*, qui est cependant l'incarnation de la stoïcité, un scoliaste semble faire un crime à George Sand de s'être servie *onze fois* du mot *stoïque* dans son ouvrage.

L'annotateur prud'homme — car il existe — possède la calligraphie magistrale du professeur d'écriture. Les titres et les gardes sont ornés de paraphes brillants; les lettres initiales de chaque chapitre sont le plus souvent décorées d'arabesques nourries de pleins et ouvrées de déliés; les notes marginales ont une prétention de cri-

tique ventru et gonflé d'importance. — Je ne citerai qu'un exemple relevé sur un volume des *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas (t. IV, page 289).

Après avoir biffé deux pages que l'auteur consacrait au duc d'Orléans, notre prud'homme, trouvant le qualificatif de *roi de France* appliqué à Louis-Philippe, s'empressa de le barrer, et, ajoutant un *s* à *de* et un *ais* à *France*, il s'écrie superbement et magnifiquement, croyant donner une leçon très sévère à l'auteur des *Mousquetaires : Roi des Français, monsieur Dumas !* — N'est-ce pas typique ?

L'ecclésiastique et, bien mieux encore, le fanatique religieux ont une grande tendance à l'annotation : la plume imbue d'encre bleue ou le crayon finement taillé tracent des caractères un peu âgés, mais fermement conduits ; c'est surtout sur les romans qui ont eu leur quart d'heure de célébrité, aux passages scabreux où la femme s'abandonne et renonce à sa foi, à son honneur, à ses plus chères croyances, pour se livrer tout entière à son amour ; c'est principalement aux chapitres vigoureux, piquants et passionnés du genre *Indiana,* que la note intervient terrible, implacable et vengeresse : *Et Dieu?* disent ces lignes fiévreuses, *et la religion ? et les principes du devoir ?... Malheureuse ! que faites-vous?... Et demain??*

Un numéro de la *Revue britannique* (janvier-

février 1836) nous fournira un exemple curieux d'annotation ecclésiastique. — En marge d'un article sur *Érasme et son Époque*, extrait du *Fraser's Magazine*, et en regard de cette phrase : « Chez Luther, au contraire, quelle grossière véhémence ! quelle puissance du sang et de la chair ! quelle force colossale ! quelle sympathie populaire ! »

Cette annotation se trouve :

Et vous croyez que c'eût été un tel homme que le Dieu des chrétiens eût choisi pour réformer son ouvrage ?

L'*anglaise* fine et déliée trahit le bas-bleu. Le volume est alors vierge de toute autre empreinte ; on sent que des doigts blancs et roses ont frémi sur le vélin : — le bas-bleu, contrairement au fanatique cité plus haut, a toutes les indulgences ; son âme généreuse comprend et excuse les fautes de son sexe ; elle recèle des trésors de bonté pour la femme qui tombe ou qui s'affaisse, et toute son aigreur s'épanche sur le don Juan perfide, sur le séducteur pervers et mensonger. Les notes courent rapides et serrées en marge des périodes chaudes et langoureuses ; nous aurions trop de citations à faire, et nous nous abstiendrons... sagement.

L'annotateur puéril, sceptique et persifleur, l'*annotateur Desgenais,* est le plus nombreux. Il crayonne au-dessous des titres, fait des jeux de mots partout et ne respecte rien. — Sous le faux-

titre du *Fa dièze* d'Alphonse Karr, il écrira : *Fadaise;* il mettra cette épigraphe, ce *Cave canem,* sur le premier volume venu : *Lecteur, prends garde de mourir.* A moitié chemin de sa lecture, il griffonnera en bâillant : *Jusqu'ici je ne vois rien de bien intéressant.* Au mot *Fin,* il paraphera avec joie ce trait : *Redeo ad vitam.* C'est ce même farceur qui étale au milieu d'un blanc de page : *Ici mon esprit se repose.* — L'écriture de cet annotateur queue-rouge est généralement lourde et décèle la main d'un employé de bureau ou d'un clerc d'huissier à court d'expéditions et de papier timbré.

Parfois l'annotation prend l'allure d'un bon mot critique ou d'une saillie inattendue. Ainsi, dans une brochure intitulée : *les Seigneurs de Pontoise* (Paris, 1828), drame en cinq actes, en vers, on lit une tirade qui finit ainsi :

LE ROI.

... Bast ! qu'il garde Pontoise !
Et puisqu'il est enfin le mari de Françoise,
Je déclare qu'elle a de l'Ile-Adam les droits !

LE MARQUIS, *s'inclinant profondément.*

Que de bontés, seigneur !

LE ROI, *remettant son chapeau.*

Et qu'elle a Valmondois.

En marge de cet hémistiche, un annotateur loustic, jouant sur le sens du mot, a écrit cette remarque joyeuse : *Fichue nourriture !*

Je n'en finirais pas, mes chers collègues, si je voulais tracer ici les diverses physionomies de lecteurs crayonneurs. — Il me faudrait parler de l'annotateur féru de l'idée du plagiat, qui inscrit en marge de chaque roman : « Cette situation est entièrement prise à tel ouvrage » ; ou : « Ce portrait de héros est calqué sur tel type de Balzac ou de Soulié. » — Il me faudrait également insister sur les scolies politiques, passionnantes et acerbes, où l'opinion de l'un réfute l'opinion de l'autre. — Des exemplaires du *Mémorial de Sainte-Hélène* et de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* sont particulièrement surchargés de ces notes mordantes et enragées. — J'aurais également à m'étendre sur les grammairiens pédants et méticuleux, sur les annotateurs des annotateurs, qui mettent des poignets aux manchettes typographiques, et surtout sur les plus terribles, les plus inextricables griffonneurs, sur les vieux latinistes et les quinteux hellénistes, qui, ne connaissant rien de nouveau sous le soleil, entassent notes sur notes, commentaires sur arguments, citent tour à tour Martial, Juvénal, Plaute ou Térence, Anacréon, Aristophane et Théocrite, Plutarque et Cicéron, Hérodote et saint Ambroise, Froissart et Henri Estienne, avec une autorité, une persévérance, un entrain du diable qui les possède.

Je mentionnerai encore cette classe de gens qui écrivent leurs noms sur tous les monuments,

ces vaniteux de la possession qui croient prendre acte de propriété en signant ces lignes solennelles sur les exemplaires qu'ils viennent d'acquérir : *J'appartiens à M****; ou bien encore : *Ce livre est à moi ****. C'est bien là le mot de ce propriétaire peint par Gavarni, disant avec un geste inoubliable : *Mon mur*. — La vanité seule est conseillère ici. — Cela est si juste, que J.-A. De Thou lui-même signait son nom sur le titre des livres qui n'étaient pas reliés à ses armes.

J'ai rêvé longtemps d'une nouvelle à écrire vis-à-vis d'un exemplaire des *Conseils de la sagesse ou Recueil des maximes de Salomon les plus nécessaires à l'homme pour se conduire sagement* (Paris, Sébastien Marbre Cramoisy, rue Saint-Jacques, aux Cigognes). Sur la garde se trouvait cette note manuscrite : « Ce livre est et appartient à Pierre Lhuillier de La Chapelle ; en cas de perdition, il prie ceux ou celles qui le trouveront de le remettre à sa personne ou à son amie Thérèse Migot qui le récompenseront. — Leur demeure, rue de Poissy, vis-à-vis le cimetière, à Saint-Germain en Laye. — Ce 7 août 1749. »

Note simple et touchante, qui suffirait de canevas à l'imagination pour faire un conte doucement ému sous ce titre : *Autour d'un Livre*.

La plupart de ces bouquins ainsi annotés, critiqués, commentés ou applaudis, doivent avoir pour nous un grand intérêt ; c'est une sorte d'édi-

tion *variorum* très précieuse, pittoresque et piquante. Ce n'est guère affaire de grands bibliophiles, car ces ouvrages d'occasion sont souvent en mauvais état, comme des récidivistes sans gîte; mais pour les charitables amis des livres, pour les saint Vincent de Paul des volumes en détresse, pour les petits Manteaux bleus de la bibliographie, ces infortunés en apprennent plus sur l'humanité — dont les spécimens et types bizarres se coudoient dans les marges — qu'une édition dite originale en raison de son manque d'originalité (ne devrait-on pas dire édition d'origine?); ou qu'un bel exemplaire lavé, encollé, non rogné, avec tous les sacrements de la reliure.

Est-il rien de plus attendrissant encore que ces livres annotés par des amoureux, des amants timides ou surveillés qui échangent leurs sentiments en échangeant leurs lectures? Parfois j'ai rencontré des phrases naïvement soulignées, comme : *Je t'aime, je t'aime de toute âme... A toi pour la vie... Où nous revoir, hélas!* etc.; et sur ces tristes volumes maculés dont les marges sont rougies par la pression des doigts, devant ces déclarations d'amour d'une craintive hardiesse, devant ces pages où tant de lecteurs et de lectrices se sont pris sans doute à rêver, je suis resté souvent à construire béatement des romans où des *Paul et Virginie* de province brûlaient des feux de Saint-Preux et de Julie. Est-il un roman

écrit qui vaille la délicatesse exquise de ceux que l'on rêve?

Les livres annotés sont curieux à parcourir, comme les aventuriers à entendre. Ainsi donc, chers compagnons, je ne puis mieux clore ce futile bavardage qu'en vous priant de m'adresser les scolies remarquables que vous pourrez rencontrer dans les hasards de la lecture; je réunirai soigneusement toutes ces notes, et peut-être un jour pourrai-je offrir à mes amis connus et inconnus un plat plus bibliographiquement substantiel que celui que vous offre céans votre affectionné confrère en toquade.

FIN.

INDEX

DES NOMS D'AUTEURS ET OUVRAGES CITÉS

A

ABOUT (Edmond); son livre *De Pontoise à Stamboul*, 51.
Académiciens; leur traitement, 53.
Académie française, 54.
AIMÉ-MARTIN, annotateur de livres, 297.
Ame nue (*L'*), par Harancourt, 230, 232.
Amis des Livres (Société des), 135, 271, 293.
Amœnitates Belgicæ, manuscrit inédit de Baudelaire, 142.
Amours du Chevalier de Faublas, édit. Jouaust, 125.
An 2440 (*L'*), par Mercier, 245.
Annotateurs de livres, 296; l'annotateur bilieux, 299; prud'homme, 299; religieux, 300; bas-bleu, 301; Desgenais, 301; politique, 303.
Annuaire de la Société des Amis des Livres, 293.
Autour d'un clocher, par Fèvre-Desprez, 197.
AVRIL, dessinateur, 15; ses illustrations des *Amours de Faublas*, 125.

B

BABOU (Hip.), 36.
Bachelier (*Le*), livre à clef, 229.
BAFFO; ses poésies; détails sur cet écrivain, 57.
BALZAC, scoliaste, 297.
BARBEY D'AUREVILLY; son *Crachoir*, 144.
BAUDELAIRE; détails inédits, 141; ses manuscrits, 143; son journal *Le Hibou philosophe*, 154; jugé par Vallès, 223.
BÉRALDI; son livre la *Bibliothèque d'un bibliophile*, 271.
BÉRANGER; édition complète de ses œuvres; l'exemplaire unique de M. Paillet, 289.
BERRIAT SAINT-PRIX, annotateur, 297.

Beyle. Voy. Stendhal.
Bibliothèque (La) d'un bibliophile, par H. Béraldi, 271.
Bida; son illustration des *Œuvres* de Musset, 20.
Blasphèmes (Les), par J. Richepin, 111.
Blémont (Émile), 121.
Blowitz (de); son livre sur Constantinople, 51.
Boileau; combien il vendit son *Lutrin*, 68.
Bonneau (Alcide); éditeur des poésies de Baffo, 58; traducteur de *La Raffaella*, 205.
Bonnetain, 197.
Brossette, scoliaste, 297.
Brunet (Gustave), 298.
Byron, ses droits d'auteur, 72.

C

Carle de Rash; pseudonyme de Ch. Read. Voy. ce nom.
Catalogues de bibliophiles; leur physiologie, 269.
Champollion, aquafortiste, 211.
Chapelain; combien il vendit *La Pucelle*, 68.
Chapron (L.); sa préface du livre *Le Rouge et le Noir*, 129.
Charlot s'amuse, par Bonnetain, 197.
Charpentier, éditeur; sa *Bibliothèque*, 97.
Chartreuse (La) de Parme, édition Conquet, 12.
Chromotypographie (La); son avenir, 117.
Claretie (Jules); ses chroniques *La Vie à Paris*, 3; sa préface sur la politesse en littérature, 29.
Claudin (Gustave); ses *Souvenirs*, 49.
Clef du *Bachelier*, de Vallès, 229.
Cœur (abbé), 99.
Cognat (abbé), 101.
Conquet, éditeur, 12, 129, 208, 212.
Corneille, scoliaste, 297.
Critique (Le) et la critique, 29; ce qu'ils sont et devraient être, 40; opinion de Monselet à ce sujet, 42.

D

Dancourt. Voy. Racot.
Delille; combien lui fut payée sa traduction des *Géorgiques*, 70.
Delvau; son procès à propos de son *Dictionnaire de la langue verte*, 104.
Dentu (Édouard), 97; éditeur de brochures politiques et religieuses, 98; de livres de magie, 101; devient gérant de la *Revue européenne*, 102; ses publications littéraires, 102; sa *Bibliothèque de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, 103; jugement porté sur lui par A. Houssaye, 106; ses dernières publications, 108.
Dentu (Gabriel-André); ses brochures politiques, ses procès, 94.
Dentu (Jean-Gabriel), 90; fonde le *Journal des dames et des modes*, 91; livres édités par lui, 92; son arrestation, 93; fonde *Le Drapeau blanc*, 93.

DESPREZ, 197.
Dictionnaire de la langue verte, par Delvau, 104.
DIDEROT; combien lui rapportèrent l'*Encyclopédie* et les *Pensées philosophiques*, 70.
Drapeau (*Le*) *blanc*, 93.
Droits d'auteurs, 68.
DRYDEN; combien lui furent payées ses *Fables*, 69.
DUBOUCHET, illustrateur, 132.
DUMAS (Alex.); sa collaboration avec P. Lacroix, 187.

E

Édition; ce qu'on entend par ce mot, 84.
Émile (*L'*); combien payé, 69.
Encyclopédie du XVIIIe siècle; combien Diderot reçut pour cet ouvrage, 70.
Étapes (*Les*) *d'un réfractaire*, par J. Richepin, 230.
Éventail (*L'*), par Oct. Uzanne; essai de classification bibliographique sur cet ouvrage, 17, 18.
Excentricités du langage (*Les*), par Larchey, 104.

F

Fa Dièze, par A. Karr; annotations faites sur un exemplaire de cet ouvrage, 302.
Figaro (*Le*); son collaborateur Vallès, 228.
FOULQUIER, aquafortiste, 14.
FOURNIER (Hip.); sa préface de *Faublas*, 125.
FURETIÈRE, scoliaste, 297.
Fusées et suggestions; manuscrit inédit de Baudelaire, 144.

G

Galeries (Les) de bois au Palais-Royal, 90.
Géorgiques (*Les*); combien fut payée la traduction, 70.
GIACOMELLI, 212.
GILL, son portrait-charge de Vallès, 217; son journal *La Parodie*, 229.
GRASSET, aquarelliste, 115.
GUIET, scoliaste, 297.

H

HARANCOURT, 230, 231.
HÉDOUIN, 124.
Hibou philosophe (*Le*); journal projeté par Baudelaire, 154.
Histoire des livres interprétés par leurs lecteurs, 296.
Histoire de la prostitution, attribuée à P. Lacroix, 178.
Histoire des quatre fils Aymon; édition Launette, 115.
Histoire de Soissons, par H. Martin et P. Lacroix, 174.
Homme de lettres (L') peint par S. Mercier, 72; impôt projeté sur les hommes de lettres, 65, 80; rémunération de leurs écrits, 68.
HUGO (V.) jugé par Vallès, 221.

I

Impôt sur les gens de lettres, 65.
Impressions de voyage d'Al. Dumas;

annotations faites sur un exemplaire de cet ouvrage, 300.
Intermédiaire des chercheurs et curieux; histoire de cette publication, 4.

J

JACOB (Bibliophile). Voy. LACROIX.
Jacques, roman de G. Sand; annotations faites sur un exemplaire de ce livre, 299.
JAMET le jeune, scoliaste, 297.
Journal des dames et des modes, 91.
Journal de Sainte-Pélagie, fondé par Vallès, 228.

K

KISTEMAECKERS, éditeur, 199.

L

LACROIX (Paul), 159; détails biographiques, premiers écrits, 164; ses aspirations théâtrales, 165; peint par lui-même, 167; collabore avec H. Martin à une *Histoire de Soissons,* 174; bibliographie chronologique de ses œuvres, 176; son *Histoire de la prostitution,* 178; discours prononcé à ses obsèques, par M. Ed. Thierry, 183; sa collaboration avec Alex. Dumas, 187; ses réceptions à l'Arsenal, 192; ses projets littéraires, 196; sa préface au livre de Lefèvre-Deumier, *Sir Lionel d'Arquenay,* 238.
LALAUZE, aquafortiste, 14.
La Mésangère, 91.
LAMI (Eugène), 19.
LARCHEY (Lorédan); sa *Revue anecdotique,* 3; — ses démêlés avec Delvau, 104.
LAUNETTE, éditeur, 121.
LECLERC (Alexis), sculpteur, 110.
LEFÈVRE-DEUMIER, 237.
Légende (La) des sexes, par Harancourt, 231.
LELOIR (Maurice), 121.
LEMONNYER, éditeur, 14.
Lettres d'un irrégulier, 228.
Lettres satiriques et critiques, par Babou, 36.
LISEUX, éditeur, 8, 205.
Livre (Le); sa fabrication, 252; livres à la mode, 265; couverture de livres, 267; livres à clef, 229; annotés, 296; illustrés de dessins originaux, 290; immoraux, 197.
Lorgnette (La) littéraire, 42.
Lutrin (Le); combien payé, 68.

M

Mademoiselle de Maupin, édition Conquet, 208.
MARTAINVILLE (De); fondateur du *Drapeau blanc,* 93.
Matrone (La) du pays de Soung, 120.
MÉNAGE, scoliaste, 297.
MERCIER (Josias), scoliaste, 297.
MERCIER (Sébastien); sa peinture de l'homme de lettres, 72; son livre l'*An 2440,* 245.
Mes Souvenirs, par G. Claudin, 49.
MILTON; combien lui fut payé le *Paradis perdu,* 69.

Mon cœur mis à nu, manuscrit inédit de Baudelaire, 143.
Mon Oncle Barbassou, par Mario Uchard, 14.
MONSELET; son opinion sur la critique littéraire, 42.
Monsieur Nicolas, par Restif, 8.
MONZIÉS, graveur, 125.
MURET, scoliaste, 297.
MUSSET; ses illustrateurs, 19, 20, 21; édition in-4° de ses *Œuvres*, 22; Musset inédit, 26; sa statue, 26.

N

NANTEUIL (Célestin); ses eaux-fortes pour le *Spectacle dans un fauteuil*, 21.
NODIER, 298.

O

Œillets (Les) de Kerlaz, par Theuriet, 212.
Ombrelle (L'), par Oct. Uzanne; renseignements sur ce livre, 17, 18.

P

PAILLET, bibliophile; sa bibliothèque, 271.
Palais-Royal; les Galeries de bois, 90.
Pape (Le) et le Congrès; brochure attribuée à l'abbé Cœur et à M. Rendu, 99.
Paradis perdu (Le); combien payé, 69.
Parodie (La), journal de Gill, 229.
Pensées philosophiques de Diderot; combien payées, 70.
PICCOLOMINI, 205.
Poésies complètes de Baffo, 57.
POIRSON, dessinateur, 120.
Pontoise (De) à Stamboul, par Edm. About, 51.
Production littéraire, 249.
Propriété littéraire, 77.
Pucelle (La); combien payée, 68.

R

RACINE, scoliaste, 297.
RACOT; son jugement sur les diverses éditions d'Alfred de Musset, 22.
RADCLIFFE; ses droits d'auteur, 72.
Rafaëlla (La), par Piccolomini, 205.
READ (Ch.), fondateur de l'*Intermédiaire*, 5.
Réclame littéraire, 38.
Réfractaire (Le), 228.
Relieurs parisiens, 263.
RENDU (Eug.), 99.
Restif de la Bretonne, 8, 70.
Revue anecdotique, 3.
RICHEPIN; son livre *Les Blasphèmes*, 111 ses *Étapes d'un réfractaire*, 230.
Rouge (Le) et le Noir, édition Conquet, 129.
ROUSSEAU (J.-J.); bénéfices qu'il tira de ses premiers ouvrages, 69; scoliaste, 297.
RUDAUX, aquafortiste, 212.
Rue (La), journal de Vallès, 217; ses rédacteurs, 220; sa suppression, 226; sa réapparition, 227.

S

SARCEY (F.); sa préface de la *Chartreuse de Parme*, 12.
Scoliastes, 297.
Scolies manuscrites, 297.
SCOTT (Walter); ses droits d'auteur, 72.
Seigneurs (Les) de Pontoise; annotations faites sur un exemplaire de cet ouvrage, 302.
Sir Lionel d'Arquenay, par Lefèvre-Deumier, 237.
Société des Amis des Livres, 35; son président, 271; son *Annuaire*, 293.
Spectacle (Le) dans un fauteuil, illustré par C. Nanteuil, 21.
STENDHAL, 12, 129.
STERNE; combien lui fut payé *Tristram Shandy*, 71.

T

THEURIET (André), 212.
THIERRY (Ed.); son discours aux obsèques de P. Lacroix, 183.
TOUDOUZE (Ed.), 209.
TRISTRAM SHANDY; combien payé, 71.

U

UCHARD (Mario), 14.
Une Course à Constantinople, par de Blowitz, 51.
Univers (L') jugé par lui-même, par l'abbé Cognat, 101.
UZANNE (Octave); ses publications *L'Éventail* et l'*Ombrelle*, 17.

V

VALLÈS (Jules), 215; fondateur de *La Rue*, 217; caricature par Gill, 217; son jugement sur Victor Hugo, 221; sur Baudelaire, 225; fonde le *Réfractaire*, 228; sa collaboration au *Figaro*, 228; ses *Lettres d'un irrégulier*, 228; fonde le *Journal de Sainte-Pélagie*, 228; ses articles à *La Parodie*, 229; son livre *Le Bachelier*, 229; sa biographie par Richepin, 230.
Vie (La) à Paris, 3, 29.
VOLTAIRE, scoliaste, 297.
Voyage sentimental, par Sterne, édition Launette, 121.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

Avertissement. 1

CHAPITRE PREMIER

Il n'y a de nouveau que ce qui a vieilli. — La causerie anecdotique. — Les frontières de mes bavardages. — L'Intermédiaire; *ses étapes aventureuses. — Les nobles entreprises de librairie et leur peu de succès. — L'éditeur Liseux et* Monsieur Nicolas. *— Restif de la Bretonne pressent le sort de ses* Mémoires. *— Stendhal,* La Chartreuse de Parme; *l'édition Conquet. — Henry Beyle et Zola. —* Mon Oncle Barbassou *et M. Paul Avril. — Un mot sur* l'Ombrelle *et* l'Éventail; *une singulière bibliographie de ces deux ouvrages. — La bibliomanie. — Eaux-fortes d'après Eugène Lami pour Alfred de Musset. — Les anomalies des éditions du poète de* Rolla. *— Un article de Racot-Dancourt. — Musset inédit. — Une statue à Musset et l'inutilité des statues. — Le vert-de-gris de la popularité* 1

CHAPITRE II

De la Politesse en littérature. — Les deux critiques, selon Balzac : le critique acrobate; le magistrat des idées. — L'apostolat de la foi littéraire. — Babou;

Pages.

ses Lettres satiriques *et le critique météorologique. — Les réclames toutes faites de la librairie; comptes rendus à la gomme. — Conseils aux jeunes; le* Sursum corda! *des critiques débutants. — La* Lorgnette littéraire; *les cas de conscience de l'écrivain. — Enclume ou marteau. — De la sensibilité d'épiderme des auteurs du jour et de la démonétisation des qualificatifs élogieux. — Le désintéressement du public. — Ce qui reste de l'esprit du boulevard. — Les* Souvenirs *de Gustave Claudin. — Les voyages à Constantinople; MM. Edmond About et de Blowitz. — Le prix d'un académicien. — François Coppée et de Lesseps. — L'Éteignoir académique et l'Épigramme de Piron. — Les Poésies de Baffo. — De l'Immoral devant le lettré* 29

CHAPITRE III

Un impôt sur les hommes de lettres. — La profession d'écrivain autrefois. — Une Histoire du métier littéraire *à écrire. — Prix payés aux auteurs aux siècles passés. — Boileau et Chapelain. — Les droits d'auteur en Angleterre. — Ce que J.-J. Rousseau, Diderot, Delille, Restif de la Bretonne retiraient de leurs ouvrages. — Sterne et Anne Radcliffe. — Lord Byron et Walter Scott. — L'homme de lettres, d'après Sébastien Mercier. — Demi-auteurs, quarts d'auteurs, métis et quarterons. — Les privilèges de librairie et le* Pas aux auteurs reconnus *par Louis XVI. — Origines de la propriété littéraire. — Lois de 1793, 1810, 1854 et 1866. — Diverses étapes de cette question juridique. — Retour à l'impôt projeté. — Difficulté de sa perception. — Internes et externes de la presse. — Auteurs et éditeurs. — Les éditions, les* Mille, *les fausses éditions. — Des succès de librairie. — Du peu de vente des purs chefs-d'œuvre. — Immersions en 1812 des ouvrages invendus, d'après Frédéric Soulié. — La taxe des brasseurs d'affaires littéraires. — Le sublime hébreu de naissance* 95

CHAPITRE IV

Pages.

Édouard Dentu et la dynastie des Dentu. — Jean-Gabriel Dentu. — Les libraires des Galeries de bois. — Le Journal des dames et des modes. — *Le* Drapeau blanc. — *Gabriel-André Dentu, ses publications et ses condamnations politiques. — État de la librairie en 1849. — Les brochures politico-religieuses. — Les auteurs de la maison Dentu. — Édouard Dentu, l'homme et l'éditeur. — Ses livres de luxe. — Une préface historique du* Caveau. *— Le suicide du sculpteur Alexandre Leclerc. — Post-scriptum* 89

CHAPITRE V

L'édition in-4° des Blasphèmes. — *L'in-quarto au* XVII*e siècle. — Jean Richepin et ses parentés littéraires. — Les* Sonnets hermétiques. — Histoire des quatre fils Aymon *et M. Eugène Grasset. — La critique et les illustrateurs. — La chromotypographie. — Avenir de l'impression en couleurs. — Les variations nécessaires des procédés dans l'illustration d'un livre.* — La Matrone du pays de Soung. — *Le* Voyage sentimental *et l'illustration de Maurice Beloir. — Paul Avril et les* Amours du chevalier de Faublas, *édition Jouaust.* — Le Rouge et le Noir. — *Les* Rougistes *et les* Chartreux. — *Une préface de Chapron. — M. Dubouchet, compositeur-graveur. — L'école des bibliophiles et la librairie Conquet. — Les* Amis des Livres *chez le duc d'Aumale* 111

CHAPITRE VI

L'actualité en vacances. — La grève estivale des libraires. — A la recherche des curiosités rétrospectives. — Anniversaire de la mort de Charles Baudelaire. — Écrits inédits du traducteur d'Edgar Poë

Pages

à la vente Poulet-Malassis. — Amœnitates Belgicæ. — Mon cœur mis à nu. — Fusées, Suggestions. — *Les Sottisiers.* — *Pensées inédites de Baudelaire sur la société, la théologie et la politique.* — *Baudelaire commenté par lui-même : écrits intimes.* — *L'Amour, le Beau, le Mal. Réflexions d'un poète désabusé.* — *Projet inédit du journal* le Hibou philosophe, *son format, son programme, ses opinions littéraires.* — *Conclusion* 139

CHAPITRE VII

Paul Lacroix et le secret de la vie. — *La salle des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal.* — *Les pressentiments d'un homme de lettres vaincu.* — *Son origine et ses débuts littéraires.* — *Ses œuvres théâtrales.* — *Les* Soirées de Walter Scott à Paris. — *Un adolescent octogénaire.* — *L'amour des dédicaces.* — *Un rondeau de* Quand j'étais jeune. — *Le concours de l'*Histoire de Soissons. — *Essai bibliographique de 1840 à 1850.* — *Une* Histoire de la prostitution. — *Les dernières œuvres.* — *Discours d'Édouard Thierry.* — *L'homme-livre.* — *Un quatrain de Colletet.* — *Paul Lacroix collaborateur d'Alexandre Dumas père.* — *Le publicateur et le philologue.* — *Le bibliophile chez lui.* — *Son cabinet de travail.* — *Les dîners à l'Arsenal.* — *Quelques souvenirs.* — *Livres en préparation et projets littéraires du bibliophile Jacob.* — *Que deviendront ses manuscrits?* 159

CHAPITRE VIII

Autour d'un clocher *et* Charlot s'amuse *devant les assises de la Seine.* — *L'éditeur Kistemaeckers et la consultation des avocats belges.* — *L'Histoire des ouvrages poursuivis et condamnés.* — *Le Livre du monde, d'après Balzac.* — *Adieux d'un éditeur au public.* — *Malassis et Liseux.* — *Une nouvelle illustration*

Pages.

de Mademoiselle de Maupin. — *Difficultés de l'interprétation d'une telle œuvre. — MM. Toudouze et Champollion.* — Les œillets de Kerlaz, *par André Theuriet. — Une devise pour les éditions Conquet.* 197

CHAPITRE IX

Jules Vallès bourgeois et banquier. — La collection du journal La Rue. — *Le boniment du début. — Les collaborateurs de Jules Vallès. — Victor Hugo jugé par Vingtras. — Baudelaire et Vallès. — La liberté de l'orthographe décrétée par la Commune. — La fin de* La Rue. — *Le Journal de Sainte-Pélagie. — Vallès au* Figaro : *Les lettres d'un irrégulier.* — Le Bachelier, *livre à clef; principaux personnages.* — Les Étapes d'un réfractaire, *par Jean Richepin.* — L'Ame nue, *d'Edmond Harancourt.* — La Légende des sexes. — *Une chanson à boire. — Un chef-d'œuvre inconnu.* — Sir Lionel d'Arquenay. — *Jules-Lefèvre-Deumier. — Idées originales sur les romans. — Un paradoxe de Julius Smith Esq. — Le repos que donne un bon livre* 215

CHAPITRE X

Le Livre à Paris. — Un rêve de Sébastien Mercier. — La Bibliothèque nationale en 2440. — La logique d'un bibliothécaire du XXV*e siècle. — La production littéraire actuelle. — Les coulisses d'un livre, sa fabrication, son titre, son lancement, la réclame. — Ce que deviennent les livres? — Les « faiseurs » de bibliothèques. — Les collectionneurs de province. — L'amour des livres; l'amateur parisien et le bibliophile moderne. — Les catalogues. — Une histoire des couvertures de livres? — De l'utilité des bibliophiles.* 245